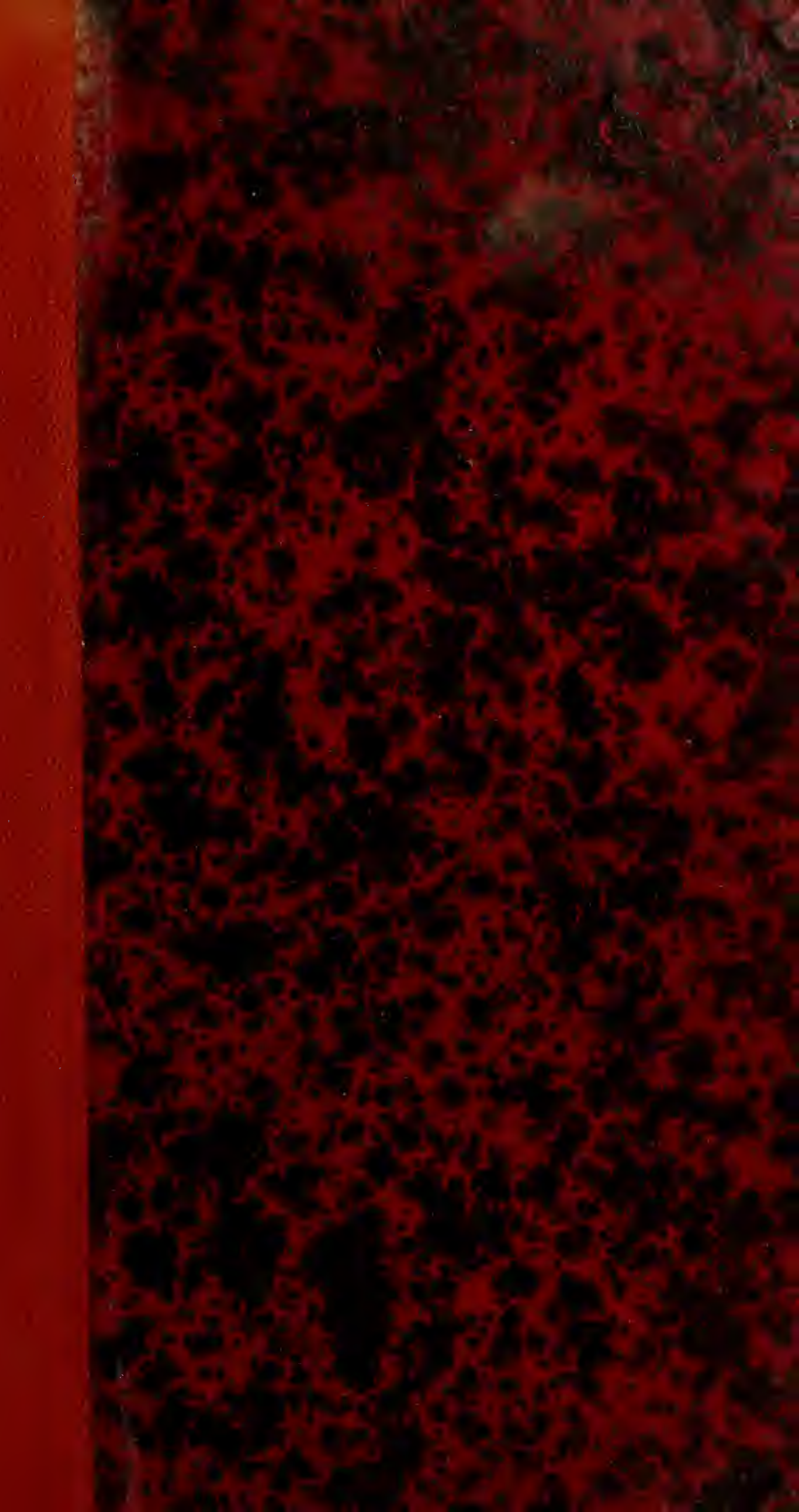






HERMANN,

OU

LA CIVILISATION ET LA BARBARIE.

TOME I.

Ouvrages de M. H.-G. Moke.

LE GUEUX DE MER,

OU LA BELGIQUE SOUS LE DUC D'ALBE.

Deux volumes in-12.

LE GUEUX DES BOIS,

OU LES PATRIOTES BELGES DE 1566.

Quatre volumes in-12.

PHILIPPINE DE FLANDRE,

OU LA COUR DU LOUVRE.

Quatre volumes in-12.

HERMANN,

OU LA CIVILISATION ET LA BARBARIE.

Deux volumes in-8°.

SOUS PRESSE.

Ouvrages du même auteur.

LE CONTREBANDIER.

HISTOIRE DES FRANCS.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
Rue de Vaugirard, n° 9.

HERMANN,

OU

LA CIVILISATION ET LA BARBARIE;

PAR M. H.-G. MOKE,

AUTEUR DU *GUEUX DE MER*, DU *GUEUX DES BOIS*,
ET DE *PHILIPPINE DE FLANDRE*.

Ut primum togas et sæviora armis jura viderunt, arma corripiunt.

Voyant que les juges et les lois étaient plus rudes à supporter que l'effort des soldats, ils coururent aux armes.

(Flor., l. IV, c. 12.)

TOME PREMIER.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXII.

PRÉFACE.

Le titre de ce roman paraîtra peut-être ambitieux : je le trouve tel moi-même; mais je l'ai laissé subsister, faute d'en pouvoir imaginer un autre qui rendît aussi exactement l'idée fondamentale du livre. C'est bien réellement la barbarie et la civilisation aux prises l'une avec l'autre que j'ai voulu peindre. S'il y a quelque autre chose dans mon ouvrage, ce n'est que par hasard et comme accessoire. Ainsi ce n'est pas au titre que l'on doit faire le reproche d'être trop vaste ou trop élevé : c'est tout au plus au sujet.

Il est étrange, j'en conviens volontiers,

d'offrir sous la forme légère d'un roman des tableaux qui sembleraient devoir appartenir au genre le plus grave et le plus sévère. Mais outre que le roman a été si fort ennobli par les grands écrivains de ce siècle, qu'il a presque laissé aux ouvrages historiques le reproche de frivolité, je n'ai voulu qu'esquisser ici les effets d'un ordre de choses dont le développement m'a occupé d'une manière plus sérieuse, et sera publié sous une forme différente.

Après cette première justification, je dois encore avertir le lecteur que c'est avec une exactitude minutieuse que j'ai tâché de dépeindre les localités et les personnages qui sont mis en scène dans ce livre, et que si je me suis permis quelques licences de détails, il en trouvera l'aveu et l'explication dans les notes placées à la fin de l'ouvrage.

Ce qu'il me reste à dire après cela n'a guère d'intérêt que pour moi et pour le petit nombre de ceux qui veulent bien se donner la peine de sonder les intentions

d'un écrivain, et lui savent gré des efforts que lui a coûtés son travail. Je ne demande donc pas que l'on continue à lire cette Préface, si l'on ne cherche que le roman dans Hermann; mais si quelque lecteur bienveillant désire pénétrer dans la pensée intime de l'auteur, je vais la lui livrer sans réserve.

Il suffit d'examiner un moment comment se sont formés les peuples qui dominent aujourd'hui en Europe, et qui ont fondé ou maintenu l'ordre social actuel, pour reconnaître qu'ils ont tous grandi sous l'influence créatrice de deux principes différens, et peut-être même opposés. La forme de nos constitutions, la hiérarchie de nos pouvoirs, les idées d'honneur qui sont notre loi morale, les impulsions même de notre nature vigoureuse et hardie; tout cela, nous le tenons de ces hommes du Nord qui furent nos aïeux, et que l'on désigne encore sous le nom de *Barbares;* mais nos lumières, nos arts, notre culte, toute notre vie intellectuelle, nous l'avons

reçue des peuples du Midi, chez lesquels paraît être née la civilisation. Avant de se combiner comme ils le sont maintenant, ces élémens hétérogènes se sont heurtés partout avec violence. C'était l'épée à la main que la Grèce et l'Italie établissaient l'ordre social chez les peuples les plus septentrionaux; et ceux-ci, en revanche, portèrent le fer et la flamme dans les pays déjà policés où ils se répandirent. Alors chaque race d'hommes et chaque ordre d'idées se développait séparément, et n'admettait point de mélange sensible; le monde civilisé paraissait absolument antipathique au monde barbare; au midi de la ligne de séparation tracée par le Rhin, les Alpes, le Danube et les Balkans, ne pénétraient ni l'indépendance individuelle, ni les opinions hautaines, ni les sentimens chevaleresques des guerriers du Nord : ceux-ci, à leur tour, repoussaient de toute leur énergie les notions d'ordre et de légalité qui constituent le perfectionnement de l'état social.

La société actuelle, en Europe et en Amérique, est d'un autre âge. Elle réunit ce qui était alors séparé; elle emprunte au Germain sa vigueur et sa liberté personnelle (car la liberté du Romain n'était que le despotisme de la majorité), tandis qu'elle reçoit de l'ancienne civilisation sa stabilité, sa justice et tout ce qu'elle conserve d'unité. Plus de quatorze siècles ont été nécessaires pour compléter cette fusion qui, en combinant dans l'organisation des peuples modernes les divers principes d'existence et de vigueur qui semblaient opposés, paraît nous permettre de porter la puissance humaine plus loin et plus haut qu'il n'a été donné aux nations antérieures de le faire.

Les époques de crise dans l'histoire de l'humanité sont celles où s'est préparée cette combinaison merveilleuse des deux natures septentrionale et méridionale, de l'homme actif et de l'homme contemplatif, de l'homme de la force et de l'homme de l'intelligence; car au fond ce n'est pas

autre chose. Lorsque des colons de l'Égypte ou de l'Asie-Mineure vinrent greffer les premiers la civilisation de leur pays sur la végétation sauvage et puissante de l'Europe, du choc de ces deux ordres de choses jaillit un principe de fécondation et de vie qui créa la Grèce et Rome; lorsque des inondations germaniques semblèrent submerger le monde romain, ce fut le germe de l'Europe moderne. Mais cette Europe âpre et sombre semblait se complaire sous un triste voile de brouillards, jusqu'au moment où elle alla heurter de sa croix de fer les populations mobiles, brillantes, et pour ainsi dire fantastiques, de l'Orient. Chaque élément de pouvoir ou de bonheur n'était donc indigène que dans une partie du monde; leur réunion est l'ouvrage de la force humaine, mais d'une force telle que notre volonté ne suffit pas à la produire, et qu'elle ne résulte que de l'impulsion des masses et de la compression qui les fait adhérer.

L'ouvrage que je livre au public se

rapporte à l'une de ces grandes crises de la vie des peuples européens. J'ai voulu y reproduire l'image de ces hommes de nature diverse qui, venant à se rencontrer sur la limite de leurs deux mondes, et ne se comprenant pas encore, essayaient d'amener, chacun à sa manière d'être propre, la race étrangère, différente, incompatible, et à son avis fourvoyée, avec laquelle il était entré en contact. J'ai mis en scène les causes de dissidence et de rupture qui rendaient encore impossible la conciliation des deux ordres de choses opposés, et quand je pense à la gravité d'un pareil sujet, je sens le besoin de justifier ma hardiesse : car je sais combien il doit paraître au-dessus des forces d'un écrivain inconnu, ou dont les productions n'ont du moins offert jusqu'à présent rien de remarquable ; voici donc d'où m'est venue cette témérité.

Je travaillais depuis plusieurs années à l'histoire des Pays-Bas, tels qu'ils étaient constitués par le traité de Vienne, c'est-

à-dire renfermant dix ou douze corps de pays formés et organisés sous des auspices différens, et offrant les traces des influences les plus opposées. Si chacun de ces corps eût été un royaume, ma vie n'eût pas suffi à les étudier; mais comme ce n'étaient que des provinces, je pouvais plus facilement embrasser l'ensemble de chacune. J'avais aussi cet avantage que l'histoire des Pays-Bas, et surtout celle des provinces du Nord, a été traitée par une foule d'hommes de savoir et de conscience.

En comparant les résultats de mes études pour chaque province, j'arrivai à voir (ou du moins je me le persuadai) que tel ou tel phénomène caractérisque de telle ou telle espèce d'organisation politique, résultait constamment de telle ou telle condition donnée; de sorte que, si je ne me trompais pas, et que mes observations acquissent une certaine étendue, je serais conduit à trouver quelques unes des lois de la vie sociale.

Tous ceux qui connaissent ce que c'est

que l'histoire et dans quel chaos nous sommes encore plongés, comprendront que la simple possibilité, quelque éloignée qu'elle fût d'une pareille découverte, dut décider de l'emploi de toutes mes facultés : je n'eus plus d'autre but dans la vie que celui-là.

Le mode d'exécution qui me parut le plus propre à faciliter l'accomplissement de mon dessein, fut de prendre un grand peuple dans l'enfance de la vie nomade, et de le suivre jusqu'à la civilisation, en déterminant la cause de chacune des modifications par lesquelles il avait passé. Les ressources particulières à l'histoire des Pays-Bas me permirent d'appliquer ce plan à la race d'hommes dont le rôle fut le plus actif, le plus puissant, le plus créateur en Europe, les Francs. Il me devint aisé de remonter jusqu'à l'époque de leur barbarie primitive, pour acquérir avec eux les premières notions d'ordre, de propriété, de justice, et enfin de stabilité. Je suivis en même temps la marche

des nations voisines et contemporaines, et tâchai d'établir quand cette marche avait cessé d'être la même, et pourquoi. Ce travail minutieux, qui exigeait la solution d'une longue série de problèmes, en me conduisant à certains résultats, m'en laissait entrevoir d'autres que je ne pouvais pas déterminer rigoureusement. Épuisé par la fatigue, j'éprouvais ce besoin, auquel de célèbres mathématiciens ont cédé eux-mêmes, d'exprimer aussi ce qui n'était que probable, ce qui pouvait n'être qu'une illusion de mon esprit. Ce fut ainsi que prirent naissance sous ma plume les scènes que je présente au public, et dans lesquelles j'ai, en quelque sorte, voulu personnifier quelques unes des masses sur lesquelles je travaillais.

Toutefois, la fable que j'ai choisie est basée sur un fait réel, duquel je me suis rapproché autant que le permettaient les matériaux que m'offrait l'histoire. Les personnages que j'ai fait agir ont presque tous existé, non pas seulement comme ce

héros de l'abbé de Pure sur lequel on n'avait d'autre renseignement que le mot latin *fuit*, mais comme des êtres dont le caractère et les actions ont paru aux historiens mériter d'être transmis à la postérité. Le motif de ce choix est simple : je n'aurais rien pu imaginer d'aussi semblable au vrai que le vrai lui-même.

L'époque que j'ai essayé de peindre est en général trop imparfaitement connue pour que ce ne fût pas un devoir d'apporter, dans mon travail, une exactitude minutieuse. Je crois donc pouvoir répéter avec confiance que les descriptions que l'on trouvera dans ce livre sont réellement historiques, et qu'il n'y a pas une particularité de costume ou de législation, depuis les diverses coiffures de chaque peuple jusqu'aux formes d'élection d'un chef et de la condamnation d'un ravisseur, que je n'aie puisées dans les sources les plus authentiques. J'ai pu me tromper, sans doute, sur plusieurs points; mais si j'induis le lecteur dans quelque erreur,

c'est que j'y suis tombé moi-même, après avoir cependant travaillé plusieurs années à sonder le terrain sur lequel je marche.

Les notes que l'on trouvera à la fin de l'ouvrage éclairciront en partie les événemens et les institutions auxquels j'ai fait allusion : mais il faudrait un commentaire complet pour développer ces mœurs et ces usages germaniques, devenus, en quelque sorte, la souche commune des lois et même des idées européennes. Je ne puis que renvoyer ceux qui désireraient ce développement, à l'ouvrage plus sérieux et purement historique dont j'ai déjà parlé.

Hermann, et les autres personnages du roman, ont été pour moi, non pas des individualités, mais en quelque sorte des types de chaque espèce que je voulais peindre. A cet égard, j'ai préféré l'exactitude de l'idée générale que j'ai présentée du chef, de l'homme du Nord, de l'homme de l'Ouest, etc., à celle du portrait spécial d'un guerrier illustre ou d'un gouverneur fameux. Cependant, je ne crois pas m'être

écarté beaucoup, sous aucun rapport, de la vérité, autant du moins que la vérité pût être connue à cette distance.

Dans la partie dramatique de l'ouvrage, j'avais encore pour guide et pour modèle un grand historien; je crains que sa supériorité désespérante ne m'ait souvent écrasé. Tous mes efforts pour reproduire la fière image de Thusvelda n'ont pu, sans doute, atteindre à la hauteur de ce portrait admirable de l'épouse du héros de la Germanie, se consolant de sa captivité en songeant que c'était le fils de Hermann qu'elle portait dans son sein. De même, je tremble de n'avoir fait qu'affaiblir l'énergique simplicité des chefs Frisons, Gerrits et Mallorix, allant sans balancer prendre la place d'honneur dans la fête étrangère où on les avait conduits. Cependant, j'espère aussi que la beauté de ces grands caractères n'a pas été tellement défigurée par l'impuissance de l'écrivain, que leur rapprochement ne puisse encore intéresser.

Il me reste à repousser un reproche

que l'on me fera peut-être, quoique je ne pusse pas le prévoir à l'époque où j'ai commencé ce livre. Des divers personnages qui figurent dans Hermann, quelques uns appartiennent à une nation armée aujourd'hui contre la Belgique, et ce sont à peu près ceux là qui jouent le plus beau rôle, tandis que j'ai paru laisser dans l'ombre mes propres compatriotes. Je sens que cette coïncidence pourrait, dans le moment actuel, faire soupçonner quelque affectation de ma part. Mais, à l'époque que j'ai voulu décrire, la Belgique, conquise depuis un demi-siècle, n'était ni barbare ni civilisée. Elle se trouvait dans cet état mitoyen qui est comme antipathique à l'intérêt, et qui même occasionne presque toujours une sorte de décadence morale. Je ne pouvais donc pas, sans mentir à l'histoire, donner à quelque Belge imaginaire un caractère assez brillant pour éclipser ces héros véritables que je devais mettre en scène.

Il m'a fallu prendre les noms, les ca-

ractères, les actions des personnages, tels que me les offrait l'antiquité. Je l'ai fait sans hésitation et avec une sorte de scrupule religieux. Je n'ai pas balancé à peindre comme vaillante et fière cette jeunesse batave à laquelle les empereurs avaient donné le privilége de former leur garde. J'ai répandu autant d'éclat qu'il m'a été possible sur cet intrépide Cariovalda que l'histoire me montrait traversant le Weser à la nage, à la tête de ses compatriotes, et en face des ennemis, tandis que les troupes de l'Empire prenaient un détour, sans oser même le suivre. Il me semblait que c'était un devoir de rendre une justice complète à ces braves des anciens temps, et qu'en essayant d'altérer ou de masquer leur gloire, j'aurais commis une faute et une lâcheté.

Bruges, 1er février 1832.

HERMANN,

OU

LA BARBARIE ET LA CIVILISATION.

CHAPITRE PREMIER.

Les Voyageurs.

Quelque riantes et pittoresques que soient encore les rives du Rhin, et cette longue suite de paysages où la nature semble avoir voulu déployer toute son inépuisable richesse, cependant la plupart de ces beaux sites n'offrent plus qu'une faible image de leur gran-

deur et de leur majesté primitives. La main de l'homme a dépouillé les montagnes de leur sombre diadème de verdure, tandis que le fleuve, ralenti, se creusait un lit plus égal, sans écueils, sans tourbillons, sans mugissemens et sans écume. La civilisation, en mesurant tout à nos forces, a tout rapetissé. Les pointes mêmes des vieilles roches ont été usées par les vents ou rongées par la pluie, et ce n'est plus que dans l'imagination de l'artiste et dans les souvenirs de l'antiquaire qu'existe le Rhin d'autrefois, avec ses bords hérissés de rocs inaccessibles, ou ombragés d'arbres géans.

A une époque assez reculée pour que cette vaste scène n'eût rien perdu de son caractère, à la fois sauvage et grandiose, un navire descendait le fleuve, un peu au-dessous de l'embouchure de la Lahn. C'était un bâtiment de construction lourde, dont les flancs et la poupe s'élevaient considérablement, tandis que son mât, incliné en avant, avait peu de hauteur, et ne supportait qu'une voile triangulaire d'une faible envergure. La proue,

décorée de sculptures et bariolée de diverses couleurs, représentait à peu près la tête d'un dauphin, dont la queue était figurée à l'arrière par le prolongement excessif de ses dernières membrures, qui se relevaient en s'arrondissant, et servaient de soutien à une espèce de loge dressée sur le tillac et chargée d'ornemens bizarres. Ainsi construit et gréé, le navire ne pouvait guère marcher qu'en obéissant au courant, ou par le moyen des avirons. Aussi une cinquantaine de rameurs, dont on n'apercevait que la tête nue et les larges épaules, étaient-ils rangés le long des bords. On les voyait se pencher péniblement sur leurs rames immenses, qui s'agitaient toutes à la fois et faisaient jaillir des flots d'écume. Quelques marins, aux larges pantalons de toile et aux grosses capes de peau de mouton, se tenaient à l'avant, l'œil fixé sur le fleuve, dont ils semblaient interroger les eaux avec une sorte de défiance que justifiaient les écueils et les bas-fonds qui parsemaient son lit. Auprès d'eux l'on voyait des soldats tout bardés de fer, qui, peu familia-

risés avec le mouvement du navire, s'appuyaient sur le bois de leurs longues piques. A leur air austère et calme, à leur regard lent et fier, à leur attitude grave et ferme, on reconnaissait des vétérans. Leur casque d'acier n'était surmonté que d'un simple anneau du même métal; et à leur cuirasse, étroite et courte, se rattachaient, sur les épaules et à la ceinture, des lames de fer assez grossièrement travaillées, qui complétaient imparfaitement leur armure. Mais leurs officiers, réunis à la poupe, et sous l'abri du pavillon qu'on y avait dressé, portaient des armes d'une forme à la fois plus commode et plus élégante, et qui attestaient, par la beauté des ciselures et le bon goût des ornemens, toute la perfection à laquelle étaient déjà parvenus les arts chez les peuples du midi de l'Europe. Aussi n'était-ce pas sans mépris et sans pitié que ces militaires, à la contenance hautaine, jetaient quelquefois les yeux sur le pays sauvage qu'ils traversaient. On voyait qu'ils regardaient ces froides régions comme une terre d'exil et de souffrance.

Outre son équipage et ces gens de guerre, le bâtiment portait aussi trois passagers, dont le contraste avait quelque chose de bizarre. Le premier, qui était assis à quelques pas en avant du pavillon, était un vieillard auquel sa robe brune et son grand chapeau de paille auraient donné quelque ressemblance avec nos pèlerins, si l'expression vive et fière de sa figure méridionale n'eût réveillé l'idée d'une vie plus active et d'une énergie mieux dirigée. Sa taille restait droite et ferme; peu de rides se creusaient sur son large front. L'âge n'avait point affaibli le feu de ses regards, et à peine sa barbe touffue offrait-elle un petit nombre de mèches grises, tandis que les autres conservaient encore la noirceur du jais, comme si les années avaient eu autant de peine à vieillir ce corps robuste que cette âme ardente. Cependant une empreinte indéfinissable de malheur et de mélancolie était aussi répandue sur son visage, et il frémissait quand ses yeux rencontraient ceux d'une jeune fille assise à côté de lui.

Pâle et souffrante, cette timide compagne

du voyageur cachait à demi ses traits gracieux et sa douce physionomie, sous les plis d'une mante d'un bleu clair, qui laissait à peine deviner les contours d'une taille svelte et flexible. Une sorte de turban, de même couleur, lui couvrait la tête. Quelques tresses de ses cheveux d'ébène s'échappaient pourtant des plis de l'étoffe, et s'agitaient soulevées par le vent qui soufflait avec violence. Trop faible pour lutter contre ce climat de fer, la jeune fille semblait effrayée de sa rigueur. Ses grands yeux noirs se baignaient de larmes quand, retournant la tête vers le midi, elle voyait s'éloigner les dernières cimes des Vosges, et son long regard errait tristement sur ces rives inanimées.

Le troisième passager, debout au pied du mât contre lequel il s'appuyait, était un homme de moyenne stature, encore dans la force de l'âge, et dont les pieds et les bras nus attestaient ou la misère, ou une singulière insensibilité au froid. Une grande peau d'ours lui servait de manteau, et cachait le reste de ses vêtemens (si toutefois il en avait

d'autres). On ne lui voyait point d'armes, et il eût été difficile de distinguer l'expression de sa figure, ombragée comme elle l'était par la dépouille de l'animal. Il restait comme endormi contre son mât, et aussi immobile qu'une statue.

L'on était au mois d'avril, et la terre commençait à se parer des premières fleurs; cependant les hauteurs étaient encore couvertes de neige. Le vent, qui venait de l'est, avait peu de violence, mais il était froid et pénétrant; un moment il redoubla de force, c'était à l'approche du groupe des sept montagnes. Là on l'entendait siffler et mugir au fond des vallées. Le fleuve aussi se brisait en écumant contre les rochers, qui le rejetaient vers la gauche. Il y avait quelque chose d'âpre et d'imposant dans ce spectacle. Bientôt un bruit terrible vint en redoubler l'horreur; c'était une avalanche qui se détachait de la cime escarpée du Lowenberg. De longs craquemens, suivis d'un éclat pareil à un coup de tonnerre, précédèrent et annoncèrent sa chute. Tous ceux que portait le navire tour-

nèrent les yeux de ce côté en frémissant; car on eût dit que la montagne elle-même allait s'écrouler dans le fleuve. Les rameurs avaient interrompu leur chant monotone; un silence religieux régnait parmi l'équipage et les soldats; il n'y eut que la jeune fille qui, effrayée sans doute de cette grande commotion, et saisie jusqu'au cœur par le souffle de ce vent glacé, jeta un cri plaintif. C'était le gémissement d'un être faible qu'épouvantaient cette nature sauvage et le pressentiment des souffrances de l'avenir.

Le vieillard, assis à côté d'elle, la regarda avec une expression de tendresse et de regret. Malgré son costume simple, sa figure et son maintien trahissaient un homme d'un rang au-dessus du vulgaire. « Tu souffres, Phanie, lui dit-il d'une voix émue. Malheureuse enfant! que n'es-tu restée à Marseille, puisque la proscription n'atteignait que moi! »

A ces mots la jeune fille rougit et baissa la tête, confuse qu'elle était d'avoir laissé percer sa faiblesse; puis essuyant ses larmes et faisant un effort pour sourire : « Mon père, répon-

dit-elle du ton le plus affectueux, j'ai peine, il est vrai, à me faire à cette froidure; mais vivre loin de vous, vous savoir seul et malheureux, c'est là une souffrance qui m'aurait tuée.

— « Prends courage, répliqua le proscrit en étouffant un soupir. Partout la nature a mis le bien à côté du mal; et ces lieux, qui te paraissent si sauvages, t'offriront peut-être un séjour que tu apprendras à aimer. N'as-tu pas vu quelquefois, sous notre beau ciel de Provence, des hommes du Nord regretter leur patrie, et rêver à leurs vieux chênes sous l'ombrage de nos oliviers?

— « Je l'ai ouï dire, » répondit-elle; et trahissant encore, sans y songer, l'horreur que lui inspirait cette contrée inculte et déserte, elle ajouta : « Peut-être y a-t-il, au-delà de ces montagnes, quelque pays moins affreux.

— « Enfant, repartit le vieillard d'une voix où le reproche se mêlait à l'amour paternel, souviens-toi que nous descendons de ces Phocéens qui osèrent chercher une patrie dans des régions jusqu'alors inconnues. Si le mal-

heur pèse sur nous, supportons-le comme le firent nos ancêtres; et, quelque sort que l'avenir nous réserve, le courage pourra l'adoucir. »

En parlant ainsi, la figure du voyageur s'était animée, et l'on devinait, en le regardant, que l'énergie de son âme n'était pas au-dessous de la fermeté de ses paroles. Sa fille l'avait écouté avec une attention respectueuse et pleine de tendresse; mais la timidité de son sexe et de son âge ne lui permettait pas de s'élever jusqu'à la hauteur et à la force de ces mâles pensées, et c'était en vain qu'elle tâchait de lutter contre la tristesse qui se glissait dans son âme, lorsque l'on vit paraître sur la rive gauche du Rhin un cavalier qui s'avançait au galop. La poussière qui s'élevait sous les pas de son coursier ne cachait qu'à demi ses armes brillantes et son manteau de pourpre; mais l'éloignement ne permettait pas encore de distinguer ses traits. Cependant, comme il était le seul être vivant qui s'offrît au loin aux regards des voyageurs, leur attention se porta sur lui, et

ils le suivaient des yeux dans sa course rapide.

Arrivé près des bords du Rhin, il s'arrêta en poussant un cri de joie. On le vit se lever sur ses étriers, se pencher en avant, étendre les bras avec une sorte de véhémence inexplicable. Son cheval, d'un noir d'ébène, secouait avec impatience sa longue crinière. Pour le cavalier, il semblait en proie à une émotion profonde et mystérieuse. Ses regards attachés sur le fleuve ne pouvaient s'en détourner. Quelques uns des spectateurs crurent même s'être aperçus que des larmes roulaient sur ses joues. Immobile comme il l'était, on distinguait à merveille sa taille haute et flexible, sa tête gracieusement inclinée et sa blonde chevelure qui retombait en anneaux d'or sur son cou et sur ses épaules.

Au bout de quelques moments, il parut se réveiller de sa rêverie, ressaisit les rênes de son coursier, lui fit sentir l'éperon et le poussa droit vers le fleuve. Le fougueux animal obéit sans hésiter, et, à la grande surprise des voyageurs, on vit le cheval et le cavalier

bondir, tomber dans le Rhin, et disparaître dans un tourbillon d'écume; mais le moment d'après ils revinrent à la surface de l'eau, et l'on put croire qu'ils prenaient plaisir à s'y baigner, car le guerrier détacha son casque et le suspendit à l'arçon de sa selle, pour plonger librement sa tête nue dans cette onde encore glacée.

Quoique ce spectacle inattendu parût surprendre vivement tous ceux que portait le navire, il fit surtout une impression profonde sur la jeune Marseillaise. Pour elle si délicate, si sensible à l'âpreté de ce climat rigoureux, si souffrante sous la froidure de ce vent, c'était une chose prodigieuse que l'indifférence avec laquelle cet inconnu semblait se jouer au sein du fleuve. Dans son étonnement, elle ne pouvait en détacher ses yeux, et, peu à peu, elle prit une sorte d'intérêt et de plaisir à le voir fendre ainsi les ondes; car le cavalier était plein d'aisance et de grâce, et son noble coursier s'élevait de toute la hauteur de son poitrail au-dessus du Rhin, dont il semblait défier les flots.

A mesure que le navire se rapprochait, on discernait mieux jusqu'aux moindres détails de l'armure de cet étranger. Son casque, de forme plus haute que ceux des soldats, était surmonté d'une aigrette rouge, et entouré d'une couronne de feuilles de chêne. Sa cuirasse, dont le travail paraissait précieux, était fixée par des agrafes d'or, et un large collier de même métal retombait sur sa poitrine. A ces insignes, les officiers qui se trouvaient sur le navire avaient reconnu un des chefs de la garde étrangère, et ce n'était pas sans jalousie qu'ils contemplaient ce rival privilégié. « Par l'aigle de la quatorzième, murmuraient-ils entre eux, ne dirait-on point que l'empire ne nourrit plus de soldats! Toutes les préférences sont pour ces sauvages! Que nous sert d'avoir conquis le monde, si nous devons céder le pas à des vaincus! Voyez comme ce cavalier est jeune, et déjà il a obtenu des honneurs qui combleraient tous les vœux d'un vétéran! »

Étrangers à cette jalousie des gens de guerre, les autres voyageurs paraissaient n'éprouver

que de la bienveillance et de l'admiration pour le beau jeune homme qui continuait à fendre les flots du Rhin, sans direction fixe, et comme au hasard. Mais l'homme à la peau d'ours, qui jusque-là était resté appuyé contre le mât du navire, dans une immobilité insouciante, s'était redressé tout à coup, et semblait avoir grandi d'un demi-pied. On ne distinguait qu'imparfaitement sa figure mâle et rude, car la tête de l'ours retombait sur le haut de son visage, et une barbe épaisse, de couleur fauve, en masquait le bas; mais ses yeux gris brillaient d'un éclat extraordinaire, et ses bras nus, croisés sur sa poitrine, montraient de larges muscles, que contractait un mouvement machinal. Un énorme chien noir, couché à ses pieds, semblait partager son émotion secrète, et le regardait fixement comme pour lui en demander la cause.

Lui, promenant un coup d'œil rapide sur ceux qui couvraient le pont du bâtiment, sourit d'un air de mépris et presque de haine; on eût dit qu'il s'indignait de les voir admirer le nageur. Cependant il parut excepter de

son dédain la jeune fille et son père, soit qu'il eût deviné que c'étaient des personnes d'une classe supérieure, ou que les sachant proscrits il s'intéressât davantage à leur sort. Il secoua la tête en les regardant, et adoucissant un peu la rudesse de ses traits : « Oui, murmura-t-il d'un ton sourd et grondeur, la souplesse et les tours gracieux du jeune chat doivent vous plaire à vous, car vous n'avez pas encore senti ses griffes. »

L'exilé, surpris, hésita un moment avant de répondre, car au premier coup d'œil l'air farouche de cet homme lui avait inspiré une sorte de répugnance. Cependant il crut distinguer à travers cette écorce âpre et déplaisante quelque chose de franc et de vigoureux qui le réconcilia avec cet inconnu. « Mon ami, lui répondit-il alors, ce n'est pas l'adresse ou la bonne grâce de ce cavalier qui m'étonnent, c'est son action qui me frappe. Que fait-il là, dans cette eau glaciale, lorsque le souffle seul du vent suffit presque pour figer le sang dans nos veines?

— « Ce qu'il fait! répliqua le Sauvage, c'est

un Chérusque qui revient des contrées du Midi, et qui se réjouit de revoir le Rhin. » Puis il ajouta, en levant les épaules : « Ne dirait-on pas que ce beau fleuve est à eux, et qu'il n'y a personne qui pût le leur disputer!

— « Tu vois, Phanie, dit le proscrit en se tournant vers sa compagne, qu'on peut ne pas trouver ces lieux si horribles. » Puis, s'adressant à l'inconnu : « Excuse mon ignorance, reprit-il, je ne sais pas ce que c'est qu'un Chérusque. »

L'homme à la peau d'ours fit entendre une exclamation rauque et gutturale, puis il répondit : « Ce sont des lâches et des menteurs! »

Involontairement le voyageur et sa fille reportèrent les yeux sur le cavalier, qui paraissait ne pas songer encore à regagner le rivage. Il eût été difficile d'imaginer une plus belle figure. Ses traits, grands, hardis et fiers, semblaient adoucis par la grâce de son sourire; il avait le front haut et large du lion, et le regard de feu de l'aigle. Une forêt de cheveux blonds retombait jusque sur sa cui-

rasse, tandis que, contre l'usage de cette époque, deux légères moustaches ombrageaient seules le bas de son visage. A ses yeux, d'un bleu foncé, à son teint encore blanc malgré le soleil du midi, et surtout à sa haute taille et à sa stature athlétique, on reconnaissait un enfant du Nord. Cependant quelque chose dans ses manières révélait un homme qui avait aussi vécu dans des contrées plus douces et chez des peuples plus civilisés.

Frappé de cet extérieur noble et imposant, le vieillard regarda son farouche compagnon de voyage d'un air de reproche et d'incrédulité, comme s'il l'accusait d'avoir calomnié le Chérusque. Le Sauvage lut dans sa pensée et sourit amèrement; puis il reprit de sa voix rude : « Il est vrai que nous sommes leurs ennemis, et que la haine peut aveugler; mais regarde ses armes! ne sont-ce pas celles d'un mercenaire, d'un homme qui a vendu son sang et abjuré sa patrie? »

Cette fois l'exilé tressaillit. Le reproche était juste, puisque le cavalier portait l'armure des gardes de l'empereur; mais ce qui frappait

surtout le Marseillais, c'était qu'un homme qui paraissait si pauvre et si grossier, fît un crime à ses compatriotes d'accepter un service honorable et avantageux. « Tu es bien sévère, ami, » répliqua-t-il d'une voix qui exprimait toute sa surprise.

Le Sauvage répliqua froidement : « Un homme est un homme, et une parole une parole : fi de celui qui a deux visages et deux langues! »

Malgré le ton rauque avec lequel parlait cet étranger, malgré son costume barbare et l'expression rude de sa physionomie, ses paroles ne laissaient pas que de porter coup; car il semblait qu'il y eût en lui un fonds de droiture et un instinct de sagacité. Il se retira au pied de son mât, comme un homme qui ne veut plus revenir sur ce qu'il a dit; et rabaissant encore sur ses yeux la tête de l'ours, dont la dépouille lui servait de manteau, il parut chercher à rester désormais inaperçu. Mais quoiqu'il gardât le silence, son langage, encore présent à l'esprit du vieillard et de sa fille, répandait comme un

nouveau nuage sur leurs traits expressifs. Il y avait donc aussi de l'inimitié, de la jalousie, des fureurs parmi ces hommes que la nature avait déjà traités si cruellement! Ce n'était pas assez que le ciel et la terre leur fussent rigoureux, il fallait qu'ils se haïssent, qu'ils se fissent la guerre : leur caractère semblait aussi dur que leur climat, leurs passions aussi sauvages que leur pays. « Oh! murmura Phanie, en penchant sa tête sur le sein de son père, quel sort va être le nôtre? Les tigres d'Afrique sont moins effrayans que ces hommes du Nord! Où sont la douceur, la courtoisie, l'aimable hospitalité des nations méridionales? Il y a peut-être aussi des ressentimens là; mais ils se cachent du moins, ils ne blessent pas les yeux, ils n'effraient pas l'imagination! Ici la haine se montre à découvert sans honte et sans remords! » Et elle répéta en frémissant : « Oh! quel sort sera le nôtre? »

Cependant le navire était arrivé tout près du nageur. Celui-ci se retourna, rendit aux officiers leur salut, s'inclina de nouveau en

apercevant une femme, mais n'arrêta ses regards que sur un seul objet, l'étranger debout au pied du mât. Il lui adressa aussitôt la parole dans une langue inconnue aux autres passagers; et son geste, son accent, le jeu de sa physionomie, étaient si expressifs, qu'on comprenait en le regardant qu'il croyait avoir rencontré un compatriote.

Mais celui auquel il s'adressait ne fit aucun mouvement. On voyait seulement se hérisser autour de ses lèvres le poil de sa barbe, et ses larges mains se contracter convulsivement. « Chérusque, répondit-il enfin d'une voix sourde, et dans la langue des voyageurs, comme s'il n'avait pas voulu faire connaître son propre dialecte, garde tes questions pour un autre; je ne suis pas de ta nation.

— « Quelle implacable fureur! » dit la jeune fille à voix basse.

— « Elle est sincère au moins, répliqua son père avec une sorte d'étonnement et d'approbation; il ne cherche pas à tromper son ennemi. »

Pour le cavalier, il souriait. « Il y a long-

temps, reprit-il avec calme et d'un air presque joyeux, que j'ai quitté notre Germanie, et je ne songeais plus à nos vieilles et cordiales haines de peuple à peuple, et de voisins à voisins. Autant de pays, autant d'usages. Mais ami, puisque tu parais retourner dans ta patrie, ce jour de bonheur ne peut-il pas être pour nous un jour de trève?

— « Si tu le désires, repartit gravement le Sauvage, et pourvu que cette trève ne soit pas longue. »

Dans ce peu de mots, prononcés d'une voix brève, il y avait pourtant un mélange de fierté et de politesse, une sorte de courtoisie guerrière et de mâle dignité qui rehaussait merveilleusement cet homme du Nord jusque-là si simple et si peu brillant. Le nageur, de son côté, avec sa courtoisie gracieuse, semblait se sentir trop grand pour s'offenser d'une parole de haine, et il restait calme comme le pin des montagnes que la tempête seule a le pouvoir d'ébranler. A tout prendre, les deux adversaires ne paraissaient pas indignes l'un de l'autre, et deux rois n'eussent pas montré

plus de confiance et de hauteur en même temps.

« Peux-tu m'apprendre des nouvelles de mon pays? demanda le Chérusque après une longue pause. Je suis de la tribu de Solling.

— « Je le sais, repartit froidement l'homme à la peau d'ours. Tu es Hermann, fils de Sigimer. »

Quand le nageur vit qu'il était si bien connu de cet étranger, il prit un air plus fier et presque impérieux, comme s'il eût cru devoir à son rang et au nom de sa famille ce dont il se souciait peu pour lui-même. « Le chef de notre sang est-il en bonne santé? » reprit-il ensuite avec un peu de contrainte, et comme si une sorte de décorum sauvage l'eût forcé à commencer malgré lui par cette question.

« Inguiomer est venu à la rencontre de son neveu jusque chez les Ubiens » ; telle fut la courte et froide réponse de l'inconnu.

« Bien! s'écria Hermann d'un air satisfait, et..... et ses fils?

— « Vivans tous deux.

— « Et..... et Ségeste, et Ægimer, mes nobles cousins?

— « Vivans.....

— « Et...... » Ici la voix du Chérusque baissa, comme s'il avait demandé une chose dont un guerrier n'aurait pas dû s'occuper encore. « Et ma mère? »

L'homme à la peau d'ours tressaillit, comme si l'on venait de rouvrir dans son flanc une ancienne blessure. Cependant il sembla que sa voix était plus douce et son regard moins féroce, quand il répondit : « C'est encore l'honneur et l'orgueil de la forêt. »

Cette fois Hermann poussa un cri de joie qui ébranla les rochers du rivage. Il détacha ensuite un de ses bracelets d'or, et, s'approchant du navire : « Ami, dit-il, accepte cette légère marque du plaisir que tu m'as fait, et si tu passes chez les Chérusques, souviens-toi que tu as un hôte. »

Le sauvage fit un pas en arrière, et rejeta sa peau d'ours qui lui couvrait le haut du

visage. On vit alors qu'il avait la tête rasée, à l'exception d'une touffe épaisse, mais courte, de cheveux, qui formait comme une aigrette au sommet du crâne. Son regard disait qu'en montrant cet insigne de sa nation, il avait répondu à l'offre du Chérusque. Cependant il ajouta, mais à voix basse : « Moi aussi, Hermann, j'ai un nom, et je ne puis enchaîner ma main.

— « Eh bien! noble Cauque, repartit le cavalier en le saluant avec une grâce infinie, nous offrirons cet or au dieu du Rhin, afin qu'il donne à toi et à moi un heureux retour. »

En parlant ainsi, il lança le bracelet au milieu du fleuve.

« Nous nous reverrons, Hermann », dit le Cauque en étendant la main pour lui dire adieu.

— « Je le désire, répliqua le Chérusque, pourvu que ce soit comme aujourd'hui, l'épée dans le fourreau. »

En prononçant ces mots, il retira à lui les rênes de son coursier. Le noble animal s'ar-

rêta, et se trouva bientôt en arrière du navire. Quelque temps encore on vit le cavalier et le cheval fendre les flots du Rhin, puis un détour du fleuve les déroba aux regards des voyageurs.

CHAPITRE II.

L'Homme à la peau d'ours.

L'APPARITION du jeune Chérusque semblait avoir animé un moment le paysage désert que traversait le navire. Quand on l'eut perdu de vue, rien ne sembla plus devoir attirer les regards des navigateurs. Les deux rives présentaient l'image d'une forêt vierge dont les troncs moussus commençaient à se parer de quelque verdure; mais la saison n'était pas encore assez avancée pour que ces vieux

arbres déployassent leur puissante végétation. C'était donc un spectacle froid et monotone, qui n'arrachait point l'esprit à ses pensées ni le cœur à ses souvenirs.

La plupart de ceux que portait le bâtiment étaient retombés dans le silence; le Cauque avait repris son attitude et son immobilité; le proscrit, les bras croisés et la tête penchée, semblait se livrer à une vague rêverie; il n'y avait que les officiers, réunis sous le pavillon, qui parlassent entre eux du jeune nageur. Ils avaient remarqué l'aigle impériale qui formait le cimier de son casque, et qui attestait le rang de chevalerie. C'était pour eux un sujet de jalousie, et ils laissaient éclater leur mécontentement des faveurs prodiguées aux chefs des troupes auxiliaires. Pensive et muette, la fille de l'exilé prêtait une oreille distraite à leurs propos. Elle aussi songeait à ce cavalier inconnu, mais c'était pour se rappeler, avec un étonnement mêlé de quelque admiration, combien il ressemblait peu à l'idée qu'elle s'était faite des sauvages habitans de ces régions glacées. Rien de ce qu'elle avait

vu jusque-là ne pouvait lui être comparé; car si l'opulente Marseille, rivale de l'Italie et de la Grèce, était riche de tous les trésors des arts et de toutes les lumières de la science, elle ne connaissait point encore ces idées d'honneur chevaleresque qui caractérisaient les nations guerrières du Nord, et qui jetaient une teinte si romantique sur la vie mobile et aventurière de leurs enfans. Hermann, fier et dédaigneux envers son ennemi, et lui adressant des paroles de mépris, de haine et d'injure, aurait fait peu d'impression sur la jeune fille; mais ce qui était nouveau pour elle, c'était cette généreuse courtoisie, cette noble confiance, ce langage modeste, à côté d'une animosité nationale et d'un courage qui éclatait dans tous les traits du guerrier. Elle sentit que cela était noble, malgré l'étrangeté qu'elle y trouvait; et, quoiqu'elle ne pût saisir tout le sens de cette énigme, elle voyait bien qu'il y avait là quelque chose de grand, de fort et d'élevé, qui commandait l'estime, l'éloge, le respect même. Aussi tremblait-elle déjà moins en pensant aux peuples sauvages parmi les-

quels elle allait être reléguée, et, quoique sombres encore, les rives du Rhin ne lui paraissaient plus aussi effrayantes.

Bientôt une nouvelle scène vint frapper l'attention des voyageurs. C'était au moment où l'on perdait de vue les sommets des Sept-Montagnes. Le lit du fleuve s'élargissait, et ses bords semblaient s'aplanir. Tout à coup, en tournant à gauche, l'on découvrit une éclaircie dans la forêt, et dans cette éclaircie une ville bâtie à l'italienne, neuve, blanche, brillante, telle, en un mot, que si quelque prodige l'eût fait sortir de terre en un jour. Les portes, dont on distinguait deux, étaient d'architecture grecque, décorées de colonnes et de statues, et ces portes n'aboutissaient qu'à des sentiers tracés sur la bruyère, qui se perdaient bientôt dans la profondeur des bois. Les maisons paraissaient nombreuses, et l'on ne voyait personne aller ou venir, à l'exception des sentinelles placées sur les remparts. Sans ces remparts on eût dit quelqu'une de ces villes enchantées des contes orientaux, où un pouvoir magique n'avait rien laissé de vi-

vant. Mais cette vue ne causait aux voyageurs qu'une légère surprise, car ce n'était pas la première cité ainsi improvisée qu'ils eussent aperçue le long du Rhin. Il y en avait plusieurs autres qui s'étaient élevées de même à la voix des gouverneurs de cette frontière, grandes et magnifiques dès leur naissance, mais solitaires et comme perdues au milieu de la barbarie qui les entourait encore. L'Empire semblait avoir jeté ces merveilleuses créations sur ses dernières limites pour y fixer, à force de bras et de travail, de soldats et d'esclaves, les fruits d'un ordre social étranger, et pour contraindre à mûrir avant le temps des populations jeunes et incultes.

Les obstacles que la nature opposait à ce dessein gigantesque, se révélaient d'eux-mêmes quand on examinait ces villes d'un jour, désertes avant d'avoir fleuri, livrées à quelques colons militaires sans industrie comme sans opulence, et entourées de bruyères et de bois au lieu de champs et de jardins. Mais, au premier coup d'œil, on pouvait prendre le change sur le vide de cette civili-

sation factice et servile, car la grandeur de cet ouvrage vraiment royal était faite pour frapper l'imagination ; aussi l'exilé, issu d'une race d'hommes éminemment sensible à tout ce qui est beau, poussa-t-il un cri d'admiration à la vue du spectacle qui se déployait ainsi tout à coup devant lui. « Ah ! dit-il en soupirant, pour ces sauvages, du moins, tout ne sera pas malheur dans la perte de leur liberté. Regarde, Phanie, n'aurais-tu pas cru revoir quelqu'une de nos villes de Provence ? »

Ces mots semblèrent tirer de son apathie le Cauque à la peau d'ours. « Étranger, dit-il avec un regard sombre, tandis qu'un sourire dédaigneux errait sur ses lèvres, si je transportais sur ces montagnes neigeuses la douce vigne de ton pays, penses-tu que ses fruits n'y deviendraient pas amers? Vous voulez nous apporter vos lois, vos usages, votre manière de voir ; apportez-nous donc auparavant votre ciel et votre terre ! Mais la nature est plus forte que les hommes.

— « Et pensez-vous tous ainsi ! » s'écria le vieillard dont l'œil devint tout à coup étin-

celant, car son âme généreuse sympathisait avec l'énergie de cet enfant de la nature.

— « Il n'y a pas un Cauque, repartit le sauvage, pas un des guerriers qui adorent avec nous le char mystérieux de la terre, qui voulût jamais abjurer les usages de ses aïeux. Bâtissez vos prisons de pierre, nous n'y reposerons pas notre tête ; construisez des ponts sur les fleuves, et nous continuerons à les passer à la nage. Jamais nous ne vous avons proposé de renoncer à votre pays, laissez-nous donc être du nôtre !

— « O ma patrie, murmura tristement le proscrit, l'avenir de ces barbares est grand, et toi tu n'en as plus !

— « Tu n'es donc pas de leur nation ? » demanda le Germain avec une expression de bienveillance et d'intérêt, tandis que sa main, étendue en avant, désignait les soldats.

— « Non, répondit le vieillard ; » et l'expression d'un noble orgueil se répandit sur sa figure lorsqu'il ajouta : « Je suis de cette ville grecque qui apporta jadis les arts et le commerce dans la Gaule. Mes pères étaient séna-

teurs de Marseille, et moi-même j'ai porté ce titre, quoique ce ne soit plus qu'un vain mot. »

Le sauvage garda le silence, mais il était facile de voir que cette réponse avait grandi l'exilé à ses yeux. Il le regardait avec une attention particulière, comme s'il eût cherché à démêler dans ses traits, et dans ceux de sa fille, le caractère spécial de cette brillante et ingénieuse race hellénique si favorisée de la nature, et autrefois de la fortune. La curiosité naïve qui se peignait dans ses regards avait cependant quelque chose de si doux et de si respectueux, que la jeune fille elle-même n'en fut pas intimidée. Quand il eut achevé son examen, qui sans doute avait été favorable aux proscrits, il dit avec une sorte d'emphase : « Je suis Mallorix, fils d'Ethelgard. » Puis il tendit la main au Marseillais.

Le vieillard comprit que c'était là un témoignage d'estime et de bienveillance, car il savait que, dans les temps d'héroïsme et de simplicité, les hommes de son pays avaient

aussi gardé le secret de leurs noms pour ceux qu'ils jugeaient dignes de leur amitié. Il fut sensible à l'honneur que voulait lui faire le sauvage, et pressant la main rude qu'il lui présentait, il dit à son tour : « Je me nomme Androcare l'Héraclide. »

Mallorix inclina la tête avec une politesse solennelle, puis il reprit gravement : « Descendras-tu le Rhin jusqu'aux lacs où ma nation demeure? »

A cette question inattendue, l'exilé tressaillit; il était homme, et ce n'était pas sans effort qu'il étouffait la plus puissante des douleurs humaines. « Je ne sais pas, répondit-il en rassemblant toute sa fermeté; je ne suis pas libre. »

Une exclamation inarticulée s'échappa des lèvres du Cauque, tandis qu'une expression profonde de pitié passait dans ses yeux. Respectant le malheur du proscrit, il ne l'interrogea pas davantage, mais il y avait quelque chose dans son regard qui disait : Je te plains.

Cette naïve compassion d'un sauvage tou-

cha le cœur du vieillard. Une larme roula sous sa paupière, et il sentit sa poitrine soulagée; il y avait si long-temps qu'il n'avait trouvé parmi les hommes que l'indifférence, le blâme ou une pitié méprisante, plus cruelle mille fois que l'outrage! « Écoute, ami, dit-il au Germain, il n'est pas permis dans l'Empire de croire à une autre loi qu'à la volonté du prince : voilà pourquoi *je souffre*.

— « Mais cette enfant, qu'a-t-elle fait? » demanda Mallorix en fixant sur Phanie ses regards pleins de compassion.

— « Elle n'est pas condamnée, reprit le père avec un sentiment profond d'amour et d'orgueil; elle s'est exilée pour me suivre..... pour partager le misérable asile que le gouverneur de ces provinces doit assigner à ma vieillesse.

— « Oh! dit le Cauque avec un geste d'approbation, elle agit en noble jeune fille : bon sang ne peut mentir. »

Phanie baissa les yeux en rougissant; elle était surprise de la douceur qu'elle trouvait dans ce simple éloge d'un sauvage, d'un

homme dont la figure rude et le costume grossier semblaient ne pouvoir inspirer que de l'aversion ou de la terreur.

Pendant ce dialogue, l'équipage du navire avait découvert vis-à-vis de la ville neuve une barrière inattendue, qui menaçait de lui fermer le passage : ce n'était rien moins qu'un pont de bois jeté en travers du Rhin; il n'était pas achevé, mais le lit du fleuve était déjà couvert de bateaux et de travailleurs. L'on voyait sur ses bords des chariots qui traînaient de grandes poutres, et des ouvriers occupés à équarrir des troncs d'arbres; des milliers d'hommes à demi-nus, entassés dans des bateaux, travaillaient sans relâche à enfoncer les pilotis, à les rattacher l'un à l'autre, à les fixer solidement; des soldats armés de toutes pièces les surveillaient, et frappaient du bois de leurs piques les plus paresseux ou les plus faibles. L'ouvrage s'exécutait avec une rapidité qui tenait de l'enchantement, et ce nouvel effort du génie humain, pour dompter une nature vierge, eût sans doute offert aux voyageurs un spectacle du plus

grand intérêt, s'il n'eût été un fâcheux obstacle à leur navigation.

Une courte délibération fit reconnaître aux officiers qui commandaient le bâtiment, qu'il ne fallait plus songer à continuer le voyage, car les barques des travailleurs formaient en travers du fleuve une ligne non interrompue, et quand même les soldats qui surveillaient l'ouvrage auraient permis qu'une seule nacelle se dérangeât pour laisser passer le navire; la charpente du pont était déjà trop avancée pour que l'on pût profiter d'une telle faveur. On fit donc arrêter les rameurs, et le bâtiment se laissant entraîner au cours de l'eau, se rapprocha de la rive pour chercher un endroit favorable au débarquement. Le Rhin formait là un coude vers la gauche, et, au fond de ce coude, il baignait la nouvelle ville, qui maintenant encore conserve sur le même emplacement son ancien nom de Bona, légèrement défiguré, mais toujours reconnaissable dans celui de Bonn. Le lit de la rivière étant moins régulier et moins bien connu alors que dans les temps modernes, le

bâtiment ne se dirigeait qu'avec précaution vers le rivage. On jeta l'ancre près du bord, à une petite demi-lieue au-dessus de la ville, afin de ne point s'engager parmi les bateaux des travailleurs, et plusieurs marins descendirent à terre pour amarrer le navire et pour établir un pont de planches, tandis que le capitaine prévenait les passagers de se préparer au débarquement, puisqu'il n'y avait aucune apparence que l'on pût aller plus loin. Quelques uns des soldats murmurèrent. Le Marseillais et sa fille reçurent la nouvelle avec indifférence. Qu'importait à des exilés par quelle route on les conduisait loin de la patrie! Pour le Cauque, il dit froidement : « C'est bon.

— « Tu m'as payé ton passage jusqu'à Cologne, reprit le marin en tirant de sa ceinture une grosse bourse de cuir ; il faut que je te rende une partie de ton argent. »

Le sauvage se mit à rire. « Je crois, dit-il, que tu me prends pour un marchand ménapien qui revient de conduire ses oies en Italie. Garde le prix de mon passage ; le fils de mon

père ne reprend jamais ce que sa main a donné.

— « Par les dieux! s'écria le capitaine en reculant d'un pas, celui-ci ne connaît pas encore la valeur de notre argent. Dites-moi donc, camarade, c'est sans doute la première fois que vous avez mis le cap sur un pays civilisé, et vous avez l'air de retourner chez vous à force de rames? Avez-vous été bien loin au midi?

— « Demande-le aux Cattes quand tu repasseras devant le Mein, répliqua le Cauque en secouant la tête avec fierté; demande-leur si la vengeance des hommes du nord peut les atteindre dans leurs montagnes.

— « Un véritable Germain! murmura l'officier en remettant sa bourse dans sa ceinture. Écoute, frère, pour prix de ton argent je te donnerai un avis. Tâche de trouver un autre navire au-delà du pont, si tu as quelque querelle avec les peuplades de l'ouest, car il te serait dangereux d'aller par terre. Ces enfans de Teutsch sont vindicatifs comme une troupe de guêpes, et ils font à peu près ce

qu'ils veulent sur cette frontière, depuis que nous avons un gouverneur jurisconsulte qui emploie davantage la parole que l'épée. Leurs cavaliers se répandent librement en deçà des limites, et, amis ou ennemis, libres ou tributaires, ils couvrent maintenant les deux bords du fleuve jusqu'aux lacs des Frisons. Regarde, voilà de leurs coureurs qui galopent vers la ville. »

L'œil du sauvage avait depuis long-temps distingué ceux dont parlait le marin. Il répliqua froidement : « Ce sont des jeunes Chérusques qui ont aperçu Hermann, et qui vont avertir Inguiomer. Ne vois-tu pas comme la crinière de leurs chevaux est tressée avec soin et nouée avec des courroies d'écarlate, en signe de réjouissance? Pour moi, je trouverai à Cologne la garde batave, et alors je ne serai plus sans amis. »

Après avoir prononcé ces derniers mots, auxquels son accent rude et guttural semblait donner une force particulière, il reprit un air froid, tranquille et presque hautain. Le capitaine s'éloigna, rappelé au gaillard par

les cris du pilote. La circonstance imprévue qui obligeait à jeter l'ancre et à songer au débarquement, avait répandu à bord du navire un peu de tumulte et de confusion. Chacun faisait ses préparatifs; l'on apportait le bagage sur le pont; les marins et quelques esclaves se partageaient les fardeaux; les soldats se réunissaient autour de leurs officiers. Au milieu de cette agitation et de ce désordre, parut un détachement de la garnison de la ville, qui venait reconnaître le bâtiment. Une partie resta sur le rivage; mais le chef, avec quelques hommes, monta sur le tillac, et la fille de l'exilé entendit dire autour d'elle que c'étaient là des archers marseillais.

L'uniforme de ce corps ne ressemblait point à celui des soldats qui se trouvaient déjà sur le navire. Une toque légère de drap rouge, à peine soutenue par un cercle d'acier, des pourpoints d'étoffe brune, dont l'épaisseur semblait défier les atteintes du fer, des pantalons étroits qui ne retombaient guère audessous du mollet, et des brodequins de sparterie, composaient leur costume. Leurs armes

étaient de grands arcs, des demi-piques et des sabres recourbés. Au teint basané de la plupart de ces hommes, l'on voyait que c'était une milice mercenaire que l'opulente Marseille recrutait en partie dans les îles Baléares et en partie sur la côte d'Afrique, pour compléter à vil prix le contingent qu'elle était obligée de fournir aux armées impériales; mais les officiers étaient Provençaux et tirés des familles patriciennes.

C'est surtout aux regards moqueurs de ses compatriotes que l'homme déchu voudrait pouvoir dérober le spectacle de sa disgrâce. Le proscrit l'éprouva lorsque quelques uns des soldats qui venaient de monter sur le navire parurent le reconnaître. A des ennemis qui l'eussent outragé, il eût pu opposer son courage et sa conscience; mais ces hommes obscurs, qui le regardaient avec une curiosité froide, et qui murmuraient son nom avec l'accent de la surprise, l'accablaient de leur attention importune. L'énergie de son âme et le stoïcisme de sa philosophie, qui l'avaient protégé contre des blessures plus profondes,

ne lui donnaient aucune sauve-garde contre l'aiguillon cuisant de ces insectes qui venaient bourdonner autour de lui; et quand il les entendait dire : « Le voilà ; c'est Androcare qui était prince du sénat de la ville », il s'affaissait sous le poids de ces paroles d'indifférence jetées sur lui comme sur un mort qui ne peut plus se relever.

A ces premiers tourmens succéda un coup plus terrible. Le commandant des archers venait de mettre le pied sur le tillac, et on lui lisait la liste des passagers. Au nom d'Androcare, il poussa un éclat de rire moqueur; puis, prenant lui-même la liste, il lut d'une voix saccadée : « Exilé..... remis à la disposition du procureur général..... pour être relégué sur quelque point de la frontière. » Puis il perça le groupe d'officiers qui l'entouraient, et, sous sa toque rouge ombragée de plumes noires, sous sa cotte brune dont les broderies d'or brillaient comme les étoiles sur le manteau de la nuit, le malheureux vieillard reconnut la haute taille, la figure pâle, les lèvres minces, l'œil fauve et perçant

d'un jeune débauché de grande famille, qu'il avait été contraint d'expulser de Marseille. Il le retrouvait puissant, honoré, revêtu du grade de tribun; et lui n'était plus qu'un captif, exposé maintenant à toute la haine du coupable qu'il avait justement châtié aux jours de son pouvoir.

« Pourquoi avez-vous pâli, mon père? lui demanda d'une voix inquiète la jeune fille, qui n'avait pas levé les yeux sur l'officier. N'est-ce pas à cause de votre dévouement aux intérêts de Marseille que vous êtes banni? des Marseillais sauront vous plaindre. »

L'Héraclide n'eut pas la force de répondre.

« N'est-ce pas un grand bonheur, poursuivit-elle avec sa simplicité virginale, d'avoir rencontré ici des compatriotes, au lieu d'étrangers, de barbares peut-être?.... »

Elle s'interrompit à ce mot, car elle crut voir que le Cauque la regardait, et qu'il y avait de l'amertume dans le sourire de cet homme des bois. Pour son père, il détournait la tête, de peur de laisser voir combien il souffrait.

Le tribun s'était placé vis-à-vis d'eux, et d'un œil où brillait la joie de la vengeance, il semblait se rassasier à loisir des angoisses de sa victime. « Il paraît, murmura-t-il enfin d'un ton railleur, que votre seigneurie ne me reconnaît pas?.... Je suis ce jeune fou, cet insolent, ce coupable si souvent et si paternellement réprimandé par votre sagesse..... votre voisin Théodore. »

Pareil au lion qui se redresse encore menaçant derrière les barreaux de sa cage, le prisonnier releva la tête, et regarda en face celui qui le provoquait si cruellement. Phanie, au contraire, pâlit, et couvrit sa figure de ses mains. Elle comprenait de quel nouveau malheur elle étoit menacée.

« Je commande à Bonn, reprit l'officier avec un mouvement d'orgueil qui semblait rehausser sa grande taille. Vous y serez mon hôte, seigneur Androcarc.

— « Si telle est la volonté du gouverneur, répliqua le proscrit avec fermeté, je saurai me soumettre.

— « Oh! le gouverneur! il est loin; et en

attendant ses ordres..... Mais, par les dieux! votre Phanie me paraît encore plus belle qu'autrefois; ce n'était qu'un enfant, et maintenant c'est une nymphe. Comptez sur ma protection, mon cher ami. »

Le misérable avait su faire vibrer la corde la plus douloureuse du cœur d'un père. Androcare, épouvanté, sentit le sang se glacer dans ses veines. « Oh! que n'est-ce plutôt un sauvage! murmura-t-il en frémissant; il y a du moins de la compassion chez ces hommes grossiers. »

Comme il prononçait ces mots, il remarqua que Mallorix étendait sa large main vers le nord. Il la suivit des yeux, et aperçut au loin un navire qui remontait le fleuve : des banderoles de pourpre, déployées au sommet de ses mâts, annonçaient la galère du gouverneur.

« Oh! s'écria-t-il en se levant à demi dans un transport de joie et d'espérance, il est là! il est là! mille pièces d'or à celui qui l'avertira de notre arrivée! »

Le Cauque fronça le sourcil, et se renfonça

dans sa peau d'ours d'un air froid et sombre, tandis que le tribun des archers, promenant autour de lui un regard sinistre, semblait menacer de toute sa colère celui qui oserait montrer qu'il avait entendu ces paroles.

Il était beau dans sa haine et dans sa menace, ce pâle enfant du Midi, au regard fixe, aux joues déjà creusées, au front couvert d'un nuage épais. Son maintien militaire, et son costume à la fois riche et sombre, qui faisait ressortir ses armes étincelantes, semblaient ennoblir sa figure livide et en effacer ce qu'il y avait de vil et de bas dans les traces profondes des passions qui avaient usé et flétri sa vie. Son ressentiment ne s'exprimait pas par des transports convulsifs comme ceux du sauvage irrité. L'on ne voyait pas se gonfler ses veines, se froncer ses noirs sourcils, ni une teinte pourprée assombrir ses traits. Il serrait seulement ses lèvres l'une contre l'autre, tandis que son œil se voilait d'une teinte sanglante, et qu'une légère ride indiquait l'effort de la pensée qui calculait la vengeance.

« Serpent ! » murmura le Cauque en se-

couant sa grosse tête d'un air de mépris et d'horreur.

— « Oh! reprit l'Héraclide, n'y a-t-il donc personne ici qui ait pitié d'un malheureux, d'un père! »

En parlant ainsi, son regard inquiet semblait supplier ceux qui l'entouraient. Souvent, pendant la traversée, le capitaine du navire avait paru prendre intérêt à sa douloureuse position; souvent le vieux centurion de l'armée du Haut-Rhin, qui commandait les soldats de son escorte, lui avait témoigné une sorte de bienveillance; mais ils restèrent impassibles en présence du tribun. Il n'y avait pas jusqu'au Germain à la peau d'ours qui ne semblât maintenant prendre fort peu de part au malheur de ce proscrit, dont il avait naguère pressé la main. Il ne disait pas un seul mot, et il y avait dans ses yeux une singulière expression de curiosité et de mépris.

Ainsi abandonné de tout le monde, le proscrit se soumit à sa destinée; et, ramenant sur ses épaules les plis de son large manteau, il

murmura d'une voix sourde : « C'est folie de lutter contre le sort ! »

Le sauvage sourit. Il semblait éprouver un sentiment d'orgueil en voyant avec quelle lâche faiblesse tous ces hommes civilisés se courbaient devant la force et venaient d'abandonner leur frère. Il regarda son chien, et le robuste animal se leva lentement, secouant ses longues oreilles et étendant ses grandes pattes, comme s'il se fût attendu à recevoir quelque ordre de son maître. Celui-ci pourtant ne quitta point le mât contre lequel il était appuyé; rien ne démentait encore l'indifférence qu'il avait montrée jusque-là; et cependant une vague espérance se répandit dans l'âme de la jeune fille, qui tenait les yeux fixés sur lui. Une sorte d'instinct semblait lui dire que c'était là un être fort dont la volonté était une puissance.

Elle ne s'était pas trompée, le Cauque finit par faire un pas en avant, et vint droit à l'Héraclide, sans paraître s'apercevoir qu'il pût y avoir quelque danger dans une pareille démarche. « Ami, lui dit-il avec gravité, ne

savais-tu point de quelle espèce sont ceux-là? Mais tu as trouvé un homme. »

Le tribun ne dit pas un seul mot, mais un point rouge se dessina sur ses joues pâles.

« Écoute, poursuivit Mallorix, tandis qu'une larme de reconnaissance roulait sous la paupière du vieillard, le gouverneur est encore loin ; mais..... » et il s'arrêta comme un homme agité par la lutte de deux sentimens opposés.

Phanie le regarda d'un air de douleur et de reproche. Lui, alors, surmontant avec effort sa répugnance, reprit à voix basse : « Hermann n'est qu'un Chérusque, mais il peut valoir mieux que les autres. Demande-lui protection si tu le revois avant moi.

— « Mais quel droit puis-je avoir à son assistance? » répliqua tristement le proscrit.

Le Cauque poussa un cri sauvage ; puis il dit, avec une sorte d'indignation : « N'es-tu donc pas un homme? Va, le Chérusque lui-même est un Germain. »

Après avoir prononcé ces derniers mots, qui semblaient coûter beaucoup à sa haine

nationale, il fit un pas vers le bord du navire; mais l'œil de l'officier restait attaché sur lui, et les soldats lui barrèrent le passage.

Alors une rougeur foncée se répandit sur les larges joues de Mallorix. « Que signifie cette attaque! » s'écria-t-il en bondissant en arrière.

L'officier provençal leva les épaules. « Il faut, l'ami, que nous fassions connaissance ensemble, » répliqua-t-il avec une amère ironie.

« Oh! dit le sauvage intrépide en serrant sa peau d'ours autour de ses reins, tandis que son regard étincelant se promenait sur les soldats, un homme peut en attaquer un autre, faire face à deux, se défendre contre trois; mais s'il y en a vingt, il ne peut plus que fuir.

— « Arrêtez-le! » s'écria le tribun.

Mais déjà le Cauque avait sauté sur la proue du navire. Il étendit les bras en l'air, poussa un cri menaçant, et se jeta dans le fleuve. Plusieurs des archers s'y élancèrent après lui, et dans un moment tous les yeux furent tournés de ce côté.

D'abord le fugitif, qui se dirigeait vers la rive droite, en se laissant toutefois un peu entraîner par le courant, parut ne pas nager assez bien pour qu'il fût difficile de l'atteindre; et cette circonstance empêcha les archers qui restaient sur le navire de décocher leurs flèches sur lui. Mais à mesure que ceux qui le poursuivaient commençaient à paraître le gagner de vitesse, le sauvage, sans aller plus rapidement, coupait cependant le cours du fleuve en ligne plus droite, de manière à ce que la plupart des soldats, entraînés au-dessous par le courant, fussent bientôt forcés à renoncer à le poursuivre. Quand il fut enfin hors de la portée du trait, et à l'endroit où le Rhin avait le plus de violence et de profondeur, il changea encore une fois de manœuvre, et se laissa rejoindre par deux archers qui seuls l'avaient suivi jusque-là. Tous trois plongèrent alors. Une affreuse incertitude tenait les spectateurs immobiles et muets, pendant qu'ils restaient ainsi cachés sous les flots; un moment après l'on vit reparaître un des soldats qui se débattait contre le chien noir du sauvage, cram-

ponné à sa gorge; un peu plus loin, la surface du fleuve se couvrit d'une écume sanglante; puis l'on n'aperçut plus rien, et l'onde limpide sembla avoir englouti pour jamais les combattans et les traces du combat.

Après que la première stupeur des témoins de cette scène se fut un peu dissipée, on reprit les préparatifs du débarquement, au milieu des imprécations des archers furieux et des cris sauvages des marins. La jeune fille, consternée, se pressait contre son père en donnant des larmes au sort du guerrier cauque. « Ah! disait-elle, nous n'avons trouvé de bienveillance que dans ce sauvage, et ce sont nos concitoyens qui nous persécutent!

— « Tel est le destin de l'homme, répondit le vieillard en la serrant dans ses bras; mais à quoi sert de murmurer contre la Providence? Ranime-toi, Phanie, et que la conscience d'avoir mérité mieux nous donne la force de souffrir. Il y a sans doute de la justice dans le ciel. »

CHAPITRE III.

Hermann.

Les eaux du fleuve offraient encore çà et là une teinte rougeâtre, et sans doute les cadavres de ceux qui avaient succombé palpitaient encore sous les flots, que déjà les soldats ne songeaient plus à leurs compagnons. « Tout le monde à terre ! » avait crié le tribun ; et personne ne pensait plus qu'à obéir.

Le débarquement se fit avec un ordre tout

militaire. D'abord descendirent les soldats de grosse infanterie, qui avaient été placés sur le bâtiment pour servir de gardes au proscrit. Ils étaient peu nombreux, mais tous dans la maturité de l'âge, brunis et balafrés, et ayant sous leur armure d'airain cette tenue guerrière qui révèle le vétéran; ensuite venaient Androcare et Phanie, avec deux esclaves chargés de leur bagage; les archers marseillais fermaient la marche.

L'aspect des deux captifs (car Phanie aussi était traitée maintenant en prisonnière), le spectacle de cette faible jeune fille, qui s'appuyait en chancelant sur le bras d'un vieillard dont la force trahissait déjà le courage, semblaient faits pour toucher le cœur le plus insensible. Le malheureux père se sentait mourir des souffrances de son enfant. Aucun sacrifice, aucune humiliation personnelle ne lui eût coûté en ce moment d'horreur, pour sauver du moins sa fille. Son ennemi était cruel, il le savait; mais la cupidité occupait aussi une place dans ce cœur impur. Réduit à mettre son espoir dans les vices du coupable qu'il

avait puni, il l'appela au moment de se mettre en route, et, d'une voix que l'altération rendait sourde et méconnaissable, il lui dit, dans une langue inconnue aux soldats : « Cela ne peut-il se racheter, seigneur Théodore?

— « Se racheter! répéta le jeune chef, dont les yeux pétillaient d'une joie terrible, es-tu donc encore bien riche?

— « L'empereur m'a banni, répliqua l'Héraclide, mais il ne m'a pas dépouillé.

— « Eh bien, seigneur Androcare, il ne me faut qu'une partie de vos trésors.

— « Parle! s'écria vivement le malheureux proscrit rendu à l'espérance, quelle rançon veux-tu?

— « Celle-là, » murmura le tribun en désignant du doigt Phanie.

Le vieillard atterré se couvrit la figure de ses deux mains. Son féroce ennemi poussa un grand éclat de rire, et cria aux soldats qui formaient la tête de la colonne : « En marche! »

L'on obéit; tout espoir était perdu pour les prisonniers. Ils suivirent presque machinalement ceux qui les entouraient, et ne s'a-

perçurent même pas si le chemin était long.

Le Rhin coulait maintenant à leur droite. En face d'eux s'élevait la ville, brillante comme un palais, silencieuse comme un tombeau. Sur la gauche s'étendait la plaine que les ouvriers avaient dépouillée d'arbres, et qui semblait être comme une conquête de l'homme sur la forêt. L'ensemble de ce paysage n'était pas dépourvu de beauté; mais aucun de ceux qui se trouvaient là ne songeait au paysage.

« Serrez les rangs! haut la pique! le bouclier sur la poitrine! Voilà tout ce qui occupait la pensée du vieux centurion qui commandait les légionnaires; et ses vétérans ne faisaient entendre d'autre bruit que celui de leurs soques de fer, retombant toutes à la fois sur les quartiers de roc dont la route était pavée.

Des juremens, des imprécations, des paroles licencieuses, et quelquefois un éclat de rire qui sortait des rangs des archers, attestaient l'indiscipline de cette dernière troupe. Aussi n'étaient-ce que des gens de trait, parmi

lesquels un citoyen n'eût pas voulu servir, et qui n'avaient pas d'aigles.

Monté sur un brillant cheval espagnol, dont la robe brune semblait revêtue d'un vernis d'or, le tribun Théodore galopait autour de ses soldats, moins pour les observer que pour jouir de la vue de ses victimes. Cependant il ne put s'empêcher de témoigner quelque surprise en remarquant avec quel soin les légionnaires observaient, dans leur marche, toutes les précautions de la guerre. « Il paraît, centurion, dit-il à leur vieux chef, que vous aimez à voir vos hommes refourbir leur armure. Par la tête de l'empereur! faire découvrir les écus et les casques quand nous ne sommes qu'à mille pas de la ville. »

Le vétéran redressa sa taille un peu courbée, et repartit d'un air où l'orgueil se mêlait à la gravité : « C'est l'usage de la quatorzième légion de tenir toujours les armes prêtes pour le combat. »

— « Mais, au nom des dieux, reprit le jeune homme avec un sourire railleur, ce sont donc les moucherons ou les grenouilles

que vous comptez combattre! Nous sommes aux portes de Bonn.

— « Nous ne savons pas qui nous rencontrerons de l'autre côté, répliqua le fantassin sans quitter son maintien roide et sans dévier d'un pas du milieu de la route.

— « De l'autre côté! répéta le Provençal; vous comptez donc aller plus loin?

— « Mes ordres sont de conduire le captif à Cologne. »

A ces mots, prononcés d'une voix résolue, une ride se dessina sur le front pâle du tribun. « Ah! dit-il entre ses dents, le vieux buffle ne veut pas me comprendre! Par les dieux, ils resteront à Bonn, quand il me faudrait faire écharper tous ces légionnaires! Et il se mit à compter : Quatre, six, huit, douze, quatorze! Bon! il n'y a rien à craindre. » Puis il dit quelques mots à l'oreille d'un de ses hommes; et le moment d'après une partie des archers se plaça entre la petite troupe des légionnaires et les captifs.

Ceux-ci le remarquèrent à peine : que leur faisait l'uniforme de leurs bourreaux? Mais

la froide cruauté du tribun ne laissa pas même cette indifférence se prolonger jusqu'à leur arrivée à Bonn. Il donna l'ordre de séparer le père de la fille, et les archers s'empressèrent d'obéir. Leurs mains grossières saisirent la jeune et faible captive, et l'arrachèrent des bras du vieillard stupéfait. Lui resta d'abord immobile et comme pétrifié; mais ce dernier excès d'une impitoyable tyrannie avait révolté toutes les puissances de son âme. Il se redressa fier et terrible, comme le lion qui vient de briser ses chaînes, et, trouvant dans son amour et dans son désespoir une force comparable à celle du dieu dont il croyait descendre, il s'élança sur ceux qui tenaient sa fille, les saisit à son tour, les renversa, les foula aux pieds l'un après l'autre. Ni le nombre, ni les armes, n'effrayaient sa sainte colère; et cette lutte d'un vieillard contre toute une troupe de soldats, ce combat inégal qui ne pouvait durer qu'un moment, épouvanta ceux même dont le nombre et l'expérience parvinrent bientôt à triompher des derniers efforts du malheureux père. Il tomba,

mais sur ceux qu'il avait renversés. Il se sentit garrotter par les vainqueurs, et alors l'atteinte mortelle d'un glaive lui eût paru douce.

Phanie l'avait vu tomber ; entraînée elle-même par des mains furieuses, elle n'avait conservé un reste de vie que grâce à l'espèce de stupeur et d'insensibilité où l'avait plongée la violence de ses émotions. Elle voyait encore, elle entendait ce qui se passait autour d'elle; mais c'étaient des sons confus, des images indéterminées : il y a plus de vérité dans les illusions d'un songe qui s'efface, plus de certitude dans les jeux d'une imagination malade; elle doutait d'elle-même..., ou plutôt elle ne sentait plus qu'elle existât.

Elle entendait dire : « Garrottez-le bien ! serrez ferme ! » et elle ne frémissait pas ; « la jeune fille paiera pour tous deux » ; et elle n'avait pas peur. La seule chose qui lui fit mal, fut le propos d'un archer qui jura qu'elle était d'une beauté merveilleuse.

Elle distingua aussi, mais de la même manière, presque machinale, que le centurion disait : « Cela n'est pas conforme à mes ordres. »

Sa voix était si rauque et si âpre en prononçant ces mots, qu'elle eut l'idée que c'était un homme fort mécontent, et disposé à tirer vengeance d'une injure ; mais il ne lui semblait pas que cela pût la regarder.

D'autres images s'offrirent encore à elle sans faire plus d'impression sur son esprit : une seule la frappa ; c'était un homme à cheval, semblable au Chérusque qu'elle avait aperçu le matin. L'eau du fleuve découlait encore de sa blonde chevelure, tandis que les rayons du soleil, donnant à plein sur son armure étincelante, semblaient l'inonder de leurs feux. La grâce et la fierté de son maintien égalaient la beauté de sa figure. A cette étrange apparition, la jeune fille crut voir un dieu.

La scène qui se passa alors ne lui sembla plus aussi confuse ; c'était quelque chose de suivi, de constant, de réel. Elle comprenait qu'il y avait là de la vérité ; seulement, par un étrange effet des grandes terreurs, elle s'oubliait encore dans tout cela, et ne croyait pas figurer elle-même dans le tableau qui se déroulait vivant autour d'elle.

D'abord le Chérusque s'approcha; une expression de surprise et de pitié se réfléchit sur son visage en regardant celle que les soldats soutenaient mourante; son cœur battit plus fortement, sa poitrine se gonfla; les sensations puissantes de sa nature sauvage se trahissaient au jeu de ses traits mobiles, tandis que la noblesse de sa pose et l'élégante simplicité de ses gestes écartaient toute idée de barbarie et de grossièreté. Il ne tarda pas à détourner la tête, comme pour éviter le pénible spectacle qui frappait ses yeux; cependant sa main avait tiré en arrière la bride de son coursier; on eût dit qu'il sentait se glisser dans son âme une pensée impérieuse qu'il essaierait vainement de repousser.

Le tribun des archers vint à lui, la tête haute, le regard fier, le geste impatient. « Seigneur chevalier, lui cria-t-il, vous gênez le passage de mes soldats. »

Le Germain releva lentement ses grands yeux, et regarda avec un froid dédain celui qui venait de lui parler. On eût pu distinguer en ce moment que deux ordres d'idées, deux

natures, deux hommes, luttaient en lui. Militaire et chef lui-même d'un corps d'élite, il savait qu'il n'avait pas le droit d'intervenir entre les archers et leur malheureuse captive; mais l'orgueil et la générosité germaniques se révoltaient contre cette impassible raison de l'homme civilisé. Ému, ardent, intrépide, il frémissait de se contraindre, et ne pouvait se résoudre à céder.

De son côté, le tribun fronça le sourcil; les coureurs chérusques qu'on avait vus passer, la riche armure du jeune chef et les décorations qu'il portait, tout lui faisait pressentir que ce n'était pas là un homme que pussent effrayer des menaces. Il s'approcha donc de lui d'un air moins impérieux, et lui dit, en affectant quelque compassion : « Croyez, seigneur chevalier, que je plains comme vous cette malheureuse prisonnière; mais les ordres du général sont formels. Éloignez-vous donc, comme je le ferais à votre place, puisque votre pitié serait aussi inutile que la mienne; aussi bien, il est trop tard maintenant pour la plaindre comme pour la secourir. »

Tout semblait confirmer ce langage ; et le Germain, trop convaincu de l'impuissance de ses regrets, parut vouloir se retirer. Phanie le vit s'affermir en selle, raccourcir les rênes, toucher de l'éperon les flancs de son cheval : alors seulement sa douleur l'avertit que cette brillante image n'était pas mensongère ; alors elle se sentit vivante, mais pour souffrir mille morts, en acquérant l'horrible conviction que sa liberté, son existence, son bonheur peut-être, dépendaient maintenant d'un geste, d'une parole, mais qu'elle avait perdu le mouvement et la voix.

Ce que produisit en elle cette idée désespérante, ce fut comme une secousse convulsive ; un de ces efforts qui domptent la nature ou qui la brisent ; une volonté prodigieuse, et capable de ce grand miracle du fils de Crésus. Ses lèvres s'ouvrirent, et un cri sortit de sa bouche : « Chérusque, au nom de ta mère, prends pitié d'une femme ! »

Le chef, étonné, tressaillit. Cette voix douce et plaintive, cet appel que consacrait le nom de sa mère, avaient fait refluer tout

son sang vers son cœur. « Malheur à moi, s'écria-t-il, si le jour où je rentre dans ma patrie me voyait repousser une telle prière! Ne crains rien, jeune fille, tu as invoqué un nom qui te protégera. » Et avant qu'on pût prévoir son dessein, il avait poussé son cheval au milieu des archers, et arraché de leurs bras la prisonnière, qu'il souleva légèrement, et qu'il plaça devant lui.

A ce spectacle, une rage hideuse éclata dans les regards et sur la figure livide de l'officier marseillais. « Tu te révoltes donc, Germain? s'écria-t-il d'une voix qu'étouffait la fureur; voilà par où finissent tous ces mercenaires. »

Une rougeur foncée couvrit le visage du Chérusque; il avait peut-être violé sa foi et ses sermens d'obéissance; peut-être on l'accuserait de trahison! Phanie sentit trembler la main qui la soutenait; mais un regard qu'il jeta en même temps sur elle lui dit qu'il ne l'abandonnerait pas; et, quoique seul au milieu d'une foule d'ennemis, Hermann lui paraissait invincible.

Le tribun fit un signe à ses archers, et déjà ceux-ci agitaient leurs armes en frémissant; mais entre eux et le Chérusque se plaça tout à coup une figure mâle, basanée, sillonnée de cicatrices : c'était le centurion de la 14e. Il étendit ses grands bras, aussi roides que l'armure de fer qui les couvrait, et, d'une voix qu'animait encore le ressentiment, car il avait sur le cœur la trahison des Marseillais, il s'écria : « En arrière, Provençaux! Est-ce à vous, gens de trait, à troubler la paix de l'Empire, en attaquant un chef germain? Avez-vous déjà oublié vingt de nos officiers brûlés vifs pour une pareille offense!

— « Mais c'est lui qui nous attaque », répondit le tribun, évidemment intimidé par le souvenir des vengeances implacables des peuples germaniques.

— « Non, ce n'est pas lui, reprit le centurion; c'est toi qui as violé les ordres de nos généraux, en m'enlevant mes captifs. Mais, par les dieux, ne te flatte pas de les garder. A moi, vétérans! en avant la 14e! »

Les fantassins qu'il commandait obéirent à

cet ordre en croisant leurs piques, et, quoique peu nombreux, ils dégagèrent de vive force le vieillard prisonnier. Les archers ne firent point de résistance; l'hésitation de leur chef les décourageait. Plusieurs aussi avaient remarqué, au fond de la plaine, un nuage de poussière, et ils craignaient que ce ne fût la cavalerie d'Hermann.

Aussi lâche dans le moment du péril qu'il avait été hautain jusque-là, le tribun dévora sa colère. « C'est bien, dit-il d'un air sombre, le général saura ce qui s'est passé entre nous. Pour moi, j'attendrai ses ordres avant d'employer la force. »

Les deux troupes se séparèrent alors; les légionnaires restant auprès du Chérusque, tandis que les archers prenaient le chemin de la ville. Le centurion, triomphant, soutenait dans ses bras le proscrit accablé par la puissance de ses émotions. « Allons, mon bon seigneur, lui disait-il, reprenez vos forces. Je sais bien que c'est une dure chose de ne pouvoir résister à la violence, et j'ai cru vous voir tomber mort quand ils vous ont arraché

votre fille; mais enfin ils sont partis, et la voilà.

— « Où est-elle ? balbutia le vieillard dont les yeux troublés ne distinguaient rien.

— « Là, assise sur le cou de ce beau cheval ; tenez, le Chérusque va nous la rendre. »

En effet, le guerrier se rapprochait d'eux. Une vive rougeur couvrait ses joues brûlantes, et son cœur battait avec force sous sa cuirasse d'acier, sur laquelle reposait la tête de la jeune fille. Il voulait lui adresser la parole, et la voix lui manquait. Devenu timide à son tour, à peine osait-il soutenir sa taille flexible et poser la main sur ses bras d'ivoire. Mais tout à coup, entendant le bruit d'un arc et le sifflement d'une flèche, il la pressa vivement contre son sein, comme s'il avait voulu lui faire un bouclier de son corps. Le trait, qu'avait lancé de loin un des archers, passa près d'eux, et alla tomber dans le fleuve. Le Chérusque ne songea pas à poursuivre ce misérable ; toute son âme semblait passer dans les regards qu'il attachait sur la jeune étrangère.

L'ardeur de ces regards remplit le cœur de Phanie d'un trouble inconnu et d'une douce crainte. « Oh! laissez-moi, laissez-moi, dit-elle en rougissant, mon père me tend les bras. »

Le Germain frémit, comme si son cœur eût rêvé qu'elle ne le quitterait plus. Il eut besoin de se faire violence pour la déposer sur le gazon; mais pas un mot, pas un geste, ne trahirent ce qu'il éprouvait. Seulement, dans son émotion convulsive, il enfonça machinalement l'éperon dans les flancs de son cheval, qui bondit de douleur. Mais il l'arrêta aussitôt, et se rapprocha des soldats, tandis que Phanie et son père s'embrassaient en versant des larmes.

« Écoutez-moi, brave Chérusque, dit le centurion en étendant le bras vers le fond de la plaine; est-ce votre troupe qui s'avance là? »

Le chef, surpris, retourna la tête, puis il rougit, se leva sur ses étriers, passa la main sur ses yeux, et finit par pousser un grand cri de joie.

« Vous les reconnaissez donc? reprit l'officier.

— « Oui, balbutia-t-il.... oui; ma nation, ma tribu, ma famille.

— « Eh bien! continua le centurion, voulez-vous vous charger des prisonniers? car ils seront plus en sûreté avec vous qu'avec moi, quoique je pusse braver toute cette canaille d'Africains, si nous étions seulement cent hommes de la 14e! »

Le Chérusque sentit battre son cœur à cette proposition. Il regarda la jeune fille et la vit rougir. Conduire cette belle étrangère, la protéger, veiller seul sur elle, c'était un bonheur dont l'idée le troublait. Phanie aussi était tremblante; elle avait éprouvé un sentiment de joie en entendant l'offre du centurion, et cependant elle s'effrayait de songer que cette offre pouvait être acceptée. Une force indéfinissable tantôt l'entraînait vers le guerrier qui l'avait protégée, tantôt l'éloignait de lui; c'était le combat d'une passion naissante, et de ce pudique effroi qui s'empare de l'âme d'une vierge étonnée d'aimer. Elle n'eût pas voulu que le Chérusque s'éloi-

gnât, mais elle s'épouvantait d'être confiée à sa garde.

Soit qu'il devinât cette crainte virginale, soit que lui-même n'osât promettre protection à celle qui exerçait déjà sur lui tant d'empire, Hermann répondit en rougissant : « Une jeune fille du Midi s'alarmerait peut-être en ne voyant autour d'elle que des enfans de Teutsch ; mais toi, centurion, tu peux faire route avec nous jusqu'à Cologne : nous ralentirons volontiers le pas de nos chevaux.

— « Je crois que ce serait le mieux, repartit le vétéran ; de cette manière mes ordres se trouveraient strictement remplis ; » puis, se retournant vers les captifs, il ajouta : « Réjouissez-vous, seigneur Androcare, les Chérusques nous serviront d'escorte, et avec eux vous n'aurez plus d'outrages à craindre. »

Le proscrit releva la tête, et fixant sur le Germain ses yeux encore enflammés : « Guerrier du Nord, s'écria-t-il, viens, que j'embrasse tes genoux! un jour peut-être tu seras père, et alors seulement tu comprendras

combien je te dois. Approche, maintenant; aie pitié de ma faiblesse. Tu ne sais pas quel besoin c'est pour moi de baigner ta main de mes pleurs! »

La jeune fille ne disait rien; mais ses regards baissés, ses joues pâles, et les larmes muettes qui glissaient sous ses longues paupières, trahissaient une émotion plus vive, peut-être, et plus durable.

Le Chérusque, se penchant sur le cou de son cheval, répondit d'une voix douce: « Que mon père ne me remercie pas, car la honte s'étend sur mon front quand je me rappelle avec quelle lenteur je suis venu au secours des étrangers. Mais je ne suis qu'un jeune homme sans gloire, et qui porte mal le nom de ses aïeux. Voilà au bout de la plaine mes amis qui m'appellent; je vais à leur rencontre, et je les amènerai ici. »

Il se redressa alors, salua de la main, et, faisant tourner son cheval, il partit au galop.

« Où va-t-il? demande le vieillard, qui ne distinguait pas encore bien les cavaliers qui s'avançaient.

— « Ma foi, seigneur Marseillais, repliqua le militaire, il n'y a que douze ans que je suis cantonné sur les bords du Rhin, et par conséquent je n'ai pas encore eu le temps d'apprendre à bien connaître les habitudes germaniques; mais j'ai toujours entendu dire aux vétérans de la garnison de Mayence, que c'est la coutume de ces gens-là d'aller en cortége à la rencontre de leurs chefs quand ils reviennent de l'étranger; je crois donc que nous allons être témoins d'une de leurs cérémonies. »

Pendant cette réponse, Androcare avait enfin remarqué la troupe sauvage qui s'étendait sur la lisière du bois. « Ils se dirigent vers cette ville neuve, dit-il, après les avoir observés quelque temps.

— « Rassurez-vous à cet égard, repartit le centurion; ils n'aiment pas plus nos murailles de pierre que vous n'aimeriez leur manière de vivre dans des trous. Seulement, ils cherchent l'endroit où la plaine est le plus large, pour y déployer leur cavalcade à leur aise; nous les verrons fort bien d'ici.

— « Mais croyez-vous, demanda timidement la jeune fille, que tous ces cavaliers soient venus de si loin pour faire honneur à un seul homme? »

— « Cet homme est plus qu'un guerrier ordinaire, répondit le vétéran, c'est un chef, et, si je ne me trompe, un des plus nobles de la nation.

— « Il se nomme Hermann, dit-elle à voix basse et en rougissant.

— « Hermann! répéta l'officier; ma foi ce doit être celui que nous appelons Arminius, et qui commandait la garde germanique. Oh! les Chérusques peuvent bien lui montrer quelque respect; il a porté assez haut l'honneur de leur nation. Cet Arminius, son frère Flavius, et deux ou trois autres de la même race, étaient aussi célèbres dans la cavalerie auxiliaire que la 14e légion dans l'armée. »

CHAPITRE IV.

Le Graaf.

Le spectacle qui se déploya bientôt sous les yeux du vieillard, de sa fille et des soldats de l'escorte, était de nature à captiver toute leur attention. L'espèce de plaine où ils se trouvaient avait fait naguère partie du bois; mais on venait d'en couper les arbres pour construire la charpente du pont. Elle était comme enclose d'un côté par le Rhin, et cette ville

neuve, encore inhabitée, qui s'étendait sur ses bords, et de l'autre par les sombres masses du reste de la forêt. Au milieu de cette clairière, encore hérissée de vieilles souches, Hermann s'était arrêté : lui et son cheval restaient là dans l'attitude du repos et de l'observation ; au contraire la troupe qui venait à sa rencontre continuait à s'avancer, et se déployait déjà tout entière sur la lisière du bois.

Cinq à six cents cavaliers composaient ce corps. Ils étaient rangés en colonne, et plusieurs avaient des bannières qu'agitait le vent. Quelques unes de ces bannières n'étaient autre chose que des dépouilles d'animaux féroces; d'autres offraient des figures bizarres, et ressemblaient à des trophées. L'ensemble présentait plus de pompe que de régularité. Quoique la troupe entière fût formée en divers pelotons et sur des rangs à peu près égaux, souvent un cavalier se détachait, faisait caracoler son cheval, jetait en l'air sa lance ou son épée, et retournait ensuite gaîment à son poste. Au moindre obstacle qui

se trouvait sur la route, on les voyait s'éparpiller pour franchir au galop les endroits les plus difficiles. On reconnaissait ainsi à chaque instant l'humeur indisciplinable d'un peuple dans l'enfance. Mais l'adresse et l'ardeur de tous ces cavaliers annonçaient aussi des hommes dont un ennemi n'aurait pas facilement triomphé. Le centurion et ses soldats, capables d'apprécier ce genre de mérite, ne cachaient point le plaisir que leur faisait cette vue. « Bien sauté! criaient-ils; bon coup de lance! Pourquoi ne nous donne-t-on pas ces gens-là pour nous éclairer, au lieu de la cavalerie espagnole? » Le vieillard partageait leur admiration. Il n'y avait que Phanie qui fût étonnée de voir si sauvages et si farouches les guerriers chérusques. Il semblait à son jeune cœur que les compatriotes d'Hermann ne devaient avoir rien de barbare.

A mesure que la distance qui séparait la cavalcade des spectateurs devenait moins grande, on distinguait mieux leur ordre et leur équipement. Ils formaient plusieurs corps séparés, qui différaient entre eux par le nom-

bre, par l'aspect, par le caractère des cavaliers. Ceux qui ouvraient la marche étaient une trentaine d'hommes montés à nu sur de grands chevaux blancs, et des peaux de loups, de sangliers, d'élans ou de taureaux sauvages composaient leur costume. Ils dirigeaient leurs coursiers de la voix, car leurs deux mains suffisaient à peine pour tenir élevées en l'air d'énormes cornes de cinq à six pieds de long, qui leur servaient de trompettes, et qu'ils embouchèrent tous à la fois quand ils furent arrivés à une portée de flèche d'Hermann. Le cheval du jeune Chérusque, inaccoutumé sans doute à un bruit si horrible, bondit tout à coup, et un cavalier moins habile eût été désarçonné par une si rude secousse; mais lui tint ferme, et contraignit l'ombrageux animal de rester immobile, quoique ses naseaux fumans, sa crinière hérissée, et de temps en temps le frémissement de sa tête qu'il rejetait en arrière, révélassent encore son agitation et sa terreur.

D'un autre côté, le son de ces instrumens de guerre ne produisait pas moins d'impres-

sion sur les soldats qui gardaient le proscrit. On les voyait froncer le sourcil, serrer plus fortement leurs piques, et se rapprocher l'un de l'autre, tandis que le sang, chassé avec plus de violence, venait colorer leurs joues d'une teinte foncée. « L'enfer a donné à tous ces Germains les mêmes usages, murmurait le centurion, la main sur son épée; c'est avec cette maudite musique que les Suèves venaient se jeter sur nous. C'était un triste bruit dans les montagnes, quand l'écho répétait leurs hurlemens, comme si toutes les furies avaient dû sortir des ravins qui nous entouraient.

— « Mais où prennent-ils ces cornes? demanda le vieillard; des dents d'éléphans ne seraient pas plus longues. »

Un des soldats lui répondit : « L'on assure qu'ils ont dans leurs forêts des animaux d'une forme et d'une grandeur extraordinaires. J'ai entendu parler de bœufs qui n'ont qu'une seule corne, terminée par des andouillers comme les bois d'un cerf. Il y a aussi des taureaux sauvages, qui sont presque de la taille de l'éléphant. Mais pour moi, je crois

qu'ils ont le secret de faire grossir la tête de leurs bœufs aux dépens du corps, comme nous le racontait un prisonnier. L'animal languit, se dessèche et meurt, pendant que son front enfle et que ses cornes s'allongent. Il y en a de si grandes que, quand le musicien est debout, une partie de l'instrument pose encore sur la terre. Quant au bruit qu'elles font, vous pouvez en juger. »

Pendant qu'il parlait ainsi, les musiciens sauvages avaient tourné à gauche, et commençaient à décrire un cercle autour d'Hermann. L'on voyait se déployer une seconde troupe bien plus nombreuse et plus imposante : c'était celle des guerriers. Ceux qui s'avançaient les premiers avaient les cheveux épars, la barbe longue, les bras et le cou chargés d'anneaux de fer. Ils portaient des habits de couleur de sang, et d'horribles emblèmes de mort surchargeaient leur bannière. Le centurion apprit au vieillard que cette farouche avant-garde se composait des hommes qui faisaient profession de marcher toujours les premiers au combat, et de ne quitter

le champ de bataille qu'après avoir tué au moins un ennemi. Le reste des gens de guerre les suivaient en assez bon ordre, et avec une contenance tout aussi martiale, quoique moins féroce. Ils n'avaient point de casque ; mais leur tête était protégée par l'arrangement de leurs longues mèches de cheveux, ramenées toutes sur le front, et roulées l'une sur l'autre, de manière à former une sorte de coussin, que le meilleur sabre eût à peine entamé. La partie postérieure du crâne était au contraire entièrement nue et rasée, soit qu'ils eussent cru rendre par là plus épais le reste de la chevelure, soit que ce fût la marque distinctive de leur nation. On ne leur voyait pas de barbe, mais seulement de longues moustaches. Leurs habits étaient de cuir non tanné, et ils avaient la forme que conservent nos blouses. Rien ne garantissait leurs jambes, et à peine une légère chaussure, fixée par des courroies rouges, protégeait-elle la plante de leurs pieds. Tout leur luxe était dans leurs armes. Leurs petits boucliers ronds étaient peints de couleurs éclatantes et garnis de cercles de cuivre;

leurs longues lances de bois d'if, ou de houx, polies avec soin, semblaient être d'ivoire; leurs baudriers, surchargés d'ornemens, supportaient de courtes épées du plus grand prix. Le long de la cuisse droite pendaient leurs haches à double tranchant, dont l'éclat éblouissait les yeux. Plusieurs avaient aussi des arcs et des carquois, ou des faisceaux de javelines à la pointe recourbée.

C'était en chantant qu'ils défilaient autour du jeune chef. Accoutumés à répéter en chœur leurs hymnes de guerre, leurs mille voix semblaient se confondre pour n'en former qu'une seule, capable d'ébranler les bois et les rochers. Ils répétaient tous ensemble : « Maintenant réjouissez-vous, loups des forêts et vautours des montagnes, le fils de Sigimer revient. Le Cimbre tremble, et le Suève se cache. La hache d'Hermann frappera les roseaux des marais et les grands pins du Hartz. »

Quelle que fût la simplicité sauvage de ce chant militaire, qui ne consistait qu'en un petit nombre de notes graves, terminées par un cri aigu, l'ensemble des voix, l'enthou-

siasme des chanteurs, et l'espèce d'harmonie qui régnait entre l'aspect farouche des Germains, la nature âpre du paysage, et les sons rauques de l'hymne des guerriers, tout se réunissait pour donner à cette partie de la scène un caractère énergique et imposant. Aussi fit-elle une profonde impression sur les spectateurs, et surtout sur le proscrit, dont l'âme forte sympathisait avec celle de ces mâles enfans de la Germanie. Il suivait des yeux les mouvemens des guerriers, s'animait à leurs accens, et regrettait seulement de ne pouvoir les comprendre.

Mais sa surprise ne fut pas médiocre, lorsqu'après que cette nombreuse et vaillante troupe se fut déployée en demi-cercle, il vit paraître d'autres cavaliers en cheveux blancs, qui n'avaient pour armes que de longues lances, et qui s'avançaient avec une gravité solennelle. « Sont-ce leurs prêtres? » demanda-t-il au centurion. Le vétéran se mit à rire, et répondit d'un ton qui n'indiquait pas un grand fonds d'idées religieuses : « Leurs prêtres! l'on n'en trouverait pas autant du

Rhin à la Vistule, et de l'Océan au Danube. Pendant douze années de service sur le Haut-Rhin, je n'en ai jamais vu qu'un; c'était un grand vagabond de Suève, qui avait égorgé je ne sais combien d'hommes à son wodan. Mais les Chérusques l'auraient tué lui-même, s'ils l'avaient attrapé, car ils ont en horreur les sacrifices humains. »

Cette dernière phrase parut soulager d'un grand poids la poitrine de l'Héraclide, qui avait frémi à l'idée que peut-être ces enfans de la nature se livraient aussi à ces affreuses et dégradantes superstitions. « Mais qu'est-ce donc que ces vieillards? reprit-il avec curiosité.

— « N'avez-vous jamais entendu dire, repartit le centurion, que parmi les animaux qui vivent en famille, comme les lapins, c'est l'aïeul de la bande qui fait la police dans le terrier, et qui distribue les coups de patte? Eh bien! ces bons Germains, qui ne sont pas beaucoup plus rusés que les animaux, excepté pour faire la guerre, ce qu'ils comprennent mieux que personne après nous, n'ont guère

d'autres magistrats que les chefs de leurs familles. Voyez comme on les salue en agitant les enseignes, à mesure qu'ils passent devant les guerriers! vous pouvez aussi remarquer qu'ils montent les plus beaux chevaux.

— « Et nous appelons ces peuples des barbares! s'écria le noble Marseillais en levant les yeux vers le ciel. Oh! qu'ils auraient meilleur droit de mépriser nos usages et notre corruption! Mais, dites-moi, brave vétéran, puisque ces vieillards sont les principaux du peuple, comment se fait-il qu'ils viennent eux-mêmes à la rencontre d'un jeune homme?

— « Quant à cela, répliqua le militaire, il se pourrait bien qu'Arminius, tout jeune qu'il vous paraisse, fût lui-même un chef de famille, parce qu'ils ont une règle de prendre toujours leurs commandans parmi un petit nombre de nobles, et ceux qui sont de ces races privilégiées ne vivent jamais long-temps. S'ils vont à la guerre, ils se font une loi de se jeter au plus dangereux de la mêlée. Quand la paix règne dans leur pays, ils courent chercher ailleurs des combats; lorsqu'il y a une

querelle autour d'eux, ils tiennent à honneur de protéger le plus faible. En agissant de cette manière, seigneur Androcare, un homme peut être sûr de ne pas mourir de vieillesse; aussi le chef le plus âgé dont il me souvienne pouvait-il avoir quarante ans. »

Ces derniers mots frappèrent douloureusement l'oreille attentive de Phanie. « Mais Hermann est attaché à l'empereur, dit-elle d'une voix où la crainte se mêlait à l'espérance; il retournera sans doute à la cour?

— « Lui! s'écria le centurion, il ne quitterait pas ses forêts maintenant pour la pourpre impériale, car, à la manière dont on l'accueille, il est clair qu'il va être choisi pour un des chefs de sa nation. »

En effet, les vieillards se dirigeaient vers le jeune guerrier, qui restait immobile dans une attitude à la fois calme, modeste et fière, et pareil aux plus admirables statues des héros de l'antiquité. Lorsque les anciens du peuple s'approchèrent de lui, un murmure sourd se répandit parmi la foule, et les musiciens qui avaient pris poste sur la lisière du bois, redou-

blèrent d'efforts pour tirer de leurs vastes cornes des sons dignes d'une aussi belle fête. Ils réussirent à produire un bruit si épouvantable, que leurs chevaux mêmes se cabrèrent de terreur.

Pendant ce temps les vieillards mettaient pied à terre, et quand la fanfare cessa par l'épuisement complet des corneurs, le plus âgé s'approcha d'Hermann, et lui dit : « Fils de Sigimer, ta tribu t'a choisi pour graaf (*); prends cette lance, et va recevoir l'hommage des chefs de famille.

— « Je te remercie, mon père, » répondit en s'inclinant le jeune chef. Puis, tenant la lance en arrêt, il poussa son cheval du côté où le reste des vieillards venaient de s'asseoir sur l'herbe. Tous se levèrent à son approche, et l'un après l'autre ils frappèrent sa lance avec le fer des leurs; ensuite ils s'écrièrent : « Hermann est notre graaf; qui le frappe, nous frappe; qui l'offense, nous offense; qui a guerre contre lui, a guerre contre nous. »

(*) Chef de canton.

Lui, à son tour, baissant la pointe de son arme, dit d'une voix forte : « Me voici votre graaf; qui frappe un des vôtres, me frappe; qui offense un des vôtres, m'offense; qui refuse paix au plus faible de la tribu, a guerre contre Hermann, fils de Sigimer. » L'air noble et mâle avec lequel il avait prononcé ces mots prouvait assez que ce n'était point pour lui une vaine formule, et l'air retentit des acclamations de joie des spectateurs.

S'il y a encore dans nos temps modernes, et au sein de nos habitudes factices, quelque chose qui frappe l'âme dans l'inauguration de l'homme appelé à protéger ses semblables, il est facile de concevoir quelle impression cette scène si simple, mais si expressive, avait produite sur les voyageurs, et surtout sur le malheureux proscrit, noble victime de la dégénération du pouvoir et de l'avilissement des peuples. « Oui, oui, s'écriait-il presque convulsivement, tu peux commander ainsi! il y a là un choix, un traité volontaire. Oh! esclaves que nous sommes! misérables troupeaux, qui ne vivons que pour enrichir un

maître de nos dépouilles! Mais dites-moi, centurion, quel pouvoir aura-t-il à présent?

— « Ce sera comme s'il était le père de tous ces vieillards, et voilà tout; car s'il osait seulement essayer de donner la bastonnade à un homme, comme je puis la donner à mes soldats.....

— « Ce ne sont que des soldats! interrompit l'Héraclide avec l'enthousiasme d'une âme fière; et ces Germains sont des hommes! »

Pendant ce temps, une nouvelle troupe s'était déployée. Elle se composait de jeunes adolescens, dont la plupart étaient à peine sortis de l'enfance, mais qui tous maniaient déjà avec aisance et avec grâce leurs vigoureux coursiers. Ils étaient assez légèrement vêtus pour que l'on pût admirer la riante beauté de leur âge. Leur cou, leurs bras, le haut de leur poitrine, étaient entièrement nus; leurs longs cheveux retombaient sur leurs épaules en tresses dorées. Ils n'avaient point d'armes; mais ils portaient en main, les uns le casque, les autres l'écu; plusieurs, la lance ou la hache des chefs au service desquels ils

étaient attachés, et qui les suivaient à peu de distance.

Ces chefs, que l'on aperçut bientôt, formaient un groupe de douze ou de quinze cavaliers, d'âge différent, mais tous de haute stature, d'apparence fière et de costume magnifique. Leurs courtes épées étaient la seule arme qu'ils portassent, et c'était plutôt comme une marque de leur rang que pour leur défense, car ils avaient la poitrine découverte, la tête nue et les cheveux épars. Leur costume offrait une magnificence extraordinaire. Les plus riches tissus formaient les housses de leurs chevaux, dont la tête était surmontée d'aigrettes flottantes. Chaque cavalier avait une tunique verte, serrée autour des reins par une ceinture garnie de boucles d'or. Ces tuniques, ces ceintures, et les baudriers suspendus en guise d'écharpe, étincelaient de broderies; des agrafes de perles ou de pierres précieuses, et des fourrures rares, faisaient ressortir la pourpre éclatante des manteaux. Un pays civilisé eût pu offrir des habits décorés avec plus de goût, mais non rien qui,

de loin et en masse, produisît autant d'effet. La roideur même de ces vêtemens, brodés en fil de métal, les larges plis de ces étoffes pesantes, hérissées en quelque sorte de leurs doublures de pelleterie, le tranchant des couleurs, l'éclat des ornemens, tout cela, vu de quelque distance, présentait une splendeur merveilleuse, que ne déparait pas je ne sais quel air d'étrangeté, dont l'imagination aimait à se repaître.

« Un pareil accueil réservé aux braves doit faire des héros de tous les guerriers! s'écria le proscrit en voyant avec quelle gravité respectueuse ces chefs de la nation défilaient eux-mêmes autour d'Hermann. C'est ainsi que la Grèce accueillait les vainqueurs des jeux olympiques!

— « Il est certain, murmura l'officier, qu'il serait assez joli pour un centurion d'être reçu de cette manière quand il retourne dans ses foyers après trente ans de service. Il y a du bon dans ces barbares!

— « Ah! ce sont les plus justes et les plus généreux des hommes! s'écria la jeune fille;

eux, du moins, honorent le courage et la vertu. » Puis elle rougit et baissa la tête, car elle sentait que ces mêmes honneurs rendus à tout autre qu'à Hermann l'auraient bien moins touchée.

Cependant il était clair que cette marche solennelle n'était que le prélude de la cérémonie, et qu'un acte plus important allait s'accomplir. C'était du moins ce qu'indiquait le calme affecté de tous les personnages, qui n'avaient encore échangé entre eux ni un coup d'œil, ni un regard, et qui semblaient tout entiers au rôle qu'ils avaient à jouer. On voyait tous les yeux se fixer sur un chef d'un âge mûr, qui s'avançait le dernier de tous, et devant lequel on portait une armure complète. Hermann aussi avait les regards attachés de ce côté; il rougissait et pâlissait tour à tour; il semblait dévorer des yeux les pièces de l'armure, et tous ses efforts pour cacher son émotion étaient inutiles.

« Barbe de fer, dit le centurion à un vétéran, est-ce que tu comprends quelque chose à cette énigme?

— « Ce sont les armes de son père qu'on lui apporte, repartit le soldat; et une fois qu'il les aura endossées, il n'aura plus dans le cœur que des querelles de famille. Regardez, il ne se possède plus. »

En effet, le jeune Chérusque, incapable de se contenir plus long-temps, venait de sauter à terre et de courir à ceux qui portaient ces armes. Tour à tour on le vit presser sur sa poitrine le casque, la cuirasse et le bouclier; mais quand il eut pris l'épée et qu'il l'eut tirée à demi du fourreau, voyant le nom de son père gravé sur la lame, la fermeté lui manqua, et un torrent de larmes jaillit de ses yeux.

Après ce premier moment donné à la tendresse et aux regrets d'un fils, un dialogue affectueux et animé s'engagea entre le vieux chef et Hermann. La distance ne permettait pas de distinguer leurs paroles; mais on voyait, à leurs gestes, que le premier engageait le jeune homme à reprendre ces armes et son rang, tandis que celui-ci refusait avec fermeté. Ils finirent par se jeter dans les bras

l'un de l'autre avec des démonstrations de joie et d'amour qui firent reconnaître au proscrit que c'était là cet Inguiomer, oncle d'Arminius, et qui devait venir à sa rencontre. Tous les autres chefs vinrent ensuite embrasser tendrement le nouveau venu, tandis que les guerriers applaudissaient en choquant leurs armes les unes contre les autres. Aux grands coups d'épée et de hache qu'ils se portaient dans leur gaîté frénétique, on eût dit que ce jeu terrible allait coûter la vie à la moitié des acteurs; cependant à peine quelques gouttes de sang rougirent-elles çà et là l'herbe de la plaine.

Pendant ce temps, la jeune fille, qui d'abord s'était laissée aller à une sorte d'ivresse en voyant les hommages prodigués à l'homme qui avait fait battre son cœur, éprouvait maintenant un sentiment confus de tristesse et d'inquiétude. Cet Hermann, entouré de tant d'honneurs, ce chef respecté d'une nation puissante, ne se croirait-il pas trop au-dessus d'une malheureuse exilée! En s'adressant à elle-même cette humiliante question, elle

sentit se réveiller dans son âme l'orgueil du sang des Héraclides et la dignité de son sexe. « Eh bien, se dit-elle en rougissant, je ne penserai plus à cet homme ; c'est à mon père seul que je dois consacrer ma vie. Ah ! qu'il ne sache jamais que dans son malheur, et quand il ne lui restait que moi, j'ai été assez faible pour rêver l'affection d'un autre. » Et s'avouant, pour la première fois, qu'elle avait cru être aimée du sauvage, elle baissa la tête avec la confusion d'un coupable.

« Ne vous asseoirez-vous pas, mon père? reprit-elle un moment après. La route peut encore être longue, et vous voyez que ce Chérusque nous oublie. »

Elle parlait encore, que déjà une troupe de cavaliers se détachait du gros des Germains, et accourait à bride abattue : c'étaient Hermann, Inguiomer et quelques autres chefs avec leur suite. Phanie les avait aperçus; mais elle n'en voyait qu'un seul. Oubliant sa résolution tardive, elle s'enivrait du plaisir de le regarder, car il n'était pas encore assez près pour qu'elle dût baisser les yeux. Il lui

semblait, et ce n'était peut-être pas une illusion, que lui, de son côté, se penchait sur le cou de son cheval, comme s'il eût été impatient d'arriver auprès d'elle. Elle ne se souvenait plus alors de tant de barrières qu'élevaient entre eux la différence d'origine, de croyance, de coutumes; la civilisation d'un côté, la vie sauvage de l'autre. Hélas! une fatale destinée a voulu que, chez les femmes, l'amour conduisît toujours vers un abîme.

Les cavaliers s'arrêtèrent brusquement à quelques pas du proscrit, et Inguiomer lui adressant la parole dans la langue des hommes méridionaux, lui dit avec une gravité pleine de courtoisie : « Hôte de mon neveu, viens t'asseoir parmi les Chérusques; nous te conduirons ensuite où tu voudras.

— « A Cologne, s'il vous plaît, seigneur germain, interrompit brusquement le centurion. C'est là que votre neveu m'a promis de le mener, suivant l'ordre de l'empereur.

— « Et qui es-tu? » demanda le sauvage un peu blessé de sa hardiesse.

Sans paraître s'apercevoir de sa mauvaise

humeur, l'officier répliqua avec assurance : « Je suis centurion dans la quatorzième. »

Ce peu de mots arracha aussitôt une exclamation aux Germains, qui paraissaient connaître parfaitement tous les corps de l'armée. Inguiomer lui-même prit un air plus affable, et dit avec une sorte de bienveillance : « Ce que t'a promis Hermann, ne sera jamais méconnu. » Puis il reporta les yeux sur le vieillard pour attendre sa réponse.

« Chérusque, dit l'Héraclide, j'ai été un chef dans mon pays, et j'aimais à accueillir les étrangers ; maintenant que je suis un voyageur, l'hospitalité m'est nécessaire, et je la recevrai avec reconnaissance ; mais ma fille est avec moi, et je ne vois point vos compagnes. »

Le noble Germain s'inclina légèrement, comme pour approuver cette réponse. Il reprit ensuite : « La ville ne t'offrirait pour hôtes que des militaires, et il vaudra mieux, pour ta fille, rencontrer les regards de nos jeunes gens que ceux des femmes qui sont à Bonn. Viens donc avec nous. »

Le vieillard réfléchit encore un instant; mais quelque répugnance qu'il éprouvât à conduire dans un camp sa douce et innocente compagne, c'était encore le parti le moins dangereux, car il savait aussi bien qu'Inguiomer qu'il régnait plus de licence dans les armées impériales que parmi les peuples qu'elles prétendaient civiliser. « Eh bien, dit-il en fixant les yeux sur Hermann, je remets à votre foi, brave jeune homme, ce que votre courage a déjà sauvé, et je m'abandonne sans crainte aux arrêts des dieux et à votre honneur! »

Le jeune chef rougit; sans doute il était charmé que le proscrit lui imposât le devoir de défendre sa fille; mais il sentait aussi qu'en la confiant à son honneur, le vieillard lui imposait, sans le savoir, la dure loi de cacher son amour. Toutefois, sa résolution ne fut point douteuse, et mettant la main sur sa poitrine, il répondit avec fermeté : « Mon père ne se repentira pas d'avoir eu foi dans un Chérusque. »

Alors il appela de la main quelques uns des

jeunes gens de sa suite qui amenèrent des chevaux au vieillard ; encore robuste et vert, l'Héraclide monta légèrement en selle sur un coursier sauvage dont la fougue ne l'effraya point. Pour Phanie, Hermann lui-même lui conduisit une jeune cavale blanche, soigneusement dressée, et qui paraissait aussi douce que rapide. Il n'y avait point d'étriers à la selle; mais le chef posa la main à hauteur d'appui, et la belle voyageuse, quoique rougissant de se servir de cette aide, parvint ainsi à s'asseoir sur la croupe de l'animal; elle lui lâcha ensuite les rênes et partit au galop, comme si elle eût voulu dérober aux regards son trouble et sa confusion. Ce fut pour toute la troupe le signal du départ. Hermann et Inguiomer dirigeaient le reste des cavaliers. Ils traversèrent rapidement la plaine, et s'enfoncèrent ensuite dans le bois, pour gagner le camp des Chérusques.

CHAPITRE V.

L'Hospitalité.

Avec l'admirable instinct des peuples sauvages, les Germains avaient dressé leur camp dans l'endroit le plus agréable de la forêt. C'était un vallon sinueux, tapissé de verdure, où un petit ruisseau serpentait entre des collines qui le garantissaient du souffle des vents. Là, ils s'étaient arrêtés le matin, tandis que leurs coureurs allaient épier l'ap-

proche d'Hermann; et ce fut aussi là qu'ils retournèrent quand ils eurent célébré son arrivée. Les tentes des chefs étaient dressées au pied des vieux chênes; l'on voyait çà et là quelques chariots qui avaient transporté l'attirail du festin; plus loin brûlaient de grands feux, autour desquels on faisait rôtir des daims et des sangliers, les uns embrochés sur des lances qu'on avait soin de mouiller à chaque instant, de peur qu'elles ne vinssent à s'embraser, les autres suspendus à des cordes d'écorce encore verte. Une table immense s'allongeait sur la pelouse, non pas en ligne droite, mais en suivant les détours du ruisseau. Les guerriers, couchés sur le gazon, écoutaient des récits de chasse ou de combats, tandis que quelques uns des plus jeunes s'amusaient à sauter à travers les feux, à franchir le ruisseau d'un seul bond, ou à percer de leurs flèches les oiseaux de la forêt. Leur haute stature et leur apparence de force et de vigueur donnaient à ce tableau quelque chose d'imposant; car il n'y avait presque pas un de ces hommes qui n'eût pu servir de modèle

à un peintre pour représenter Hercule, Achille ou Mars, et tous ensemble offraient en quelque sorte l'image d'un bivouac de géans.

Un rayon de soleil se faisait jour à travers les nuages grisâtres qui pesaient sur l'atmosphère, au moment où le proscrit et sa fille arrivèrent dans cette petite vallée. L'air était là plus calme et plus doux; des fleurs printanières couvraient les bords du ruisseau, et les premières feuilles semblaient déjà s'élancer impatiemment des rameaux de quelques arbres hâtifs. Les voyageurs éprouvèrent cette impression de bien-être et de douce confiance que produit toujours sur le cœur l'aspect des riantes promesses de la nature. Androcare oubliait sa captivité, et Phanie ses inquiétudes. Elle se laissait aller au plaisir de faire galoper son jeune cheval, aussi léger que doux; et tandis qu'elle franchissait en se jouant les troncs des arbres renversés, Hermann se tenait près d'elle, toujours prêt à la soutenir, et tremblant encore pour elle en même temps qu'il l'admirait. Pour les Germains, ils la

regardaient en poussant des cris de surprise et de joie ; ils se montraient l'un à l'autre ses longues tresses de cheveux noires et brillantes comme le jais, et si différentes de la chevelure blonde des femmes de leur pays. Ils ne pouvaient se lasser de regarder ses yeux brûlans, voilés par les longs cils de ses grandes paupières ; la coupe même de la figure de la jeune fille, la délicatesse de ses traits, ses petites mains, ses jolis pieds semblables à ceux d'un enfant, tout cela excitait l'admiration de ceux qui avaient fait les guerres du Midi, et l'étonnement des autres ; et Phanie, qui comprenait leurs naïfs hommages, osait alors lever quelquefois les yeux sur Hermann, comme si cette admiration populaire eût déjà été entre eux une espèce de lien.

Quand on fut arrivé près des tentes, d'autres chefs accoururent, et une discussion rapide s'engagea entre eux et Inguiomer, dans leur idiome national, tandis qu'une rumeur sourde se répandait parmi la foule. Hermann se tournant alors vers Androcare, qui venait de mettre pied à terre, lui dit avec un peu

d'embarras : « J'aurais voulu ne pas m'éloigner de vous, mon hôte ; mais voilà qu'une nouvelle inattendue me force à vous quitter pour un instant; disposez de ma tente, de mes serviteurs, de tout ce qui est à moi. Je reviendrai avant une heure. »

Le proscrit fut frappé non pas de ces paroles, mais de l'air d'incertitude et de secret mécontentement qui perçait sur la figure du jeune chef. Il l'observa un moment en silence, et vit ses regards se porter avec une vague inquiétude sur Phanie qui, pleine de confiance et de gaîté, caressait de la main la crinière de sa blanche cavale, et semblait regretter d'être arrivée au terme de sa course. Il n'en fallut pas davantage à sa tendresse paternelle pour soupçonner un nouveau péril, et, saisissant la main du Chérusque, il lui dit d'une voix faible et altérée : « Au nom des dieux ! ne me déguise pas le malheur que tu viens d'apprendre. »

Le Germain tressaillit. « Ce ne sera rien, répondit-il en se contraignant. Il paraît qu'il y a dans le bois des troupes de votre armée,

et nous craignons que ce voisinage n'amène quelque querelle ; mais à la moindre apparence d'une lutte quelconque, vous me verrez revenir pour vous mettre d'abord en sûreté. »

Quoiqu'il prononçât ces mots à voix basse, Phanie l'avait entendu. Elle pâlit et rougit tour à tour ; puis, se penchant vers son père, elle lui dit dans leur langue maternelle : « Qu'il songe à lui, et qu'il ne s'expose plus pour nous !

— « Eh ! n'en ai-je pas le droit ? » s'écria le Chérusque, qui l'avait comprise ; puis, confus de sa violence indiscrète et de l'aveu que renfermaient ces paroles, il baissa les yeux.

« Vaillant Hermann, dit le vieillard, nous ne serons point assez ingrats pour refuser votre protection ; mais rappelez-vous combien vous aggraveriez notre malheur, en vous en faisant la victime. Joignez-vous à vos compatriotes, brave jeune homme ; allez avec les autres chefs reconnaître le danger. Nous attendrons ici votre retour. »

En achevant ces mots, il remit son cheval à un Chérusque, et s'assit sur le gazon. Phanie

suivit son exemple. Le jeune chef tourna bride, et s'éloigna d'eux.

Pendant ce temps, les soldats de l'escorte fraternisaient déjà gaîment avec les guerriers chérusques. Un cercle s'était formé autour de chaque vétéran, que l'on interrogeait sur ses anciennes campagnes; et les dialogues qui s'établissaient entre ces enfans de la guerre, au pied des chênes moussus du Nord, ne laissaient pas dans leur simplicité que d'être merveilleux. « Moi, j'ai fait mes premières armes en Syrie, » disait un soldat; et aussitôt se levaient deux ou trois Germains, qui répondaient : « Nous avons passé par ce pays en allant combattre les Parthes. — Moi j'ai été en garnison au pied du Caucase, » reprenait un légionnaire; et il y avait des Chérusques qui se souvenaient d'y avoir dressé leurs tentes. Aucune partie du monde n'était nommée qui n'eût été parcourue par quelqu'un de ces guerriers aventureux. L'un avait vu la Grande-Bretagne, où les hommes se peignaient le corps en bleu, et où les femmes étaient communes entre les frères; l'autre avait visité la

mystérieuse Egypte, et chassé aux lions sur les pentes rapides de l'Atlas; un troisième avait fait la guerre aux peuples nomades de la mer Noire, et racontait comment ils dormaient à cheval. Mais ce qui les intéressait le plus, c'étaient les dernières campagnes de Bohême et d'Illyrie, où s'était tant signalé le courage de leur Hermann. Ceux des Chérusques qui avaient combattu là n'étaient pas encore de retour, et l'on était d'autant plus avide d'apprendre les détails de cette guerre, qu'on la connaissait moins parfaitement. Le centurion put à cet égard donner quelques détails nouveaux à ses auditeurs, car la 14e légion avait aussi marché contre les peuples de la Bohême, en remontant le cours du Mein, et en pénétrant dans la forêt d'Hercynie. Le vieil officier put donc se livrer au plaisir de raconter longuement ses prouesses et celles de ses camarades, et il fut enchanté de l'estime que les Germains témoignaient pour ceux qui savaient si bien manier la pique et l'épée.

Cette bonne intelligence entre les deux

partis semblait aussi s'étendre aux vieillards, qui, réunis au bord du ruisseau, près de l'endroit où se reposaient l'Héraclide et sa fille, veillaient à ce qu'on respectât l'isolement et le silence dont ces étrangers avaient besoin après tant de fatigues et d'émotions. Il n'y avait que les deux esclaves du proscrit qui se tinssent près de leur maître, témoignant, par leur maintien et par l'expression de leur physionomie, l'étonnement que leur causait une scène si nouvelle pour eux. Élevés dans la servitude, ils ne savaient admirer dans les Germains qui les entouraient que la vigueur du corps, la simplicité des habitudes, la richesse sauvage des habillemens. Mais le cœur du Marseillais retrouvait la chaleur et la puissance vitale de sa jeunesse, en se voyant au milieu de ces enfans de la nature. Pour Phanie, elle était rêveuse; mais le climat ne lui paraissait plus aussi rude, ni le pays aussi affreux, et une complète sécurité renaissait dans son âme, malgré le péril qu'Hermann avait laissé entrevoir : car elle savait qu'il n'était pas loin d'elle.

« Ma fille, lui dit son père en lui prenant la main, ne nous plaignons plus d'être exilés dans ces régions septentrionales; si elles ne nous offrent point les fruits de notre beau climat, elles produisent de nobles guerriers. Oh! que de sentimens, que de souvenirs leur vue réveille en moi! voilà comment étaient les héros que notre Homère a chantés! Si un ciel plus sévère eût conservé à leurs descendans quelque chose de cette mâle rudesse, jamais des soldats étrangers n'auraient asservi la patrie de Miltiade et celle de Léonidas.

— « Bien pensé, frère, répondit derrière lui une voix rauque et criarde; vous êtes aussi poète, à ce que je vois? »

Le vieillard, surpris, retourna la tête, et aperçut un homme d'un âge mûr, d'une figure triste, et dont le regard avait quelque chose de sombre et d'égaré. Il était singulièrement vêtu, en partie comme un Chérusque, et en partie comme s'il avait appartenu à quelque peuple plus civilisé. Son manteau bleu, déjà flétri, était drapé avec

une sorte d'élégance sur son épaule gauche. Il avait la tête nue, et l'on voyait déjà des boucles grises percer parmi ses cheveux noirs. Mais ce qui frappait surtout en lui, c'était un mélange indéfinissable de hauteur, de mélancolie et d'abattement qui éclatait sur ses traits et dans sa démarche. Rien ne pouvait faire un plus étrange contraste avec l'air hardi, franc, ouvert et simple des guerriers germaniques : c'était comme l'arbre chétif de nos jardins, à côté du chêne de nos forêts.

« Tu n'es pas un Chérusque? » dit le vieillard, cédant involontairement à une première impression de surprise.

L'inconnu se troubla, et parut vouloir se retirer sans répondre. Son embarras évident fit peine au proscrit. « Pardonne, reprit-il avec un regard bienveillant, je n'ai pas voulu t'affliger. »

L'étranger se rapprocha timidement, et repartit à voix basse : « Autrefois le Rhône était mon fleuve, maintenant c'est l'Elbe. Mais qui sait si nous le reverrons jamais! »

Androcare et Phanie tressaillirent. Il fallait

que le péril qu'Hermann leur avait laissé entrevoir fût bien imminent, puisque cet homme paraissait craindre pour le salut de la troupe. Cependant les guerriers groupés à l'entour conservaient leur calme et leur indifférence. On les voyait causer gaîment avec les soldats, rire, se livrer à des jeux presque enfantins. Ignoraient-ils le danger, ou croyaient-ils au-dessous d'eux de laisser percer leurs inquiétudes?

« En vérité, s'écria le vieillard, c'est à bon droit qu'on donne à ces enfans du Nord le nom d'hommes de guerre! Nous ne pouvons douter que l'orage ne gronde sur leurs têtes, et les voilà qui se réjouissent! » Puis jetant un regard sur sa fille, il murmura doucement: « Ah! si j'étais seul, combien j'aimerais ce grand spectacle! »

Phanie sourit, et une nuance rosée vint colorer ses joues, tandis qu'elle répondait d'un air gai: « Que craindriez-vous pour moi, mon père? l'air de ces bois semble donner du courage, et je me crois maintenant presque aussi hardie que le plus fier de ces

Chérusques. » Puis, s'adressant à l'étranger, elle le pria de leur apprendre quel était le péril auquel il avait voulu faire allusion.

Il pâlit, et se déconcerta. Quelques paroles confuses sortirent de sa bouche, puis il s'écria : « Oh ! Hermann me tuerait ! il ne veut pas que vous le sachiez. Nous combattrons plutôt que de vous rendre au gouverneur, dont les soldats vous réclament ; il n'y a pas un guerrier qui ne préférât la mort à la honte de livrer les hôtes du graaf. »

A cette étrange révélation, le vieillard et sa fille comprirent tout d'un coup la véritable cause du trouble qu'avait montré le jeune chef ; et, moins touchés de leur propre péril que de son noble dévouement et de la grandeur d'âme de ces sauvages, ils sentirent glisser sous leurs paupières des larmes, non pas de douleur et de crainte, mais de reconnaissance et d'admiration. La même idée les avait frappés tous deux, et leurs regards l'exprimaient au défaut de leur bouche : c'est qu'il avait fallu qu'il se trouvât parmi les Germains un homme civilisé pour que le

secret de cette générosité nationale pût être trahi.

Phanie fut la première qui rompit le silence. « Mon père, dit-elle, oubliez que je ne suis qu'une faible femme. Je me sens la force de penser et d'agir comme vous.

— « Et que supposes-tu donc que je veuille faire ? » repartit l'Héraclide avec une profonde émotion.

Elle reprit sans changer de figure, sans qu'aucun nuage troublât la douce sérénité de son front : « Je sais que vous ne balancerez pas à vous livrer vous-même, et votre fille ne vous fera pas rougir. » On vit briller sur la figure du proscrit le sourire de bonheur d'un père qui se reconnaît dans le cœur de son enfant. Il lui jeta un regard de tendresse, de joie et d'orgueil ; puis, se retournant vers l'étranger, qui restait debout derrière eux, dans l'attitude d'un homme partagé entre la crainte et la honte, il lui dit d'une voix mâle : « Ami, tu as bien jugé de mon caractère, si tu as cru que je profiterais de cet avis, comme il convient à un sénateur de Marseille. Va,

les descendans des Phocéens ne souffriront pas que d'autres souffrent ou meurent pour eux. Je me livrerai moi-même au gouverneur général, et je te prie de me conduire vers lui. »

Celui auquel il parlait l'écoutait d'un air indécis, comme s'il n'avait pu en croire le témoignage de ses oreilles. « Vous conduire à Varus, répéta-t-il lentement. Y as-tu bien pensé?

— « C'est ma résolution, repartit Androcare d'une voix calme et ferme; elle est inébranlable comme celle des guerriers chérusques.

— « Mais ta fille? reprit l'étranger, en s'adressant au proscrit.

— « Elle m'accompagnera, répondit-il; le sang qui coule dans ses veines est aussi celui des Héraclides.

— « Eh bien, dit l'inconnu en rougissant de sa propre lâcheté, il ne faut pas que les guerriers s'en aperçoivent, car Hermann se vengerait. Je vais m'enfoncer dans ce massif de chênes. Rejoignez-moi dans quelques mi-

nutes, et je vous conduirai aux soldats du gouverneur. »

Il s'éloigna alors en décrivant un circuit, comme s'il avait eu peur que les Chérusques ne l'eussent deviné. Pendant ce temps, le vieillard et sa fille, au moment d'entreprendre une démarche aussi décisive, et de sacrifier au sentiment du devoir la douce espérance de la liberté, éprouvaient cette sensation de crainte et de découragement qui succède presque toujours aux grands élans du cœur. C'en était fait; ils n'avaient entrevu l'indépendance, et presque le bonheur, que pour redevenir de misérables captifs. Oh! que leur destinée se présentait sombre et terrible! Le proscrit, cependant, eut la force de vaincre cette idée; mais il n'en fut pas de même de Phanie. Plus faible, quoique non moins généreuse, doublement accablée par la crainte de l'avenir et par l'affreuse inquiétude d'être séparée pour toujours de son libérateur, elle baissa la tête, et se mit à pleurer. Mais bientôt, essuyant ses larmes et dévorant sa douleur, on la vit se lever, s'appuyer sur le bras

encore ferme de son père, et se diriger vers le bois. Le sacrifice était consommé!

Quand ils se furent dérobés peu à peu aux regards des Germains, ils rejoignirent l'homme qui les avait avertis, et qui devait leur servir de guide. Prenant le plus épais du bois pour mieux éviter d'être aperçu, il les conduisit vers la plaine. Mais sa marche était si lente, il faisait tant de détours, et choisissait des passages si difficiles, qu'avant d'arriver hors de la forêt Phanie fut obligée de lui demander à se reposer un instant. Ses forces étaient épuisées et son courage abattu. Il fallut faire une courte halte, et un tronc renversé leur offrit à tous trois un siége commode.

D'abord le silence régna entre eux. Ni Androcare, ni Phanie, ne songeaient à révéler les pensées qui les déchiraient, et leur guide était comme opprimé par un sentiment de honte dont il ne pouvait se défendre. Il essaya cependant de se disculper de la bassesse de sa conduite, et prit la parole en balbutiant : « Soyez sûr, seigneur marseillais, dit-il au vieillard, que je ne vous aurais pas averti du

danger qui menaçait les Chérusques, si j'avais pu croire qu'il leur restât quelque chance de vous défendre avec succès; mais j'avais entendu ce qui s'était passé entre les chefs et les messagers du gouverneur : la résistance aurait été inutile.

— « Je vous sais bon gré de m'avoir prévenu, répliqua gravement l'Héraclide. C'était un devoir pour vous de le faire, si, comme je le présume, vous êtes aussi un hôte de cette brave nation. »

L'étranger rougit, et avoua qu'il devait tout à l'hospitalité des Germains.

« Et y a-t-il long-temps que vous vivez parmi les Chérusques? reprit Androcare.

— « Depuis vingt ans, répliqua-t-il avec emphase. Ils savent que je leur suis attaché comme s'ils étaient mes frères; que je les accompagne partout, et que je n'ai de chants que pour eux. »

En l'entendant ainsi parler, la jeune fille, à son tour, le regarda attentivement; car elle voyait en lui la preuve vivante d'une métamorphose que le matin encore elle aurait

crue impossible : l'homme des cités transformé en habitant des bois, et chérissant cette nouvelle existence. « Ne vous en êtes-vous jamais repenti? » lui disait-elle d'une voix qui trahissait une secrète émotion.

— « Repenti ! s'écria-t-il avec une violence trop outrée peut-être pour être bien naturelle; moi, me repentir d'avoir fui la corruption et la décrépitude des villes pour la vigoureuse jeunesse de nos forêts! Non, non, ma vie ne date que de ce jour. »

Phanie soupira, et laissa retomber sa tête; mais son père fut frappé d'un langage qui répondait si bien à ses propres pensées; et, oubliant tout ce que la conduite de son guide avait déjà prouvé de faiblesse, il se sentit de nouveau prévenu en sa faveur. « Ami, lui demanda-t-il, quel motif avais-tu de fuir ta patrie?

— « Quel motif! s'écria l'inconnu en s'agitant comme un furieux; sachez que ma langue se refuse au récit d'une pareille horreur. Maudits soient les juges ! maudite ma ville natale, cette ingrate cité de Lyon qui m'au-

rait dû tant de gloire! Pour vous, étranger, quels que soient vos malheurs, ils ne peuvent approcher des miens.

— « Tu as donc aussi vu tes souffrances partagées par une fille, ou peut-être par une épouse? » reprit l'Héraclide avec gravité.

D'abord celui auquel il parlait parut comme étourdi de cette observation; puis il répondit vivement : « Eh! de quoi se plaindrait votre fille? Qu'elle se réjouisse plutôt de fuir les contrées où la femme a perdu les vertus et les charmes de son sexe! qu'elle se fasse une fête de venir habiter parmi les chastes nymphes de nos forêts.... dans le pays de Thusvelda! Écoutez ces vers. »

Et, se levant avec impétuosité, il déclama d'un ton tragique :

Thusvelda! mon oreille, au sein de ces montagnes,
Sait distinguer tes pas, des pas de tes compagnes!
Thusvelda! mon regard, dans ces bois ténébreux,
Reconnaît ta démarche et l'or de tes cheveux.....

« Mais il faut d'abord, seigneur étranger, que je vous fasse son portrait, car celui qui

ne l'a pas vue ne peut juger de ce qu'elle inspire.

— « Tu peux t'épargner cette peine inutile, interrompit le vieillard d'un air beaucoup plus froid; je ne doute pas que cette Thusvelda ne soit fort belle; mais que nous importe, à nous qui ne la verrons peut-être jamais?

— « Comment! s'écria leur guide en croisant les bras sur sa poitrine, n'êtes-vous donc pas les hôtes d'Hermann?

— « Nous l'avons été, répondit Androcare. Mais quel rapport cela peut-il avoir avec la beauté sauvage dont tu nous parlais? » Puis, sentant tressaillir sa fille, il tourna les yeux vers elle, et s'étonna de la voir si pâle. Il ne savait pas qu'il y a un génie prophétique dans le cœur de la femme qui aime.

L'étranger semblait en proie à un violent délire. « Ah! murmurait-il, Hermann est le fils de Sigimer, et Thusvelda la fille de Ségeste. Les enfans des chefs peuvent seuls aspirer l'un à l'autre : c'est en vain qu'un favori des muses offrirait à la beauté tous les trésors

du Parnasse. Il y a des priviléges et des droits de naissance même chez les barbares. »

Phanie n'avait entendu que les premiers mots; un voile venait de s'étendre devant ses yeux, et les battemens de son cœur s'étaient arrêtés. Hermann était destiné à une autre! Il n'y a, dans aucune langue humaine, de paroles assez puissantes pour exprimer ces sensations cruelles qui viennent désenchanter toute une vie et frapper de néant tout un avenir. La malheureuse jeune fille crut un moment que c'était la mort qui était là; car ce qu'elle éprouvait était aussi mystérieux, aussi terrible, aussi plein d'angoisse et de déchirement. Elle ne s'était pas encore avoué que le Chérusque eût su gagner son cœur, et cependant elle frémissait comme si elle avait été trahie en apprenant qu'il devait en épouser une autre. À peine avait-elle la force de comprimer sa douleur et de dévorer ses larmes pour ne pas révéler à son père le secret de son désespoir. Lui, qui n'avait garde de soupçonner combien elle souffrait, n'éprouvait de pitié que pour cet inconnu dont l'amour

malheureux semblait avoir affaibli la raison. Il lui demanda, avec un calme qui fit frissonner sa fille, si c'était quelque coutume de la nation qui obligeait Hermann à choisir pour épouse celle qui lui était destinée, et il parut charmé d'apprendre que le jeune Chérusque avait été entièrement libre à cet égard, et ne s'engagerait que de son propre choix. « Ami, reprit-il sans soupçonner qu'il enfonçait le poignard dans le cœur de la malheureuse Phanie, maintenant je puis écouter avec intérêt ce que tu voulais me dire de cette jeune Chérusque; car personne plus que moi ne désire le bonheur du généreux Hermann. Elle est belle, dis-tu? mais sans doute elle a aussi l'âme assez élevée pour mériter toute l'affection de l'époux qu'on lui destine. Ce n'est pas un homme ordinaire, et je l'aurais bien mal jugé s'il ne demandait que des charmes à la compagne de sa vie. »

L'étranger parut mécontent d'entendre ainsi louer celui qu'il regardait comme un rival. Il s'agitait convulsivement, marchait à grands pas entre les arbres, et murmurait des

paroles entrecoupées dont la cadence pouvait seule faire reconnaître que c'étaient des vers. Il s'arrêta enfin, et dit avec amertume : « Toi qui n'es pas un sauvage, comment peux-tu douter qu'elle ne fût plus heureuse avec un enfant des Muses qu'auprès d'un fils sanglant de Mars?

— « Je ne dis pas cela, répondit l'Héraclide, qui accordait quelque pitié à sa folle passion; cependant il serait peu naturel qu'elle préférât un étranger, un homme d'un pays dont les usages et les mœurs ont si peu d'analogie avec les siens. Crois-tu qu'une jeune fille de nos riantes contrées pût donner son cœur à un sauvage?

— « Oh! quelle différence, répliqua son guide. Une femme élevée dans la barbarie ne devrait-elle pas apprécier notre supériorité morale, tandis qu'il serait absurde de supposer qu'une jeune fille, habituée au spectacle de la civilisation, nourrie des chants des poètes, pût s'abaisser jusqu'à un barbare. Avant qu'une pareille chose arrive, la nature sera bouleversée :

On verra dans les airs paître le cerf agile,
L'eau du Tigre abreuver les coursiers du Germain,
Et le Parthe surpris se baigner dans le Rhin.»

Profondément humiliée, Phanie n'osait relever les yeux, comme si c'eût été elle qu'il venait de condamner. Elle ne le sentait que trop. Une barrière éternelle semblait devoir séparer du Germain sauvage une fille de cette brillante Marseille qui disputait alors à Rome et à la Grèce la palme des arts. Elle paraîtrait aux yeux du monde s'être dégradée, celle qui serait descendue jusqu'à la cabane du chef chérusque; et cependant avec quelle joie elle aurait bravé les dédains du reste de l'univers, si Hermann l'avait aimée! Mais il avait donné son cœur à une autre, et l'infortunée qui l'aimait n'avait plus rien qui la justifiât, même à ses propres yeux.

Androcare, bien loin de deviner la cause de son abattement, lui demanda avec calme: « Et toi, Phanie, trouverais-tu d'une nature si inférieure à la nôtre l'homme qui nous a sauvés? Par les dieux! si j'étais encore aux jours de ma prosperité, et que les yeux de ma

fille se fussent arrêtés sur ce noble enfant des forêts, je ne rougirais pas d'un pareil gendre. »

Ces simples paroles, cette supposition jetée au hasard, n'avaient aucun but, et n'exprimaient qu'une idée passagère. Cependant elles firent tressaillir de reconnaissance et de bonheur celle à qui le vieillard s'était adressé. Il semblait qu'il vînt de l'absoudre d'une condamnation dont s'était effrayée sa conscience. Elle ne répondit pas à sa question; mais elle le regarda d'un air doux et mélancolique, comme si elle avait voulu le remercier.

Cependant l'étranger devenait de plus en plus sombre. « Je vois bien, dit-il, que vous ne me plaignez pas.

— « Il est difficile, répondit l'Héraclide, d'apprécier ce que tu peux souffrir, car les malheurs de ce genre dépendent de l'imagination. »

L'inconnu bondit, et, croisant les bras sur sa poitrine, avec une fureur concentrée : « Imagination! répéta-t-il en frémissant; pour qui me prends-tu, misérable que tu es? Par

Apollon! si je n'avais pitié de ton âge...... »

Un regard l'interrompit, qui fit sur lui l'effet de la tête de Méduse. Un guerrier chérusque venait de se montrer à quelques pas, et, frappé sans doute des éclats de sa voix, il s'avança d'un air sévère. Grand et robuste, comme tous ses compagnons, il avait la figure balafrée, ce qui donnait à ses traits une expression plus rude. « Hôte d'Hermann, dit-il à Androcare, ne t'offense pas des cris de cet homme. » Et il lui fit signe que sa raison était égarée.

« Je le plains et lui pardonne, répliqua le proscrit en soupirant. Qui peut être sûr de résister aux coups du sort? lui, sans doute, en a éprouvé de terribles. »

Un rire bruyant précéda la réponse du guerrier. « Lui, des revers! reprit-il d'un air dédaigneux; oh! son malheur est peu de chose. Seulement, il avait chargé des feuilles de parchemin de je ne sais quelles folies....

« Un poëme, interrompit le malheureux insensé d'une voix plaintive. J'avais concouru pour le grand prix à Lyon, et la palme m'é-

tait due..... voilà tout..... Ne dis rien, Bérogast..... je te suivrai sans résistance. »

Mais le sauvage fut sans pitié. « Il espérait le prix, dit-il, et les juges le condamnèrent à effacer avec sa langue ses mauvaises écritures. Il n'a jamais pu les digérer. »

Pendant cette humiliante explication, l'infortuné poète se démenait comme un démoniaque pour échapper à son gardien. Mais la main qui le tenait était trop puissante, et l'inflexible Chérusque semblait résolu à le punir de sa vanité, en donnant sa honte en spectacle, lorsque, saisi d'une nouvelle crainte, le captif s'écria : « Bérogast, mon ami, ce n'est pas moi qui les ai engagés à fuir! Tu me connais, tu sais que je suis un Chérusque; mais ils n'ont pas voulu rester avec nous.

— « Que veut-il dire? demanda le Germain au Marseillais, en le regardant d'un air sombre. Est-ce que tu nous quittes?

— « Oui, » répondit Androcare.

La figure du guerrier devint plus farouche, et sa voix plus rauque. « Un étranger, dit-il, est toujours le maître de quitter ses hôtes;

mais entrer dans une cabane en suppliant, et partir ensuite sans avoir accepté un seul repas! c'est montrer du mépris. Que t'ont fait les Chérusques, pour recevoir de toi cette offense?

— « Rends-moi plus de justice, répliqua le vieillard : je ne suis point un ingrat; mais je serais un lâche de ne pas savoir me résigner à mon sort sans causer la perte de mes amis. »

A ce langage, le Germain devinant ce qui s'était passé, jeta un regard menaçant sur le malheureux poète qui tremblait de tous ses membres. « Ce misérable a parlé! s'écria-t-il en le saisissant à la gorge.

— « Il n'a fait que ce que je ferais à sa place, dit l'Héraclide. Songe, brave Germain, que je suis vieux, et qu'un jour de liberté ne vaut pas une goutte de sang. Épargne-le donc, et indique-moi où je trouverai nos soldats.

— « Est-ce là ta ferme volonté? demanda le guerrier avec surprise.

— « C'est mon dessein, répliqua le vieillard, et je n'en changerai pas.

— « Et toi, jeune fille, reprit Bérogast en se plaçant devant elle, veux-tu aussi courir à l'esclavage et y entraîner ton père? »

Phanie hésitait. Un reste de timidité féminine la retenait encore, et elle ne trouvait pas la force de répondre. Mais dans ce moment même l'on aperçut à quelque distance les chefs qui revenaient au galop, et parmi eux Hermann qui les éclipsait tous. « Oh! fuyons, fuyons, dit-elle alors en cachant sa tête dans ses mains tremblantes. Il faut partir, mon père. »

Le Chérusque recula d'un pas, et leur montrant de la main la direction qu'il fallait suivre : « A cent pas d'ici, dit-il fièrement, vous trouverez les sentinelles de votre armée. Je souhaite que vous ne vous repentiez jamais d'avoir pris cette route.

— « Jamais, » répondit le vieillard. Je te remercie.

Il se leva alors, et prêtant à sa fille l'appui de son bras, il se mit en marche vers la plaine. Le Chérusque poussa un cri terrible en le voyant disparaître derrière les arbres; puis il

prit la route du camp pour annoncer aux chefs cette étrange nouvelle.

« Bérogast, mon cher ami, murmurait, chemin faisant, le pauvre poète, auquel il avait ordonné de le suivre, tu sais que ce n'est pas moi qui les ai prévenus : Hermann me tuerait.

— « Oui, répondit le Germain, si tu étais un homme.

— « La jalousie de vos bardes me poursuit, mon bon Bérogast. On s'emparera de cette histoire pour me noircir et me chasser. Moi qui suis un Chérusque, pourrais-je aller vieillir sous les tentes d'une autre nation ? »

Le guerrier répliqua en levant les épaules : « On ne peut pas demander à un enfant l'esprit que la nature ne lui a pas donné. »

CHAPITRE VI.

Le Ressentiment.

Pendant que Phanie et son père s'écartaient du camp des Chérusques, les chefs revenaient de leur entrevue avec les messagers du gouverneur. Ils avaient échangé des paroles hautaines, et s'étaient convaincus que les menaces dont on cherchait à les effrayer ne seraient qu'un vain bruit. Aussi leur retour était-il joyeux comme un triomphe. Hermann sur-

tout s'enivrait du bonheur d'avoir encore une fois sauvé Phanie, et de pouvoir lui laisser ignorer ce nouveau bienfait. Les plumes rouges qui flottaient sur son casque étincelant se balançaient avec grâce autour de sa tête. Le vent soulevait les boucles de sa longue chevelure que le fer avait toujours respectée. Jamais, dans les jours de victoire, plus de fierté n'avait éclaté sur sa figure, plus de feu n'avait brillé dans ses regards.

Arrivé au milieu des tentes, sur les bords du ruisseau, il chercha des yeux ses hôtes, et dans son impatience il frémissait de ne les point apercevoir. « Ils sont entrés dans le bois, » lui dirent des vieillards. Alors il sauta de cheval pour suivre leurs traces. Mais Bérogast, qui arrivait en ce moment, et qui lut dans sa pensée, lui dit en s'approchant : « Fils de Sigimer, ne les cherche pas; ils n'y sont plus. »

Hermann s'arrêta et resta immobile. Sa figure n'exprimait plus qu'une stupeur profonde, et l'on eût pu le prendre pour une de ces statues de cire, alors assez communes,

auxquelles l'artiste donnait la forme et le coloris de la vie, mais sans pouvoir leur donner la parole ni le mouvement.

« Ils sont partis, poursuivit le guerrier d'un ton où perçait encore la colère; ils sont allés chercher des hommes parmi leur nation! »

Le chef l'avait entendu, et ne pouvait le croire. Il lui semblait qu'il était le jouet d'un rêve horrible, et en dépit de toutes les apparences son cœur et son esprit repoussaient la possibilité d'un pareil outrage. Mais quand Bérogast lui eut donné quelques détails sur sa rencontre avec les fugitifs, alors sa douleur et son ressentiment éclatèrent en transports si furieux, que les Chérusques eux-mêmes en furent effrayés. Les vieillards l'entourèrent, de peur que dans son égarement il ne sautât sur ses armes. Mais aucun ne s'étonnait de le voir si violemment irrité, car ils regardaient eux-mêmes comme mortelle l'offense qu'il avait reçue. Dans la simplicité de leurs habitudes germaniques, Hermann, en nommant un prisonnier son hôte, leur paraissait avoir contracté l'engagement de le défendre au prix

même de sa vie ; et cet engagement, le jeune graaf l'avait tenu. Mais le proscrit, de son côté, en acceptant sa protection, avait dû compter sur sa foi et sur son courage, et lui laisser le soin de son salut. L'avoir quitté, même pour se livrer à ses ennemis, c'avait été faire fi de sa protection, de son amitié, de sa valeur. Le dévouement avait été payé par l'ingratitude, le bienfait par l'outrage. C'était là un de ces affronts qui ne pouvaient être expiés que par du sang.

« Fils de Sigimer, dit l'un de ces chefs de famille, étouffe ton ressentiment, puisque la vengeance serait impossible contre un homme si vieux, ou contre une jeune fille sans défenseur. Nous avons vu ta conduite : elle est sans tache. La honte de leur défiance ne doit tomber que sur eux. »

Hermann le regarda d'un air égaré ; mais, conservant, même dans son transport, ce respect de la vieillesse, qui était une loi sacrée pour ses compatriotes, il répondit avec déférence : « Mon père veut me consoler, parce qu'il est bon ; mais si personne n'avait offensé

mes hôtes, ils seraient demeurés avec moi.

— « Eh! qui aurait pu leur faire outrage devant nous? » reprit le vieillard.

Hermann sourit, mais de ce sourire sardonique qui fait trembler les âmes les plus fermes. Il mit la main sur la hache à double tranchant qui pendait au côté droit de la selle de son cheval, et, les yeux fixés sur l'arme homicide, il répliqua d'une voix sourde : « Il eût mieux valu leur dire, Étrangers, l'on vous repousse; Hermann n'ose pas vous défendre, que de leur révéler que Hermann allait combattre pour eux. C'était là les chasser lâchement, c'était là me déshonorer! Mais, malheur à celui qui l'a fait! Mes pères, ma colère est juste. »

Les chefs de famille se regardaient entre eux, et aucun ne trouvait de paroles pour le blâmer; car ils savaient qu'une tache ne se lave que dans le sang.

« Est-ce toi, Bérogast? » demanda le jeune chef en relevant la tête.

Le guerrier répondit simplement : « Non, Hermann, ce n'est pas moi.

— « Bien, répondit le graaf; j'aime mieux que ce soit un autre. » Et son regard rencontra celui du poète, vrai coupable.

Le malheureux Lyonnais trembla comme s'il eût vu la double hache déjà levée sur sa tête. Il étendit ses mains suppliantes, et s'écria d'une voix altérée : « Ce n'est pas moi, ce n'est personne! Ils ont eu peur que tu ne fusses contraint de les livrer, et ils ont pensé que le gouverneur les traiterait mieux, s'ils se rendaient d'eux-mêmes. »

Hermann fit un bond comme pour se jeter sur lui; mais quand il vit tomber à genoux cet être faible et sans défense, il s'arrêta subitement, détourna les yeux, et porta la main sur son front, où se pressaient trop de cruelles pensées. « Ainsi, murmura-t-il, c'est de moi qu'ils se sont défiés; ils m'ont cru lâche et perfide! Bérogast, leur as-tu parlé?

— « Oui, graaf; ils m'ont demandé la route qui conduisait à la ville, et je la leur ai montrée. Ils ne méritaient pas d'être tes hôtes.

— « Et tous deux, demanda le jeune chef

avec empressement, tous deux voulaient me fuir?

— « Tous deux; j'ai interrogé la jeune fille aussi-bien que le vieillard. »

Une rougeur foncée couvrit les joues et le front du fils de Sigimer. Un moment il resta étourdi comme un homme que vient de frapper un coup de massue; puis il s'éloigna brusquement, et se retira sous sa tente.

Là, seul (car personne n'avait osé le suivre), il se laissa tomber sur la peau de lion qui couvrait sa couche, et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Il y avait dans ces pleurs d'un guerrier quelque chose de terrible; sa poitrine semblait près de se briser à chaque sanglot, et ses mains puissantes serraient convulsivement la peau de lion, tandis que des sons étouffés erraient sur ses lèvres. Ce n'était plus le brillant officier des gardes impériales, c'était le Germain avec toute la violence sauvage de ses passions. L'amour, l'orgueil et la colère ne laissaient plus de force à sa raison accablée, et l'énergie de son âme ne se révélait qu'à l'excès de ses transports.

Quand il fut un peu revenu à lui-même, son premier mouvement fut un mouvement de haine contre toute cette race étrangère à laquelle appartenait celle qui venait de briser son cœur. Il jeta son casque, sa cuirasse et les décorations qui annonçaient son rang dans dans l'armée impériale; peu s'en fallut qu'il ne foulât aux pieds le glaive même que sa main avait si souvent baigné dans le sang ennemi : car sa fureur était aveugle, comme celle du taureau qui sent la profondeur de sa blessure.

A l'heure où les Chérusques se réunirent pour le banquet, on le vit reparaître sous un nouveau costume. Il avait quitté ses habillemens étrangers, et jusqu'à sa chaussure militaire : sa tête était nue. La tartane verte et rouge de sa nation couvrait sa poitrine; des brodequins de peau garantissaient ses pieds; à sa ceinture pendait la double hache des enfans de Teutsch. On eût dit, à le voir, que jamais il n'avait quitté les vieilles forêts de la Germanie.

« Mon père, dit-il à Inguiomer avant de

s'asseoir au haut de la table immense que l'on avait dressée sur le gazon, c'est demain que le gouverneur donne les jeux à Cologne : Ségeste y sera-t-il avec sa fille ? »

La figure d'Inguiomer rayonna de plaisir à cette demande. « Il y sera, dit-il, et nous y verrons la belle Thusvelda qui descend des pères de notre nation.

— « C'est bien, répondit Hermann avec un accent où perçait l'orgueil offensé ; celle-là saura peut-être que les paroles d'un chef chérusque ne sont pas de vains mots qu'emportent les vents. Et maintenant, frères, oublions qu'il y ait au midi des peuples qui achètent notre alliance et se croient plus grands que nous. Nos bardes nous chanteront les exploits de nos ancêtres, et nous nous réjouirons comme eux sous la voûte du ciel et dans un palais de chênes. »

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles, qui prouvaient combien le jeune graaf restait attaché aux coutumes nationales. Les chefs prirent place au bout le plus élevé de la table ; au-dessous d'eux se rangèrent les

vieillards, puis les guerriers; Hermann était à la gauche d'Inguiomer, qui occupait la place d'honneur; de l'autre côté l'on avait fait asseoir l'officier de la 14ᵉ légion, dont les soldats s'étaient placés au hasard parmi le reste des Chérusques.

En général la table, quoique couverte avec profusion, offrait une grande simplicité. Des assiettes de bois composaient toute la vaisselle des Germains; leurs gobelets étaient des cornes de bœufs ou de taureaux sauvages, rarement ornées de quelques cercles d'argent. La saveur de leurs mets n'était point relevée par des sauces diverses, ni par le goût des épices ou par l'arome des plantes odoriférantes. La bière et le vin qui leur servaient de boisson, renfermés dans des cruches de terre cuite, ne circulaient pas de main en main dans des vases précieux : c'était un repas militaire, sans recherche et sans appareil.

Mais à l'endroit où se trouvaient assis les chefs de la nation, le festin avait un aspect différent. Là brillaient des plats d'argent massif, gagnés au sac des villes, à la prise des

camps, à la poursuite des armées. Les cornes d'aurochs, qui servaient de coupe, étaient d'une grandeur extraordinaire, et décorées des ornemens les plus riches. Les mets les plus divers étaient rassemblés l'un près de l'autre, et rappelaient le souvenir des pays lointains où s'étaient signalés les Chérusques; car plus d'un guerrier avait rapporté de ses vieilles campagnes la recette des plats dont le goût l'avait frappé, et souvent des mains victorieuses avaient appris en se jouant à se préparer les mets favoris des vaincus.

Aucun des convives ne fit plus d'honneur au repas que le centurion de l'armée du Haut-Rhin. Les morceaux disparaissaient sous sa large mâchoire comme le grain sous la meule qui le broie. Pendant la première heure il ne proféra pas une seule parole, absorbé qu'il était par la douce occupation de satisfaire son appétit : mais quand son estomac demanda enfin quelque relâche, il se souvint qu'il avait les chefs à ses côtés, et se tournant vers eux d'un air emphatique, il s'écria : « Par tous les dieux, braves Chérusques, votre

nation a fait des progrès! Je me souviens d'avoir ouï dire autrefois à un vétéran des anciennes guerres que vos pères manquaient de tout, excepté de courage...

— « Mais ce courage nous a tout donné, interrompit Inguiomer.

— « Tout! oui, vous avez raison de le dire, seigneur chef, reprit le vieil officier en essuyant ses lèvres encore humectées d'un vin délicieux; à la rigueur, il ne manque rien ici de ce qu'il faut dans une fête : cependant j'ai vu au-delà des monts qu'on égayait le repas par des danses et par des chants. C'est un bon usage.

— « C'est aussi notre coutume, répondit le Chérusque; mais nous préférons aux mouvemens gracieux de vos danseurs les exercices de nos jeunes gens; et puisque tu es militaire, tu seras sans doute de notre avis.

— « Il faudra voir, repartit le centurion en prenant un air grave; il y a exercices et exercices. Certainement rien n'est plus beau que de voir manœuvrer des légionnaires bien disciplinés, épaule contre épaule, et flanc contre

flanc; mais quant à vos manœuvres germaniques, quoique je les croie fort bonnes, je n'en ai pas encore connaissance. »

Inguiomer, pour toute réponse, fit un signe aux jeunes adolescens qui jusqu'alors s'étaient tenus derrière les chefs, à peu près comme les pages de nos princes. Aussitôt ils jetèrent leurs manteaux bariolés et leurs bonnets garnis de plumes; il ne leur resta pour vêtement qu'une sorte de petit jupon qui descendait jusqu'aux genoux, comme celui des montagnards de l'Écosse. Sous ce simple costume on voyait encore mieux ressortir la grâce et la beauté de leur âge : leur poitrine nue semblait d'ivoire, et leurs bras s'arrondissaient comme le cou du cygne.

Une pelouse parfaitement unie s'étendait au bord du ruisseau. Ce fut là qu'ils se rendirent pour commencer leurs jeux. Ils se placèrent deux à deux, et croisant au-dessus de leurs bras leurs longues épées, ils formèrent ainsi comme autant de barrières; puis ceux qui se trouvaient à l'extrémité de la ligne prirent leur élan, bondirent avec légèreté

par-dessus les glaives de leurs compagnons, et, franchissant ainsi tous les groupes, allèrent se ranger à l'autre bout de la file. Le couple suivant partit à son tour, et déploya la même agilité : tous les autres les imitèrent ensuite. On ne pouvait rien voir de plus animé, de plus gracieux, de plus beau que tous ces jeunes rivaux d'adresse et de force, se précipitant avec une incroyable rapidité par-dessus ces arches de fer. Les soldats de la 14e, pour qui ce spectacle était nouveau, paraissaient dans l'enthousiasme, et leur admiration bruyante flattait l'orgueil des Germains.

Les groupes des sauteurs se doublèrent et se triplèrent ensuite, et telle était leur agilité qu'aucun d'eux ne se blessa en franchissant ces barrières menaçantes. A mesure qu'ils s'animaient davantage, leurs efforts devenaient plus grands et leur course plus rapide. Ils semblaient se presser l'un l'autre, et se donner à peine le temps de mesurer de l'œil la distance et le péril. L'effet de cette scène mobile avait quelque chose de merveilleux. Il était impossible de voir sans frayeur cette

brillante jeunesse s'élancer sur la pointe des épées nues; et cependant quand on le voyait les regards ne pouvaient s'en détacher.

Des cavaliers parurent après ce premier exercice, et, mettant leurs coursiers au galop, ils semblèrent défier les jeunes gens. Mais quels que fussent leurs efforts pour leur échapper, bientôt chaque sauteur eut atteint un cheval et se fut élancé en croupe. Alors l'adolescent jetait les bras autour du guerrier, qui se laissait prendre en riant et ramener au bord du ruisseau. Là ces captifs se formèrent en ligne, et restèrent immobiles, l'épée haute. Les sauteurs se réunissant vis-à-vis d'eux, la javeline à la main, accoururent comme pour les charger, et, réunissant toutes leurs forces, ils bondirent légèrement par-dessus les cavaliers et les chevaux.

« Eh bien, centurion, demanda Inguiomer, comment trouves-tu maintenant les exercices des Chérusques?

— « Comment je les trouve! répéta le vétéran qui se frottait encore les yeux; ma foi, si nous faisons jamais la guerre sur le Bas-

Rhin, j'avertirai notre général de faire allonger le bois des piques, de peur que vous ne sautiez aussi par-dessus la quatorzième légion.»

De grands éclats de rire accueillirent cette réponse, qui flattait l'amour-propre des chefs. Ils engagèrent l'officier à trinquer avec eux, suivant la coutume de leur nation; et il s'y prêta d'assez bonne grâce : cependant on pouvait lire sur sa figure qu'il était intérieurement un peu chagrin de ce qu'il avait vu, et qu'il se sentait humilié d'avoir acquis la preuve que des Chérusques se feraient un jeu de bondir par-dessus les rangs épais de ses camarades.

« Je suppose, reprit-il après quelques momens de réflexion, que tout cela est bon dans la première jeunesse; mais que des guerriers qui ont endossé la cuirasse ne pourraient plus sauter comme cela.

Inguiomer jeta les yeux sur Hermann. « Graaf, lui dit-il, si tu voulais montrer à notre hôte qu'il se trompe, tes proches verraient avec plaisir que tu te souviens des jeux de ton pays. »

Quoique évidemment contrarié de cette demande, le jeune chef ne voulut point mécontenter son oncle, et se leva sans balancer. A la rumeur qui se répandit aussitôt dans les rangs des Germains, on pouvait deviner combien il avait jadis excellé dans ce genre d'exercice. Les uns se levaient, les autres montaient sur les bancs pour mieux voir; il y en eut, des plus éloignés, qui grimpèrent sur les arbres voisins.

Hermann choisit dans les environs un vieux chêne sur l'écorce duquel il traça un cercle avec la pointe de son poignard, à la plus grande hauteur où son bras put atteindre; ensuite il disposa en avant six rangs de cavaliers, trois près de l'arbre, deux un peu plus loin, le dernier à une assez grande distance. On apercevait au-dessus de leurs têtes la marque qu'il avait faite sur l'écorce du chêne, parce que c'était au sommet d'une petite élévation qu'il était planté.

« Maintenant, dit Inguiomer au centurion, regarde où porteront les coups. »

Le vétéran secoua la tête; il ne comprenait

pas ces préparatifs, et ne voulait point avouer son étonnement; mais il ne perdait pas de vue un seul instant le jeune graaf.

Il le vit prendre en main une javeline, s'éloigner de l'arbre, puis courir au premier rang de cavaliers, et sauter par-dessus leur tête en brandissant son arme. Quand il retomba à terre de l'autre côté, la javeline n'était plus dans sa main. Le vétéran surpris la cherchait des yeux. Inguiomer la lui montra fixée dans le tronc du chêne, au milieu du cercle qu'il y avait tracé.

Hermann, sans interrompre sa course, avait détaché de sa ceinture sa double hache. Arrivé à l'endroit où les cavaliers étaient rangés sur deux lignes, il s'élança encore. Cette fois le centurion le vit balancer sa hache et la lancer. Elle alla en sifflant s'enfoncer dans le cercle.

Il ne restait plus qu'à franchir un dernier obstacle : c'étaient les trois rangs de cavaliers qui, pressés l'un contre l'autre, et l'épée haute, formaient une masse épaisse au pied du tertre sur lequel l'arbre s'élevait. Le jeune graaf y

réussit avec tant d'adresse, que du même bond il alla retomber au pied du chêne, et planter son poignard dans le tronc, entre la hache et la javeline.

Les acclamations des spectateurs retentissaient au loin comme le bruit d'une mer agitée. Le centurion seul restait dans le silence de la stupeur. « Par la tête de l'empereur! s'écria-t-il enfin, les Suèves sont d'un cuir dur à tanner; mais s'ils étaient faits comme vous, Chérusques, leur peau ne vaudrait pas le danger de la chasse. »

Cependant Hermann, après avoir repris sa hache et son poignard, revenait auprès d'Inguiomer. Les cris de joie des guerriers qui l'accompagnaient résonnaient agréablement à son oreille. Il y a, dans l'admiration de tout un peuple, comme une douceur enivrante, qui peut un moment calmer les plus cuisantes douleurs. Hermann l'éprouvait en voyant tous les yeux fixés sur lui. L'image de Phanie semblait s'effacer de son cœur, pour n'y laisser qu'un sentiment de force et de triomphe. « Oui, se disait-il, je lui rendrai

mépris pour mépris, et ce sera la fille d'un chef qui deviendra ma compagne. Mais il n'osait s'arrêter sur cette idée : car il craignait de sonder sa blessure et de la trouver mortelle.

Aussitôt qu'il eut repris sa place au banquet, il se fit un profond silence, et sept musiciens, vêtus de longues robes blanches, et penchés sur de grandes harpes, entonnèrent en chœur un vieil hymne national. Ils étaient debout sur un tertre, à quelques pas des chefs. Leurs voix mâles et sonores formaient des accords simples, mais qui n'étaient pas sans harmonie. Pendant ce temps, un autre homme, vêtu de même, restait assis près d'eux, la tête appuyée sur sa main gauche, tandis que sa droite semblait errer au hasard sur les cordes de son instrument.

« Pourquoi celui-là se tait-il? demanda le centurion.

— « C'est le roi des Bardes, répondit Inguiomer avec empressement; si tu connaissais notre langue, tu verrais bientôt que la noblesse de ses pensées répond à la beauté de sa voix. »

Un moment après le chœur cessa, et celui qui avait gardé jusqu'alors le silence sembla se réveiller d'un profond sommeil. Il tira de sa harpe quelques préludes lents et graves, puis il commença un chant que jamais homme n'avait encore entendu. L'inspiration du poète se peignait sur sa figure mobile; sa voix était forte et mélodieuse, et les sons de sa harpe retentissaient plus doux que la brise qui frémit dans les bois.

« Le soleil brille au-delà des monts, chanta le Barde, mais c'est un soleil qui éblouit et qui dévore. C'est dans nos forêts que la lumière est douce et la chaleur bienfaisante.

« L'on cueille au Midi des fruits délicieux, mais leur suc trouble la raison ; l'on y admire des fleurs éclatantes, mais elles ne sont pas aussi suaves que les blanches roses de nos bois.

« Aussi le guerrier Chérusque songe à la Germanie au bord des fleuves qui roulent le vin et l'or ; il se rappelle les jeux de son pays au milieu des fêtes étrangères, et dans la solitude il essaie si son pied n'est pas devenu moins sûr et sa main moins adroite.

« Et quand il revient, il dit à ses frères : Amis, je vous ai rapporté mon cœur. Les hommes d'au-delà des monts sont pour moi des étrangers; parmi vous je veux vivre et mourir.

« J'ai vu briller des yeux noirs..... j'ai vu s'entr'ouvrir des lèvres de corail..... mais ces yeux avaient deux regards, ces lèvres deux sourires..... Les jeunes filles du Midi sont promptes à changer. »

Le Barde s'interrompit à ce mot, car il avait vu se froncer les sourcils épais de Hermann. Il se leva, et, s'approchant de lui : « Fils de Sigimer, dit-il, mon chant t'a déplu.

— « Barde, répondit le jeune graaf sans pouvoir déguiser son trouble, les souvenirs du voyageur ne sont pas tous sans amertume. » Puis, prenant la corne d'aurochs qui lui servait de coupe, il l'offrit au chanteur, comme une marque de son admiration.

« C'est un magnifique présent, répliqua le poète sauvage en la repoussant de la main; l'or de ses ciselures est moins précieux que le travail de l'artiste : mais je ne puis l'accepter

aujourd'hui. Quand Hermann aura vu Thusvelda, mes chants n'auront plus rien qui l'afflige, et alors j'aimerai ses dons. »

Hermann rougit. Il respecta le juste orgueil du Barde, et ne lui sut point mauvais gré de son refus. Mais, en proie aux émotions les plus violentes, il se leva de table, et, tandis que l'on allumait de tous côtés des torches de sapin pour suppléer à la clarté mourante du jour, lui s'enfonça dans l'épaisseur du bois, plein de trouble, de regrets, de colère et d'irrésolution.

CHAPITRE VII.

L'Homme civilisé et le Barbare.

De tous les contrastes que la nature et la civilisation jetaient d'une main si prodigue sur cette frontière de la barbarie, le plus remarquable, le plus bizarre, le plus tranchant, ce n'était ni la ville italienne cachée et comme perdue au sein de la forêt germanique, ni ce pont léger réunissant les rives incultes entre lesquelles les flots du Rhin s'étaient creusé

lentement un passage, ni ces milliers de bras pressés sur un seul point au milieu d'une immense solitude; c'était l'homme de l'Empire en face du Germain.

Sous ce même ciel dont Inguiomer et les Chérusques craignaient si peu la rigueur, à la vue des mêmes bois et des mêmes montagnes, assez près pour entendre le cri de guerre de la tribu de Hermann, voguait le navire aux banderoles de pourpre aperçu par Mallorix, et qui portait le gouverneur-général de toutes les provinces d'alentour. *La Cléopâtre* (c'était le nom de cette belle et spacieuse galère) glissait à la surface de l'eau, élégante et majestueuse comme le cygne, et brillante de mille couleurs comme l'oiseau du Phase. Sa proue dorée se réfléchissait dans le fleuve avec des nuances aériennes et des feux étincelans qui semblaient étrangers à la froide nature du Nord. Le génie de l'architecte avait empreint son ouvrage de l'éclat et de la chaleur des contrées que féconde un soleil brûlant; et, pour retrouver dans sa mémoire quelque souvenir en harmonie avec ce bâtiment

merveilleux, l'imagination d'un artiste eût été obligée de franchir presque tout l'espace qui séparait les deux extrémités opposées du monde connu.

Elle était vraiment belle, cette riche et imposante *Cléopâtre*, lorsqu'elle se dessinait sur les flancs rouges des rochers de granit, ou sur les masses noires des forêts. Sa longue proue, surmontée de l'aigle impériale, semblait fendre avec impatience les flots écumeux, tandis que son mât de misaine, gracieusement incliné en avant, tantôt pliait sous le souffle qui enflait sa grande voile, tantôt se redressait comme effrayé de s'être tant approché de l'éperon d'airain. Le petit nombre d'hommes que l'on apercevait à l'avant étaient vêtus avec opulence, et ne déparaient pas la splendeur du navire. Pour les rameurs, on ne les découvrait point; cachés dans les flancs de la galère qu'ils faisaient marcher, ils épargnaient aux yeux le spectacle de leurs efforts, et sans doute de leur misère. En revanche, un léger pavillon, soutenu par des colonnes d'azur, et décoré des plus brillantes

tapisseries, s'élevait à l'arrière, et semblait appeler l'attention sur les personnages importans qu'il abritait.

En plongeant dans l'intérieur de cette élégante retraite, l'œil était frappé d'une profusion de tapis et de coussins tout-à-fait orientale. C'étaient pourtant des hommes qui occupaient le pavillon, des hommes au teint brun et à la barbe noire, auprès desquels la figure douce et rosée des Germains, leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus, auraient semblé pâlir et s'éclipser. L'on voyait là des armures étincelantes et des fronts ridés par la pensée; des panaches flottans et des robes de magistrats; mais, par un étrange contraste, ceux qui paraissaient présider à cette grave réunion étaient lâchement couchés sur de véritables sophas, sur des lits de repos assez grands pour recevoir deux ou trois personnes, et disposés de manière à former un fer à cheval autour de trois côtés de l'enceinte. Des pastilles odoriférantes brûlaient dans des brasiers d'argent placés aux angles du pavillon; de jeunes esclaves au riche costume, et à la figure gra-

cieuse, se tenaient prêts à recevoir et à exécuter les ordres. En un mot, l'on avait réuni là tout ce que l'intérieur d'un palais d'Asie eût pu offrir d'aisances, de délicatesse et d'agrémens.

Au centre du fer à cheval, étendu sur le lit le plus haut, et le seul dont les coussins fussent de pourpre, l'on apercevait un personnage de taille médiocre, mais de costume ample et largement drapé, que l'on pouvait reconnaître pour le gouverneur lui-même, à l'air d'attention respectueuse avec lequel presque tous les regards restaient attachés sur lui. Ce n'était pas néanmoins un de ces êtres privilégiés qui portent gravée sur leur front une autre supériorité que celle des emplois ou de la fortune; et si sa toge blanche, bordée d'une bande violette, annonçait un des grands dignitaires de l'Empire, son maintien roide, sa taille chargée d'un embonpoint gênant, sa figure inanimée et son attitude disgracieuse semblaient révéler un de ces petits hommes que le hasard se plaît à jeter quelquefois aux plus hautes places comme pour attester la

vanité de ce que nous appelons des grandeurs.

Il était couché sur le côté gauche, la tête appuyée sur la main, le dos à demi relevé et les jambes croisées. Au premier coup d'œil, son visage insignifiant n'éveillait d'autre idée que celle d'un homme que l'âge appesantit déjà sans l'avoir encore brisé, et dont la figure assez pleine et les joues vermeilles attestent les douces habitudes de l'aisance; mais, à le regarder plus attentivement, on voyait que ses traits, maintenant indécis, avaient dû avoir quelque chose d'âpre, de tenace, de hargneux, avant de s'être revêtus de la couche de graisse qui arrondissait leur surface anguleuse. Cependant ses petits yeux étaient timides : on sentait, jusque dans les inflexions de sa voix inégale, que s'il avait été querelleur il n'avait jamais été hardi, et que son opiniâtreté apparente n'avait pu que masquer une excessive faiblesse. C'était là en effet l'histoire de toute sa vie. Né d'une famille ancienne, mais déchue, cet homme, qui était parvenu à jouer un si grand rôle, avait passé

la moitié de son existence à se débattre contre la pauvreté en remplissant le métier d'avocat. Ses progrès dans cette pénible carrière avaient été d'abord lents et douteux; il n'y avait même jamais obtenu qu'un succès médiocre, lorsque, par des moyens qui étaient restés secrets, il avait su se faire donner le gouvernement de la riche province de Syrie. Là, s'étaient rapidement effacées la pâleur, la maigreur, toutes les misères de l'homme de la loi, mais non pas ses manières gauches et pédantesques, son amour propre de rhéteur et de savant, son mépris pour tout ce qui s'écartait des idées de l'école. Toutefois, l'opulence lui avait donné une sorte de bonhomie paresseuse, qui masquait un peu ses défauts. Il avait été si heureux de secouer son fardeau d'indigence et de travail, que son caractère s'en était réellement amélioré, et le plus criard des avocats du forum était devenu, à tout prendre, un des magistrats les plus pacifiques de l'empire.

Comment avait-on songé à le tirer de sa chaude et voluptueuse Syrie, pour le trans-

porter brusquement sur les bords du Rhin? c'est là un problème que l'histoire n'a pas résolu. Quoi qu'il en soit, il y avait deux mois qu'il était arrivé dans ce nouveau gouvernement, où sa dignité mettait sous ses ordres deux armées et plus de cent petits peuples. Devenu ainsi général, de nom du moins, en même temps qu'administrateur, et encore étourdi d'une élévation si rapide, il avait senti se bouffir sa vieille vanité du barreau, et n'avait plus douté que la fortune ne réservât à son mérite la gloire d'assujettir ces hommes de la Germanie dont la liberté sauvage avait résisté aux efforts de tous ses prédécesseurs. Cette pensée, qui désormais dominait chez lui toutes les autres, se trahissait à l'expression singulière d'amour-propre, d'avidité et d'inquiétude qui animait sa figure chaque fois que son regard se reposait sur les vastes paysages qui se déployaient des deux côtés du fleuve. C'était le coup d'œil à la fois fier et méfiant, joyeux et timide de l'avocat qui contemple les pièces d'un procès douteux dont il est chargé. Toutefois, les forêts de la

rive droite étaient si sombres, les montagnes si hautes et si âpres, le ciel si rude et si menaçant, que le pauvre homme, malgré toutes ses illusions, perdait quelquefois courage à cette vue. Alors il se hâtait de reporter les yeux sur l'espèce de cour qui l'entourait, comme s'il avait eu besoin de puiser de la force dans le concours de ces officiers et de ces magistrats, qui lui devaient l'appui de leur science et de leur épée.

Cette nombreuse suite, groupée autour de lui, se composait d'élémens assez hétérogènes pour que leur réunion parût elle-même bizarre et inexplicable; car on eût difficilement trouvé, dans toute l'étendue de l'empire, deux classes d'hommes qui sympathisassent moins que les jurisconsultes à la toge traînante, et les soldats à l'armure de fer qui, les uns couchés, les autres debout, remplissaient le pavillon de *la Cléopâtre*, et formaient comme le cortége du nouveau gouverneur. Non seulement la diversité de leur profession était entre eux une source d'aversion et de jalousie, mais le caractère du ma-

gistrat qui les avait attachés à sa personne, semblait s'être réfléchi jusque dans le choix qu'il avait fait d'eux.

Homme d'étude, de chicane et de système, son premier soin avait été de former son conseil intime de personnages qui lui ressemblassent. Il avait donc amené du Midi un certain nombre de gens de loi, la plupart vieillis comme lui au fond de leur cabinet, chargés de savoir et dépourvus d'expérience, connaissant toutes les règles du droit, et complétement étrangers à la science des hommes et des choses. Avec ceux-là, il sympathisait; chez eux, il trouvait de l'approbation et des avis conformes à sa manière de voir. C'étaient ses conseillers, ses favoris, qui occupaient les lits de repos rangés autour du sien; et difficilement se fût-on douté que leur projet favori n'était autre que la soumission des fières nations de la Germanie, à les voir pour la plupart pâles, courbés, roides, inhabiles au mouvement et à la vie active. A cet égard, Varus lui-même (tel était le nom de ce gouverneur à qui l'avenir destinait une

si funeste célébrité) sentait bien qu'il leur manquait quelque chose; car il se rappelait combien lui-même avait été cruellement pris au dépourvu chaque fois que, sortant des limites de sa première profession, à l'époque des guerres civiles, il s'était mis en contact avec ces hommes d'exécution qui bouleversaient alors le monde au nom des droits du peuple ou du sénat. Il lui était resté, de ces vieux échecs, la conscience secrète de son insuffisance pour agir, et, tout en s'attribuant le génie nécessaire pour commander et pour diriger, il s'était avoué à lui-même qu'il avait besoin de gens de cœur et de main pour remplir ses ordres. C'était pour cela qu'il avait aussi rapproché de lui des militaires, et le même instinct de faiblesse qui lui avait fait chercher leur appui, l'avait déterminé à choisir, non pas ceux des chefs de l'armée qui pliaient sous sa voix, et qui se rendaient à ses opinions, car ceux-là lui ressemblaient trop, mais ceux qu'il avait trouvés les plus fiers, les plus opiniâtres, les plus indociles, et qu'il présumait être les plus courageux. Presque

tous étaient des vétérans brunis et cicatrisés, des hommes des montagnes aux formes athlétiques, des guerriers du Midi aux yeux noirs et au teint sombre, nourris dans les sables brûlans de l'Afrique, ou sur les hautes cimes de l'Hémus et des Apennins. On les voyait debout derrière le lit du gouverneur, jeter des regards de dédain et de pitié sur ces hommes de paroles et de vaine science, qui reposaient là si mollement en rêvant de conquêtes.

Entre ces deux partis rivaux, et comme en dehors de leur haine et de leur jalousie, un jeune homme se tenait isolé, et s'appuyait nonchalamment contre une des colonnes qui soutenaient le pavillon. Lui seul, parmi tous ceux que portait le navire, semblait représenter cette simple et fière Germanie, dont l'assujettissement préoccupait le gouverneur et ses conseillers. Grand, svelte, doué d'une force et d'une agilité qui se révélaient jusque dans son repos, les riches broderies de sa saie blanche, et l'élégance de son armure artistement ciselée, attestaient le rang qu'il avait obtenu dans les armées de l'em-

pire, tandis que la froide indifférence avec laquelle il promenait autour de lui ses regards, prouvait que les soldats de Varus étaient encore pour lui des étrangers, comme ses jurisconsultes. Il y avait de la fierté, de la noblesse, et peut-être une sorte de mélancolie dans l'expression de sa belle figure. On voyait que c'était bien là un homme de cette race germanique, dont les pensées rêveuses et les sentimens profonds s'exaltent et quelquefois s'égarent si vite. Cependant, il n'était pas bien difficile de deviner, à travers son air doux et pensif, qu'il se cachait aussi une indomptable fermeté au fond de ce caractère septentrional, tandis que son arc de fer, sur lequel il appuyait la main, semblait ne pouvoir être bandé que par le bras d'un Hercule.

Quoique seul de sa nation, et entouré d'hommes qui avaient des idées, des habitudes, des mœurs différentes, ce jeune guerrier, qui ne cherchait ni l'appui, ni la bienveillance de personne, et qui, plein du sentiment de sa force et de sa dignité, ne craignait pas cette espèce d'isolement, n'en était pas

moins l'objet d'une déférence presque involontaire de la part du gouverneur et de ses amis. Varus montrait pour lui cette prédilection décidée qu'éprouvent quelquefois les esprits les plus mous, pour ceux dont le caractère a le plus d'énergie et de ressort. Il le consultait chaque fois qu'il s'élevait quelque discussion, et quoiqu'il le trouvât rarement de son avis, il n'en persistait pas moins à solliciter presque constamment son suffrage.

« Hé ! Cariovalda, mon brave, lui dit-il en découvrant au loin des montagnes neigeuses qui s'étendaient du côté de la Lahn, comment appelez-vous cette nouvelle chaîne ? »

A cette question, le chef sortit de sa rêverie, et son regard suivit le geste du magistrat. Mais quand ses yeux bleus et doux se furent portés sur les cimes de ces montagnes lointaines, ils changèrent d'expression, et devinrent étincelans ; les nuances rosées de son teint firent place à une rougeur plus vive et plus foncée ; ses traits gracieux s'animèrent, et son armure tressaillit comme un ancien trophée qu'ébranle le souffle des vents. C'est

le Westerwaldt, murmura-t-il, d'une voix qui avait peine à se faire passage, et dont les sons graves et pleins révélaient la violence d'une sensation pénible.

Varus ne parut pas s'être aperçu de cette rapide métamorphose. L'habitude de vivre parmi des hommes à qui la civilisation apprenait à déguiser leurs sentimens et à composer leur visage, lui avait fait oublier qu'il y eût un autre langage que celui des lèvres. Il réserva donc toute son attention pour le mot qu'avait prononcé le Germain, et faisant une sorte de grimace de répugnance et de dégoût, il répéta : « L'Isterfalle! eh! Batave, que vos noms sont durs! Vous êtes à plaindre d'avoir une langue si désagréable et qui ressemble au croassement des corbeaux. Savez-vous bien, Cariovalda, que la première fois qu'on me parla de vous, et l'on disait alors Carfalt, je me figurai tout de suite, non pas un beau jeune homme, comme vous l'êtes, mais une espèce d'ours dont l'âge aurait blanchi le poil? Je ne me ferai plus une si fausse idée maintenant que nous sommes parvenus à pronon-

cer votre nom d'une manière raisonnable. Cariovalda! il y a, ma foi, de l'harmonie dans ce nom! Voyons, ne pourriez-vous pas nous adoucir aussi vos montagnes?

— « Non, dit le jeune homme, en redressant la tête. Que leur nom reste âpre et sauvage, qu'aucune bouche ne le prononce! mais qu'on les appelle les montagnes de la Trahison, car ce sont les Cattes qui les habitent. »

Cette fois le gouverneur s'aperçut de l'émotion qu'éprouvait le guerrier, et ce fut avec une gravité pédantesque et ridicule qu'il reprit : « Ne vous fâchez donc pas ainsi, mon brave! vous avez l'air effrayant, et je conçois maintenant sans peine que les Marcomans se soient enfuis à votre vue quand vous passiez le Danube avec vos Bataves. Hum! et à tout prendre, c'était déjà un terrible spectacle que de voir votre garde toute couverte d'acier passer à la nage un fleuve auprès duquel le Rhin n'est qu'un ruisseau. Ordinairement vous êtes aussi paisible qu'une jeune colombe; mais vous autres barbares, vous

avez tous le cœur pétri de haines héréditaires. Allons, remettez-vous, et dites-moi comment il se fait que vous soyez ennemis des habitans de ces montagnes ? Vous demeurez pourtant assez loin les uns des autres. »

Un observateur eût pu remarquer combien cette question réveillait de passions tumultueuses dans l'âme du jeune chef. Sa physionomie mobile semblait agitée comme la surface d'une mer orageuse; mais commandant à son trouble, il repartit avec calme : « Nous n'avons pas toujours été séparés des Cattes. Nos pères et les leurs ne formaient qu'une nation, lorsque se voyant plus nombreux que nous, ils voulurent nous asservir. Vainement leur rappellions-nous notre sang versé pour eux, et l'élite de notre tribu massacrée en les défendant : il fallut choisir entre l'esclavage et l'exil. Nous partîmes alors, et fuyant notre patrie, nous arrivâmes dans une contrée que l'Océan semblait vouloir interdire aux hommes... »

— « Ah! dit le gouverneur en souriant, c'était votre île! Elle devait être bien horrible

avant que nous ne l'eussions endiguée. Y avait-il déjà des habitans?

— « Il y avait des hommes qui se tenaient dans de petites niches au sommet des dunes ou sur la pointe des grands pieux qu'ils avaient plantés dans le sable. Ils descendaient de là quand la mer était basse pour ramasser les poissons qu'elle avait laissés sur le rivage. D'autres tribus, dans l'intérieur, trouvaient moyen de nourrir quelques troupeaux avec les grandes herbes des marais. On appelait ces pauvres indigènes les Cauques et les Frisons.

— « Misérables peuples! s'écria Varus avec un geste de mépris : vous les chassâtes sans doute? »

Cariovalda répondit avec vivacité : « Cela n'eût pas été si facile, général! et vous en conviendrez comme moi, si jamais vous les voyez d'aussi près que je les ai vus.

— « Alors vous les trompâtes par quelque artifice, comme Didon qui acheta aux Africains le terrain que pourrait enclore la peau d'un bœuf? C'était une assez jolie ruse.

— « Nous ne les trompâmes point, répliqua

fièrement le Batave; puis il poursuivit d'une voix émue : « Nous voyant sans asile et sans ressources, ces pauvres peuples eurent pitié de nous. Les pêcheurs apportèrent leur poisson; les pasteurs nourrirent nos troupeaux. Ils nous cédèrent enfin une partie de leur territoire, non pas la plus humide et la plus exposée, car ils savaient que nous y serions morts de faim, mais la plus sèche et la meilleure, pour que nous y fussions dans l'abondance. C'est ainsi que nous avons retrouvé une patrie et de véritables frères; et l'esprit qui gouverne le monde a si fortement uni nos cœurs, que sans doute cette sympathie et cette fraternité passeront d'âge en âge à nos derniers descendans. »

Incapable de s'exalter du même enthousiasme que le Germain au récit d'une action généreuse, le gouverneur ne montra qu'une froide surprise du désintéressement des barbares. « On voit bien, dit-il en laissant retomber pesamment sa tête sur les coussins, que la terre n'a pas autant de valeur dans vos déserts qu'en Italie! Céder comme cela une

île de plusieurs milles de longueur! voilà une singulière histoire! je veux en faire part à un certain Tite-Live que j'ai connu à Padoue et qui se mêle d'écrire. Mais, qu'on lève un peu ces tapis, afin que nous puissions voir comment avance notre pont. »

Des esclaves s'empressèrent d'obéir, et Varus jouit un moment du spectacle des travailleurs qui redoublaient d'efforts à sa vue, dans l'espoir d'obtenir de lui quelque récompense. « Bien, dit-il, cela promet. L'on parle des ponts que César avait jetés sur le Rhin; mais celui-ci sera bien d'une autre dimension! » Et il interrogea des yeux ses conseillers; ceux-ci, qui s'étaient tenus enveloppés dans leurs toges pour échapper au souffle piquant du vent d'est, se hâtèrent de relever la tête en donnant toute sorte de signes d'admiration pour le pont qu'ils avaient à peine aperçu; et renchérissant sur l'idée qu'avait émise leur patron, ils finirent par proclamer que le nouveau gouverneur-général, en civilisant le pays, éclipserait la gloire de tous ses prédécesseurs.

Quelque douceur que le magistrat parût trouver dans ces éloges, il y avait au fond de son cœur une voix secrète qui s'élevait comme le cri de la conscience pour troubler son triomphe. Il sentait confusément que toute cette grandeur, que lui prêtait l'adulation, était factice et mensongère; mais ce sentiment de justice et de vérité était importun à son amour-propre; il aurait voulu l'étouffer et s'étourdir sur sa propre petitesse. Il tourna la tête vers les officiers qui se tenaient derrière lui, comme pour voir si leur témoignage confirmerait celui de ses flatteurs. Eux regardaient le pont avec une attention véritable, et cela lui parut déjà un éloge. Il reprit alors un peu de courage, et s'adressant de nouveau à cet intrépide et modeste Cariovalda, dont il respectait plus que personne le courage, la franchise et la loyauté : « N'est-il pas vrai, Batave, reprit-il du ton d'un homme qui mendie un compliment, n'est-il pas certain que c'est ici un merveilleux travail? Ne le croyez-vous pas tout à fait propre à montrer notre puissance et l'immensité de nos res-

sources? Que pensez-vous qu'en diront vos Germains?

— « Que ce pont vous sera fort utile à vous autres qui ne savez pas nager, » répondit le jeune chef d'un air si simple et si naïf, qu'il eût été impossible de lui supposer aucune intention railleuse.

Varus tressaillit : « Comment, balbutia-t-il en relevant brusquement la tête, comment, vous ne sentez pas mieux la grandeur d'un pareil ouvrage! L'étrange chose que cette stupidité des barbares! Cependant, Cariovalda, vous avez des yeux pour voir, et vous déployez même un certain bon sens quand il ne s'agit que de vous battre. » Puis il ajouta avec aigreur : « Mais les animaux mêmes ont l'instinct de faire la guerre; ce qui distingue l'homme, ce sont les sciences, les arts, et surtout la connaissance de la justice. »

Il baissa les yeux en achevant ces mots, pour ne pas rencontrer les regards de ses officiers dont il avait peur. Pour le jeune Batave, il souriait doucement; les épigrammes du magistrat n'étant point soutenues par

un bras vigoureux et par une bonne épée, glissaient sur lui comme les injures d'une vieille femme.

Le silence qui régna alors pendant un moment dans le pavillon, fut bientôt interrompu par la voix sonore d'un conseiller encore jeune, assis aux pieds du gouverneur et vêtu comme lui de la robe blanche bordée de pourpre violette qui caractérisait un patricien. « Il faut espérer, dit-il en redressant sa taille mince et sa pâle figure avec l'humilité orgueilleuse d'un favori, que notre vaillant archer apprendra à mieux apprécier les bienfaits de la civilisation, aussitôt qu'il aura vu comment Sa Grandeur va organiser ici des tribunaux et une juridiction régulière. Cariovalda n'a connaissance que du métier des armes, il n'est pas étonnant qu'il comprenne mal tout le reste. On sait que les militaires ne s'entendent qu'à une seule chose dans le monde! »

Cariovalda fixa les yeux sur lui, mais ne lui fit pas l'honneur de s'émouvoir davantage de ses paroles que de celles de Varus.

« Notre Batave, poursuivit le patricien, est doué d'une sorte d'intelligence naturelle assez remarquable ; nous le civiliserons. Vous riez, Cariovalda !

— « C'est que je me rappelle, repartit le chef, qu'il vint dans notre île un homme de votre pays qui fit creuser la terre dans nos marais pour y trouver du marbre. Vous autres, gens du Midi, vous êtes les mêmes en tout : vous voudriez retrouver votre Italie dans chaque point du monde ! »

Fort du sentiment de son courage et de sa supériorité personnelle, le Batave avait prononcé ces mots sans colère et sans amertume. Cependant le balancement des plumes blanches qui flottaient sur son casque, et le retentissement de l'arc sur lequel s'appuyait sa main, trahissaient assez l'impatience secrète d'un homme fatigué de tous ces petits harcèlemens. Le patricien le sentit, et laissa au gouverneur le soin de continuer une escarmouche qui aurait pu finir par devenir dangereuse.

« Laissez-moi faire, Mugilan, reprit Va-

rus, en voyant qu'il gardait le silence; je veux, une fois pour toutes, lui faire entendre raison. Écoutez-moi, Cariovalda, et tâchez ensuite de me répondre catégoriquement. Ne serez-vous pas plus en sûreté sous la protection de nos tribunaux que dans l'anarchie où vous vivez?

— « Celui qui porte un glaive, répliqua le Germain avec un léger accent d'orgueil, n'a pas besoin qu'on le protége. »

Varus sourit comme un homme sûr d'accabler son adversaire. « Et les femmes, Cariovalda, reprit-il d'un air ironique et railleur? et les enfans? et les vieillards? et ceux qui sont faibles? »

Ce fut presque avec la chaleur de l'indignation que le chef répondit : « Ils ont des parens pour les défendre! Vous croyez, vous autres, que le frère doit délaisser son frère, et l'oncle s'écarter du neveu; il n'y a plus de famille chez vous : l'homme est isolé de l'homme, comme les platanes qui bordent vos routes, et dont les rameaux ne peuvent jamais se joindre et s'entrelacer. Le Germain

ressemble à l'arbre de ses forêts, qui s'attache aux arbres d'alentour, qui se mêle et se confond avec eux, et, fort de leur appui, daigne à peine incliner sa tête au souffle des vents.

— « *Tenacem propositi virum!* murmura le gouverneur en haussant les épaules. Mais enfin, mon brave, il y aussi des familles plus fortes les unes que les autres, et la moins nombreuse est impuissante contre celle qui compte le plus de guerriers.

Le Germain posa la main sur sa poitrine d'un air à la fois intrépide et modeste, et répondit d'une voix mâle : « C'est pour cela qu'il y a des races nobles, qui doivent appui au faible, et qui ne le laissent pas accabler. L'épée du chef est le bouclier des hommes de sa tribu. »

— « Et vous seriez assez fou pour vous battre en faveur de vos clients, de même que nous plaidons pour les nôtres ! s'écria Varus tout-à-fait déconcerté. Par les dieux, Cariovalda, c'est pour le coup que je vous déclare un être sans cervelle !

— « Pourquoi? répliqua froidement le jeune homme; vous savez bien ce que vous faites avec la parole, nous le faisons, nous, avec le fer. Notre force est dans la main, comme la vôtre dans la langue. »

Un murmure accueillit ces derniers mots; il n'y avait pas un des jurisconsultes qui ne se sentît blessé de cette distinction méprisante. Mais le plus piqué de tous, et celui qui cria le plus haut, parce qu'il savait bien qu'il pouvait le faire impunément, fut le gouverneur. « Ces maudits Bataves, s'écria-t-il en frappant du poing sur le dossier de son lit, sont les plus têtus des hommes! Ils ont les oreilles grandes, remarquablement grandes, et l'on croirait qu'ils n'en entendent que moins ce qu'on leur dit. Mercure lui-même, quoique dieu de l'éloquence, ne les ferait pas changer d'opinion! »

Loin de s'offenser de ce reproche, le chef en parut flatté : car l'attachement de ses concitoyens à leurs coutumes nationales lui semblait un titre d'honneur. « Cela est vrai, répondit-il d'un air satisfait; nous ne changeons

pas si facilement que les hommes de l'ouest, et l'on verra mollir les lames de nos épées avant que nos paroles soient doubles. Aussi, est-ce parmi nous que votre empereur est venu chercher des gardes. J'ai souvent veillé sur son sommeil, tandis que les soldats de sa nation ne pouvaient approcher de lui; car il savait que nous seuls nous ne changions jamais! »

Varus était furieux : il se fût peut-être résigné à avoir le dessous dans une discussion avec un homme de son rang et de son état; mais ne pouvoir pas même réussir à blesser l'amour-propre du sauvage opiniâtre qui lui tenait tête, c'était pour lui une cruelle humiliation. « Je vois, dit-il en se démenant sur ses coussins, comme s'il avait éprouvé un accès de fièvre, je vois que c'est ici une véritable conjuration de tous les militaires contre moi : car quelqu'un a sûrement soufflé le Batave! » Et il jeta un regard furieux à un vieux tribun dont il avait quelquefois essuyé les sarcasmes. « Mais je montrerai à l'univers, (ici le pauvre homme enfla sa maigre voix de toute la force de ses poumons), je mon-

trerai aux siècles à venir que les lois peuvent bien plus que les armes. Déjà, depuis que j'ai mis en vigueur une bonne justice, au lieu de vos exécutions militaires, on n'entend plus parler de soulèvemens, de combats, de meurtres. Ce n'est qu'un commencement, et l'on verra qu'il n'est pas besoin d'être un conquérant pour faire de grandes choses! »

Il laissa alors retomber sa tête sur les coussins, et la voix adulatrice de ses conseillers lui répéta sous toutes les formes et sur tous les tons, qu'il était le plus grand homme de l'empire. Il sourit : hélas! il avait tant envie de le croire qu'il n'était pas loin, même après cet échec, de se laisser persuader.

CHAPITRE VIII.

Le Meurtrier.

Pendant que Varus s'échauffait à prédire le succès de ses grands desseins, il régnait une sorte d'agitation et de tumulte parmi les ouvriers qui travaillaient au pont. Bientôt le bruit devint assez fort pour attirer l'attention du gouverneur lui-même. « Oh ! oh ! dit-il en allongeant la tête, que passe-t-il donc là? l'on vient de pêcher quelque chose. Par les

dieux, ils sont quatre à le porter! il faut que ce soit quelque grand poisson... un brochet, peut-être! le Rhin nous devait, ma foi, ce tribut.

— « Certainement, » s'écrièrent plusieurs des conseillers en se redressant sur leurs lits pour voir ce qui était arrivé; et mettant à contribution leur science historique, ils ajoutèrent : « Il est toujours arrivé que les grands poissons aient été comme réservés aux grands hommes : Lucullus et César l'ont éprouvé. La fortune de notre auguste patron éclate jusque dans les petites choses. Le plus beau brochet du Rhin est venu se faire prendre exprès pour figurer à sa table ce soir. C'est un bon augure.

— « Il est certain que mon étoile est singulièrement heureuse, murmura Varus enchanté. Qu'on le fasse porter au prétoire, et que nos cuisiniers aient soin d'en faire un plat qui n'ait plus rien de sauvage.

— « A quelle sauce Votre Grandeur veut-elle qu'on le mette? demanda le patricien Mugilan d'un air grave et obséquieux.

— « A quelle sauce!.... hum!.... Si nous avions ici notre ami Apicius! Mais on pourrait le mettre.....

— « A la sauce sanglante..... interrompit une voix âpre et sèche comme celle d'un soldat et d'un vieillard.

— « Comment, Popilius! s'écria le gouverneur en lançant un regard de mépris au vieux tribun, son antagoniste ordinaire : de quoi vous mêlez-vous avec vos idées de soldat? est-ce que l'on sait faire la cuisine à l'armée! »

L'inflexible vétéran repartit avec rudesse : « Ouvrez les yeux, général, avant de vous creuser davantage la tête; ne voyez-vous pas que votre poisson est le cadavre d'un homme? »

La consternation que cette découverte fatale répandit parmi les conseillers du gouverneur, serait impossible à décrire. Profondément humiliés de leur déconvenue, ils baissèrent les yeux, et leur front se couvrit de rougeur. Pour Varus, il eut à peine la force de balbutier : « Ce sera quelque pauvre hère de matelot tombé dans le Rhin. »

Armé de cette froideur impitoyable qui n'hésite pas à achever un ennemi mourant, le tribun, dont les traits vulgaires exprimaient l'entêtement routinier d'un vieux soldat, reprit sans balancer : « Non, général, ce n'est pas un matelot. Vos yeux se sont usés sur vos livres de jurisprudence : autrement vous reconnaîtriez comme moi l'uniforme des archers marseillais; et le sang qui baigne encore le cadavre vous apprendrait qu'il est mort de la maladie germanique : un coup trop dur pour être digéré. »

Le gouverneur bondit sur ses coussins de pourpre, tandis que les officiers riaient de la grossière plaisanterie de leur camarade. « Popilius, s'écria-t-il avec une fureur concentrée, vous êtes toujours prêt à supposer le mal! Qui vous a dit que le meurtrier fût un Germain?

— « De notre temps, répliqua le militaire, dont l'accent était presque dédaigneux, avant que vous ne nous eussiez amené vos gens de loi, le Rhin nous apportait quelquefois de pareils présens, et nous savons par expérience

d'où ils viennent : à moins pourtant que vos conseillers n'aient changé tout cela avec leurs grands mots. »

Varus ne trouva pas de réponse. Ce meurtre, qui venait d'être commis presque sous ses yeux, car le sang de la victime coulait encore, lui offrait une preuve matérielle, palpable, accablante, du peu de succès des mesures qu'il avait prises pour établir sur cette frontière un ordre régulier. Il sentait que c'était là un argument plus irrésistible que tous ses raisonnemens, et cette conviction lui inspira non pas de la colère, mais ce bizarre mélange de dépit, d'irrésolution, d'emportement et de rancune qui n'est guère connu que d'une seule classe d'hommes, de l'avocat qui se reconnaît engagé dans une situation désavantageuse, et qui commence à craindre de perdre son procès.

Si ses conseillers avaient ignoré son ancienne profession, ils auraient pu la deviner en ce moment à cette grimace aigre, triste, hargneuse, et pourtant froide et composée, qui contractait les muscles de sa figure. C'était

là un visage de guerre, le masque qu'il se faisait pour les combats de parole; et pour le dire en passant, cette habitude qu'il avait prise quand il était jeune, pauvre, pâle et maigre, avait quelque chose d'étrange, maintenant que l'âge et l'opulence lui avaient donné des couleurs et de l'embonpoint. Laissant ainsi percer le légiste criard et pédant à travers l'écorce moins âpre du gouverneur, il se leva à demi sur son lit de repos, et dit entre ses dents : « Ah! ils tuent encore.... Eh bien, nous les jugerons. »

Il avait prononcé cette phrase d'un ton de ressentiment et de défi, du ton d'un soldat qui en appelle à ses armes; et au mot magique de jugement, tous les graves jurisconsultes, couchés sur les lits voisins, avaient tressailli comme frappés d'une commotion subite. Mais une douloureuse réflexion succéda bientôt dans leur esprit et dans celui de Varus à ce premier effet de l'habitude. Ils avaient bien un corps de délit; mais où trouver des témoins et un coupable? Les arbres et les rochers des bords du fleuve pou-

vaient-ils déposer contre celui qui avait commis un meurtre au milieu de ces déserts? Il était plus que probable que ces difficultés, toutes locales, allaient paralyser la justice et rendre vaine toute la bonne volonté des magistrats.

« Que faire? demanda le gouverneur presque machinalement. Ne pourrions-nous donc trouver quelque remède à ceci? Il y va de la majesté de l'empire de châtier l'assassin. »

Aucune voix ne s'éleva pour lui répondre, car la science de ses jurisconsultes se trouvait en défaut en présence d'un événement qui sortait de la marche ordinaire.

Alors le vieux tribun laissa percer un sourire railleur. « Laissez faire Cariovalda, reprit-il avec sa brusquerie accoutumée; c'est avec des Germains, général, qu'il faut combattre les Germains. Il vous aura bientôt découvert de quelle nation est le meurtrier. La nature du coup, la trace des pas, l'enlèvement de la tête ou de la chevelure, et cent autres marques pareilles, leur suffisent pour

savoir à qui ils ont affaire. N'est-il pas vrai, Batave ? »

Le jeune chef répliqua sans balancer : « Quel est le chien qui ne se trompe jamais de piste ? Mais Cariovalda tâchera de reconnaître si c'est un Suève ou un homme de l'ouest qui a fait le coup ! »

Un peu soulagé par cette promesse, Varus reprit d'une voix caressante : « Et vous croyez, mon brave auxiliaire, que nous pourrons alors arriver jusqu'au criminel ?

— « S'il ne se livre pas lui-même, répondit le Germain, vous pourrez faire prendre trois têtes de sa nation. »

Il avait prononcé ces mots d'un ton si calme et d'un air si doux, que ni Varus, ni ses conseillers, ne se figurèrent que ce fût un acte d'hostilité, un véritable commencement de guerre auquel il faisait allusion. Ne le comprenant donc pas, ils restèrent les yeux fixés sur lui avec une expression d'incertitude et de curiosité.

Surpris à son tour de leur hésitation, le Batave poursuivit d'une voix légèrement al-

térée : « Je ne commande que la garde, et ce n'est pas moi que l'on accusera de lâcheté si ce sang ne retombe sur personne ! Un peuple germanique mettrait sa gloire à se venger promptement.

— « Mais sur qui se venger! s'écria le gouverneur avec impatience. C'est de cela, précisément, que nous sommes embarrassés.

— « N'importe sur qui, dit froidement le chef, pourvu que vous ayez trois têtes de la nation du meurtrier à la place du soldat que vous avez perdu. »

L'on comprit alors de quelles sauvages et terribles représailles voulait parler Cariovalda; et un cri unanime exprima l'horreur, l'étonnement et l'indignation de tous ces doctes magistrats auxquels il avait osé proposer une action si peu conforme aux règles du droit et aux lois de la jurisprudence.

Sans paraître ému de leur réprobation, le Germain croisa les bras sur sa cuirasse, en disant : « Ce sont là nos coutumes; essayez si les vôtres seront meilleures.

— « Si elles sont meilleures ! répéta-t-on

de toutes parts autour de lui. Par les dieux, il est fou ! Notre justice est aussi admirable que la violence de ces sauvages est infâme. Si seulement nous connaissions le coupable ! Si nous avions des indices, des témoins, un accusateur et un accusé !

— « Mais vous n'en avez pas ! » dit sèchement Popilius.

Les conseillers se turent. Ce malheureux *vous n'en avez pas !* était un coup de massue sur leur tête.

Après un moment de réflexion, Varus reprit en hésitant : « Il y a pourtant quelque chose dans ce droit de représailles qui n'est pas si injuste ! seulement, ces barbares ne l'apprécient pas convenablement ; car il vaut encore mieux prendre « *quid pro quo* » une chose à la place d'une autre, une tête germanique au lieu de celle du vrai coupable, que de n'exercer aucune action judiciaire quelconque. En matière civile, on exige bien une somme d'argent au lieu d'un esclave ou d'un cheval. Le mal est que ces Germains n'entendent pas la chose raisonnablement. Je crois

que sans cela..... si c'étaient des hommes comme nous qui jugeassent ce point.... hum! il y aurait beaucoup à dire..... puisque dans ce maudit pays le délinquant n'est jamais clairement connu. »

Quand le zélé magistrat eut ainsi laissé percer une vague intention de juger injustement plutôt que de ne pas juger du tout, il se trouva que tous ses acolytes furent de son avis. Ces représailles, qui leur avaient inspiré tant d'horreur, ne devaient plus avoir rien que d'équitable et de sacré, étant ordonnées par des jurisconsultes au lieu de chefs barbares; et l'on allait discuter si ce serait une tête ou trois que l'on exigerait des Germains, lorsque le gouverneur s'avisa de demander à Popilius si l'exécution d'un pareil arrêt n'exciterait pas quelques troubles parmi la nation condamnée.

— « Certainement, répliqua le tribun; mais qu'importe? Ne sommes-nous pas plus de cent mille hommes dans les deux armées du Rhin? Nous irons, s'il le faut, prendre la chevelure de ce Mérobaud qui s'est fait roi

des Suèves, ou celle de Thusvelda, la prêtresse du dieu de l'Ouest.

— « Ni l'une ni l'autre, repartit le gouverneur d'un ton froid et bref. Ces soldats veulent toujours la guerre! Il serait beau d'aller égorger des innocens, brûler des villages, ravager un pays, pour rendre la justice suivant l'usage des Barbares! Fi donc! ne sommes-nous pas des hommes civilisés? Nous jugerons cette affaire suivant ces saintes lois auxquelles l'Empire doit sa grandeur, et qui ne sont que la parfaite expression des règles de l'ordre universel. Le monde intellectuel et moral est fondé sur la justice, comme le monde physique sur la stabilité. Il vaudrait mieux laisser cent meurtres impunis que d'arracher un seul cheveu d'une tête innocente.

— « Je suis un sot, gronda Popilius entre ses dents en se retirant au fond du pavillon; j'aurais dû lui faire croire que les Germains nous laisseraient décapiter leurs compatriotes sans les défendre. »

Varus se leva. Il était soucieux, et ce meurtre avait fait sur lui une impression dont il

s'étonnait lui-même. « Il faudra instruire cette affaire, murmurait-il en marchant à pas lents d'un bout à l'autre de l'enceinte, en forme. Par Jupiter! nous le ferons en bonne forme. C'est la forme qui détermine le droit, et qui le distingue de la violence barbare. Holà, patron! envoyez une barque en avant, et qu'elle nous amène ce corps et ceux qui l'ont trouvé. » Puis il sourit, en ajoutant plus bas · « Eh bien! nos militaires verront au moins ce que c'est qu'un jugement bien conduit; cela fera impression sur eux. »

Peu de momens après, la barque, qui avait été détachée suivant ses ordres, revint au navire. On étendit alors sur le tillac, au pied du grand mât, le cadavre qui était encore revêtu de l'habit d'archer. Un peu plus loin, des esclaves rangèrent des siéges d'ébène et d'ivoire pour ceux qui allaient remplir les fonctions de juges; car l'usage italien ne permettait pas de placer le tribunal sous le toit du pavillon, et il fallait que le jugement fût rendu en plein air. Six hommes robustes, nus jusqu'à la ceinture, et armés de faisceaux de

haches, se postèrent à l'entour. C'étaient les licteurs de Varus. Puis, se levant de leurs lits de repos, et balayant de leurs longues toges blanches bordées de pourpre le pont de *la Cléopâtre*, le gouverneur lui-même et les principaux personnages de sa suite se rendirent lentement à ce tribunal improvisé.

Dès qu'ils eurent pris place, et que le reste du cortége eut formé cercle autour d'eux, à l'exception pourtant de quelques officiers qui restèrent avec Cariovalda dans le pavillon, l'on amena en leur présence ceux qui avaient trouvé le mort. C'étaient de pauvres habitans de la rive gauche du fleuve, appartenant à l'ancienne race des premiers possesseurs du pays, et par conséquent devenus serfs de ceux qui tour à tour s'en étaient emparés. Leur sarrau de toile grossière, leurs pieds nus, leurs cheveux coupés en rond, offraient la livrée de la misère et de l'esclavage, et il eût été difficile de reconnaître dans leurs traits amaigris, et dans leurs yeux bruns, mais ternes, le caractère naturel d'une espèce d'hommes ingénieuse, mobile et pétulante,

Ce ne fut pas sans trembler qu'ils répondirent aux questions de ces magistrats au costume imposant, au front sévère, au regard inquisiteur. Accoutumés qu'ils étaient au despotisme farouche de leurs patrons, ils n'osaient presque pas lever les yeux sur ces représentans du maître de leurs maîtres. Dans leur épouvante, ils s'attendaient à chaque instant à être condamnés au fouet, sorte de gratification qui ne manquait guère de leur être distribuée chaque fois qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire; et les sourcils froncés du gouverneur, sa voix rauque, ses gestes d'impatience, n'étaient rien moins que propres à les rassurer.

Ce qu'ils avaient à dire se bornait à peu de chose. Ils n'avaient aperçu que par hasard le cadavre que roulait le fleuve, et ils l'avaient retiré de l'eau dans l'espoir de profiter de sa dépouille. Mais si leur déposition était insignifiante, leur terreur ne parut pas l'être à des magistrats qui avaient sous les yeux un corps de délit, et qui cherchaient un coupable avec cette ardeur impatiente de l'homme

qu'arrête une énigme, et qui brûle d'en trouver le mot. Varus surtout, qui se faisait une affaire personnelle de réussir dans cette application de ses théories à la pratique, n'admettait pas la possibilité de ne point découvrir l'auteur du meurtre. Il lui en fallait un à tout prix, et voyant pâlir ceux qu'il interrogeait, il les condamnait d'avance comme les vrais criminels.

« Avec quoi travailles-tu? » demanda-t-il brusquement à celui qui lui parut le plus effrayé.

Le malheureux serf, qui ne parlait qu'un patois celtique, le comprit à peine et ne put lui répondre.

« Prenez la hache qu'il a passée dans sa ceinture, » dit le Romain aux licteurs; et, quand cet ordre fut accompli, il fit remarquer à ceux qui siégeaient à ses côtés que la lame était tachée de sang.

Une rumeur sourde s'éleva alors dans l'auditoire. Le pauvre ouvrier s'écria vainement, dans sa langue, qu'il avait aidé à porter le mort, et que ce sang avait pu dégoutter sur

lui ; on ne le comprenait pas, et quand même on l'aurait compris, on n'aurait pas voulu le croire. Sa condamnation était déjà décidée, et il pouvait lire l'arrêt de sa mort dans les yeux des juges et des spectateurs.

La physionomie de Varus n'annonçait pas la cruauté, et son caractère avait trop peu d'énergie pour être féroce ; cependant il avait souri en découvrant ce fatal indice. Ce n'était pas l'homme, le condamné, la victime qu'il voyait ; c'était le système, l'application de la théorie, le triomphe de la jurisprudence. Chose étrange ! dans ce moment terrible, sa figure reprit une nuance de bonhomie ; il était content, et l'homme de plaisir et de paresse recommençait à dépouiller sa vieille enveloppe de misère et de chicane. « Qu'on examine la blessure, reprit-il d'une voix déjà adoucie, nous verrons si elle se rapporte à l'instrument. La justice est impartiale, et laisse à l'accusé tous ses moyens de défense, heureuse quand elle peut le trouver innocent. »

Quand il eut achevé cette tirade, il se pen-

cha lui-même sur le cadavre, et appliqua la hache à la plaie. Elle paraissait s'y rapporter parfaitement, car la blessure était si large et si profonde qu'elle semblait n'avoir pu être faite que par une arme de ce genre, et la force du coup avait brisé les cartilages et les os depuis la gorge jusque près de la ceinture.

A cette nouvelle preuve de la justesse des soupçons du magistrat, un cri sortit de la bouche des spectateurs; c'était la condamnation du serf. Il comprit lui-même qu'il était perdu, et baissa la tête avec une morne résignation dont toute sa vie n'avait été que l'apprentissage.

« Mugilan, dit alors Varus, soyez son avocat. »

Le patricien se levant et prenant une attitude théâtrale, s'approcha de l'accusé et lui dit : « Je vais te défendre. »

Le pauvre serf le regarda d'un air stupide et incrédule.

« Commence par avouer ton crime, reprit le Romain. Je tâcherai de t'épargner la question. »

L'accusé ne bougea pas.

« Pères conscrits et citoyens, s'écria Mugilan sans se déconcerter, nous reconnaissons que nous n'avons plus d'espoir que dans votre clémence!.....

— « Attendez un peu, avocat, interrompit Varus. Voici Cariovalda qui vient, et nous serons bien aises de voir si, avec toute sa finesse sauvage, il se doutera seulement de ce que nous venons de découvrir. »

Cette idée sourit tellement aux conseillers et au jeune patricien, que tous les regards se fixèrent aussitôt, avec une expression de triomphe, sur le chef dont l'aigrette blanche flottait déjà par-dessus la tête des derniers spectateurs. On lui fit place, et le gouverneur, jouissant d'avance de sa victoire, lui cria d'un ton de défi : « Eh bien, Batave, que dites-vous de ce meurtre? Appelez à votre aide toutes vos ruses germaniques, et nous verrons si vous soupçonnerez quel est le criminel! »

Le jeune guerrier s'approcha, jeta un coup d'œil rapide sur la blessure, et répondit sans balancer : « C'est là un coup de scramsax. »

— « Scra... sara..... sarca..... quels noms maudits que les vôtres, mon brave! répliqua le Romain en souriant. Ainsi, c'est de cette manière que vous appelez une hache. Eh bien! vous avez deviné juste. Au reste, la chose était trop claire pour en douter. »

Le Germain leva les yeux sur lui avec étonnement, et, tirant de sa ceinture une sorte de coutelas façonné en guise de poignard et tranchant des deux côtés : « Voilà, dit-il, ce que c'est qu'un scramsax. »

Un coup de massue n'eût pas étourdi davantage le pauvre Varus. Sa figure devint pâle, puis violette, puis d'un pourpre ardent. Il sentait déjà que son procès était perdu. Sans oser montrer toute sa colère à Cariovalda, qu'il redoutait malgré lui, il jeta un regard irrité sur les spectateurs qui chuchotaient entre eux, et sur l'accusé, qui avait relevé la tête. « Faites donc faire silence, licteurs! s'écria-t-il, tandis que tous les muscles de son visage se contractaient. On dirait qu'ils deviennent tous barbares, dans cette Germanie. » Puis, se tournant vers Mugilan, qui

ne paraissait guère moins consterné que son patron : « Eh bien! avocat, dit-il d'un ton aigre, voilà un témoin à décharge! Tâchez d'en tirer parti, si vous pouvez. »

Le jeune patricien resta muet, partagé entre un reste de pudeur qui l'empêchait de trahir ouvertement l'accusé, et la crainte d'offenser le gouverneur.

« Quant à vous, Batave, reprit le magistrat en reprenant un peu d'assurance, et en affectant un ton de dédain, est-ce bien sérieusement que vous croyez que cette misérable lame, dont un faiseur de sandales ne voudrait pas pour couper son cuir, aurait suffi pour faire un pareil ravage? Par les dieux! si vous ne vous entendiez pas mieux à porter des blessures qu'à les reconnaître, vous auriez bien mal gagné votre collier d'or. Laissez cette besogne une autre fois à des jurisconsultes, et mêlez-vous de faire manœuvrer votre cavalerie. »

A ce flux de paroles, le chef n'opposait que le calme de la conviction; mais son regard suffisait pour rassurer ceux qui auraient douté

de la certitude de ce qu'il avait dit; car on y voyait briller une haute et puissante intelligence.

« Mais, Cariovalda, reprit Mugilan d'un air honteux, et en s'efforçant de lui faire comprendre qu'il ne fallait pas contrarier le gouverneur, vous êtes aussi par trop prévenu en faveur de vos compatriotes. Comment voulez-vous qu'un homme ait ainsi pourfendu ce corps, à moins de tenir à deux mains une arme pesante, dont le manche, faisant l'effet d'un levier, ait doublé la force du coup? »

En parlant ainsi, l'avocat faisait des signes d'intelligence au Batave. Mais, soit que la franchise austère du Germain dédaignât de fléchir devant le pouvoir, soit qu'il eût aperçu le regard suppliant du pauvre accusé qui renaissait à l'espérance, il répondit froidement: « Si le coup est bon, la main des chefs est forte! Il y a de grands chefs dans le Nord! Gerrits le Frison, et son ami Mallorix le Cauque, sont les lions du bord de la mer.

— « Par les dieux! s'écria Varus en poussant un éclat de rire un peu forcé, et en se

rejetant sur le dos de sa chaise curule, l'entêtement de ces barbares dans leur opinion est plaisant! Il prétendra bientôt reconnaître, à la seule inspection de la blessure, la main qui l'a faite.

— « Et pourquoi pas? gronda la voix chagrine du vieux Popilius. Je reconnaîtrais bien, moi, ses flèches entre celles de mille autres. Allons, Cariovalda, dites-nous toute votre pensée, sans rien garder au fond de votre cœur. »

Le Batave allait répondre : tout à coup on le vit tressaillir comme s'il venait d'entendre une voix bien connue. Il tourna la tête vers le rivage sans prononcer une parole:

« Il a peur, dit un des conseillers. Peut-être est-ce un de ses amis qui a fait le coup.

— « Il a raison de se taire, repartit Varus en haussant la voix dans l'espoir de l'intimider. Certainement, si, par impossible, l'on me montrait que ce fût un Batave qui eût commis ce meurtre, je ne l'épargnerais pas davantage que ce serf. La loi est inflexible, et je ne connais qu'elle. Vous, Mugilan, conti-

nuez votre plaidoyer, que vous n'auriez pas dû interrompre. »

Mugilan reprit son attitude d'orateur, étendit le bras, ouvrit la bouche..... mais s'arrêta encore une fois en voyant le Batave s'élancer brusquement vers l'arrière du navire.

Là venait d'aborder un homme à demi nu, enveloppé dans une peau d'ours, encore tout baigné de l'eau du fleuve, et noirci de fange. Le jeune chef, courant à lui, le pressa dans ses bras, malgré l'étrange contraste qu'offraient cette nudité et ces souillures avec son costume brillant et la richesse de ses armes. Ni l'un ni l'autre ne semblaient songer à cette différence. La même amitié sincère et profonde se réfléchissait sur leurs figures mâles. Ils échangèrent quelques mots dans leur langue; puis Cariovalda, prenant son compagnon par la main, le conduisit au gouverneur, et lui dit fièrement : « Le voilà ! C'est lui qui a tué cet homme; c'est Mallorix le plongeur. »

Difficilement pourrait-on rendre l'impression que produisirent ces mots sur l'assemblée et sur le tribunal. Tous ces hommes civilisés,

accoutumés à voir pâlir l'accusé devant le juge, et à regarder comme fort heureux celui qui ne payait que de quelques années d'exil le meurtre même le plus excusable, restaient stupéfaits de l'air de triomphe avec lequel Cariovalda venait de dénoncer son ami, et de l'assurance avec laquelle le Cauque à la peau d'ours, et aux mains encore sanglantes, soutenait les regards des magistrats et des spectateurs. C'était une scène entièrement contraire à l'ordre de leurs idées. Les conseillers surtout, ces hommes de loi que la chute du monde eût moins étonnés que l'ébranlement d'un principe de leur science, semblaient ne pouvoir ajouter foi au témoignage de leurs yeux. Pour le gouverneur, il éprouvait l'anéantissement d'un homme dont s'écroulent l'ouvrage et le système, et toutes les souffrances de l'amour-propre humilié déchiraient ce cœur inaccessible à des émotions d'un ordre plus puissant. « C'est une conspiration ! » murmurait-il. Puis, comme s'il se fût flatté de faire peur à Mallorix et de lui arracher un désaveu, il reprit d'une voix

sonore et menaçante : « Ce Germain ne sait donc pas que je pourrais le punir, que je le devrais même, s'il était réellement le meurtrier? »

Le Cauque, devant lui, ne changea point d'attitude ni d'expression; il leva seulement sur le Romain ses yeux pleins de hardiesse, et dit : « Tu es le maître; tu peux dénoncer la guerre quand tu le voudras. Les hommes du Nord ne craignent personne; je ne t'ai pas cru assez lâche pour m'attaquer quand je viens à toi seul et sans armes; mais si tu le faisais, la vengeance serait prompte.

— « La vengeance! répéta Varus en levant les épaules avec affectation, pour mieux déguiser le genre d'émotion que lui faisait ressentir ce mot fatal. De quoi parle donc ce barbare? Il ne m'a pas compris! il n'a pas d'idée de la justice! Cariovalda, expliquez-lui que nous allons le juger.

— « Mallorix est un homme, répliqua le Batave avec emphase : il n'a pas besoin des conseils d'un enfant. »

La colère commençait à briller dans les

yeux des officiers qui environnaient le gouverneur; car ils se sentaient offensés de ce dédain pour leur chef, et ils avaient autant de confiance dans leurs épées que les guerriers du Nord dans leurs scramsax. Mais Varus entendait encore retentir à son oreille le mot de vengeance, et sa mémoire lui rappelait ce qu'il en avait coûté à plusieurs de ceux qui avaient provoqué le ressentiment des Germains. « Par les dieux, se dit-il, les sauvages seraient capables de quelque grand attentat! » Et tout frappé de cette idée, il reprit d'une voix infiniment moins hostile : « Écoutez-moi tranquillement, Nacolix; vous allez vous mettre là sur la sellette; ce n'est pas une humiliation; j'en ferais autant à votre place, moi qui vous parle. »

Le Cauque resta immobile comme un terme.

— « Ne me forcez pas à employer la contrainte, poursuivit le Romain; vous voyez que j'ai des égards pour vous; n'en abusez pas » : et s'apercevant que les menaces n'ébranlaient point la résolution du sauvage, il ajouta d'un ton encore plus doux : « Je veux

bien croire que vous avez eu quelque motif légitime pour tuer ce soldat; mais vous devez me le faire connaître. N'ayez donc pas peur, vous dis-je; asseyez-vous là; c'est peu de chose; vous serez probablement absous. »

Quoique Mallorix comprît le gouverneur, il était bien loin de songer à lui obéir, et Varus lui-même ne s'y attendait pas. Il était trop facile de voir que le Cauque n'était pas fait d'un métal assez flexible pour plier sous la parole d'un homme. Il restait debout, froid, fier, et comme s'il se fût cru plus que l'égal de tous ces magistrats qui prétendaient le juger. Son chien, qui l'avait suivi, la gueule encore sanglante, se tenait à ses côtés comme un licteur plus fidèle et plus résolu que tous ceux du Romain; et telle était l'impression que faisait sur les spectateurs l'air hardi, impérieux et presque menaçant du guerrier, que personne des conseillers ni des courtisans n'osa lui répéter l'ordre d'aller s'asseoir sur la sellette.

« Il faudra que je le fasse prendre, se dit Varus irrité. Et pourquoi ne le ferais-je pas?

la loi est la même pour le fort que pour le faible. Holà, licteur!... chassez-moi ce maudit serf qui reste là comme s'il était encore accusé. Il mériterait bien la question, pour m'avoir laissé croire qu'il était le coupable! »

Pendant que le licteur exécutait cet ordre, et traînait hors du cercle le malheureux ouvrier, encore étourdi des vicissitudes qu'il avait subies, le Cauque, élevant sa voix ferme, dit : « Je suis venu faire une demande. Est-ce toi ou le tribun Théodore qui commande sur cette frontière? »

A cette brusque interpellation, le premier mouvement du Romain fut de peur; car en dépit de toute sa puissance actuelle, et de la nombreuse suite qui l'entourait, sa nature timide, faible et lâche, reculait devant le contact de l'être rude et farouche qui venait le chercher au milieu de ses courtisans : puis il rougit, honteux de son épouvante; il eut même un moment la velléité de se faire craindre à son tour. « Par la tête de l'empereur! s'écria-t-il d'un air sévère, voilà un accusé qui s'écarte furieusement de la question!

Douter que je sois le gouverneur! quelle insolente audace!

— « Si c'est toi, poursuivit l'inflexible Mallorix, il y va de ton honneur de délivrer deux prisonniers qu'on t'amenait, et que le tribun a retenus à Bonn. Honte à toi! si tu ne le fais pas, maintenant que je t'en ai prévenu. Ce serait oublier tout ce qu'un chef se doit à lui-même. »

Quoiqu'à demi subjugué par l'ascendant de cette mâle énergie, le pauvre Varus ne pouvait digérer la hardiesse avec laquelle le traitait ce sauvage à demi-nu. « Honte à moi! répéta-t-il entre ses dents; eh, par Jupiter! qui est donc le juge de nous deux? » Et prenant le ton le plus imposant qu'il lui fut possible, il ajouta en enflant sa voix : « Or çà, m'expliquerez-vous, Germain, pourquoi vous avez tué cet homme? »

Mallorix hésita un moment. S'il n'avait songé qu'à lui-même, il eût dédaigné de répondre, car son indépendance indocile était blessée de cette question; mais il craignit de nuire à la cause des captifs pour les-

quels il était venu réclamer l'intervention du magistrat. Ce fut par cette considération qu'il repartit enfin : « Ce soldat voulait me fermer le passage, et je suis un homme libre.

— « Un homme libre! ce n'est qu'un homme libre! se dit Varus, dont l'air devint moins inquiet; moi qui croyais que c'était quelque chef! La justice n'a qu'une balance; mais encore est-il bon de savoir à qui l'on parle.

— « Ne vous y fiez pas, général, repartit le vieux Popilius. Un ami de Cariovalda doit être un noble. Je connais leurs habitudes, moi. » — Et s'adressant à Mallorix : « Cauque, dit-il, êtes-vous de la tribu qui sauva notre flotte du temps de Drusus? »

Le Germain fit un geste affirmatif.

« Et ne seriez-vous pas parent du chef qui empêcha le général de se noyer avec tous ceux qui étaient sur sa galère? »

On ne put remarquer aucune émotion sur la figure impassible du plongeur, tandis qu'il répondait avec calme : « C'est moi.

— « Vous! s'écria le gouverneur d'un ton

presque respectueux. Par les dieux ! brave homme, je vous absous de l'accusation ; car vous étiez dans votre droit, mon cher Naborix. Certes, on ne pouvait pas vous interdire de venir me trouver, moi, qui suis juge en dernier ressort de cette question. Vous avez bien fait de tirer votre sarasasse, et de punir ceux qui vous attaquaient sur la voie publique. C'est le cas de Milon contre Clodius, et il n'y a pas ici de Pompée pour opposer la violence aux argumens de Cicéron en votre faveur.

— « Bon, dit le sauvage d'un air d'indifférence. A présent je m'en vais. »

Et un moment après il fendait d'un bras robuste les eaux du fleuve, et à côté de sa tête blonde on voyait s'élever celle de son chien noir.

CHAPITRE IX.

L'Honneur germanique.

MALLORIX avait déjà regagné le rivage, que Varus et ses conseillers restaient encore sur leurs siéges, silencieux et consternés. Le pauvre gouverneur, surtout, ne pouvait revenir de sa surprise et de son dépit, non seulement d'avoir laissé échouer si malheureusement une procédure si bien commencée, mais encore d'avoir été traité avec si peu de cérémonie

par un sauvage. Popilius lui-même, et les autres officiers, quoique contens d'avoir vu la jurisprudence de leurs adversaires en défaut, souffraient de l'humiliation qui avait rejailli sur leur général. Il s'écoula ainsi près d'une demi-heure pendant laquelle le silence ne fut interrompu que par quelques paroles insignifiantes. Le navire restait à l'ancre, et le patron attendait qu'il plût à Varus de lui donner des ordres.

Après cet intervalle, on vit une petite chaloupe se détacher de la rive gauche, et se diriger vers la *Cléopâtre*. Elle aborda le vaisseau, et il en sortit un jeune militaire, grand et pâle, qui monta sur le pont. A sa toque rouge, ombragée de plumes noires, plusieurs des officiers reconnurent le tribun Théodore. Lui, sans s'arrêter à leur adresser la parole, marcha droit au gouverneur, l'œil étincelant, les sourcils froncés, les lèvres serrées l'une contre l'autre.

Au bruit de ses pas, Varus avait relevé sa tête. « Oh ! dit-il, c'est l'homme qui nous a valu la visite de ce Cauque ; » et souriant de

plaisir à l'idée de trouver quelqu'un sur qui se venger, il reprit à voix haute : « Qu'avez-vous fait de mes captifs, jeune homme? Par les dieux! est-ce que vous avez cru me tromper? »

En tout autre moment le tribun eût été intimidé de la joie menaçante et implacable qui brillait dans les yeux gris du magistrat furieux; mais il était sous l'empire d'une passion trop violente pour que la frayeur pût trouver place dans son âme. « Vos captifs, général, répliqua-t-il avec une froideur ironique et amère, un parti de Chérusques les emmène. »

A cette réponse on vit tressaillir les officiers, tandis que le gouverneur bondissait sur sa chaise curule. « Qu'est-ce à dire! » s'écria-t-il en se levant à demi.

Le jeune Provençal se mit à narrer avec un art perfide la rencontre qu'il avait faite de Hermann, et, dénaturant les circonstances de la scène qui s'était passée entre eux, il l'accusa d'avoir employé la violence pour enlever Androcare et Phanie. Varus, quoique

d'ordinaire défiant et soupçonneux, ajouta complétement foi à cette accusation; car il avait besoin de trouver sur qui décharger le dépit qui l'étouffait, et il s'estima heureux de pouvoir au moins tempêter librement, non pas il est vrai contre le Cauque, ni contre le Batave, ni contre le mort, mais enfin contre un Germain; et c'était déjà beaucoup.

C'est un merveilleux apaisement à la colère de l'homme faible que le bruit de ses paroles. Le gouverneur l'éprouva en cette occasion. « Tête et sang, criait-il, en arpentant le tillac à grands pas, mort et furies, une offense à l'empire! Comment, ce rebelle ose dire que je me suis tr..... il ose nous enlever les proscrits de l'empereur! Vengeance, mes braves officiers! Nous quitterons la toge pour la cuirasse, ou du moins, comme Cicéron, nous porterons la cuirasse sous la toge. Où sont les tribuns laticlaves! Popilius, vous ne dites rien?

— « J'attends vos ordres, général, repartit le vieil officier.

— « Mes ordres, c'est de ne faire aucun

quartier à ces traîtres. N'avez-vous pas dit, tribun Théodore, que vous aviez pris sur vous d'envoyer sommer les Chérusques en mon nom? Eh bien! vous avez mal fait. Je ne veux pas qu'ils se rendent : je veux qu'on les extermine. Voyons, sommes-nous en force?

— « Votre Grandeur n'a qu'à parler, répondit le tribun. Il y a, dans les environs de Bonn, plus de troupes qu'il n'en faut pour châtier ces déserteurs.

— « Point de retard, en ce cas. Ah! ces barbares me croient un homme timide, parce que je suis un jurisconsulte. Vous êtes bien sûr, n'est-ce pas, Théodore, de notre supériorité?

— « Sans aucun doute, général. Nous avons la cavalerie ubienne et trévire, mes archers, une cohorte de la 21e légion, et l'infanterie espagnole.

— « Bien! fort bien! reprit Varus, dont la chaleur allait en décroissant d'une manière très sensible. Comptons un peu, toutefois, pour régler la chose. Vos archers peu-

vent passer pour mille hommes. J'en suppose autant dans la cohorte de la 21e légion, et je crois que les piquiers espagnols ne sont guère moins. Voilà donc trois mille fantassins. Reste la cavalerie ubienne et trévire. Combien sont les Chérusques?

— « De sept à huit cents cavaliers, dit le Marseillais.

— « Le gouverneur sourit d'un air d'approbation. Sept à huit cents, reprit-il, voilà qui va bien! En joignant à nos troupes vos Bataves, Cariovalda, qui seront à Bonn dans une heure, nous serons assez forts..... »

Une main, qui se posa sur son épaule, l'interrompit à ce mot : c'était celle du jeune chef dont le courage et l'impétuosité germanique se révoltaient également contre la lenteur et la lâcheté de ce calcul. Son calme et sa douceur avaient disparu pour faire place à une expression subite d'orgueil, d'ardeur et de colère, qui enflammait ses joues et faisait étinceler ses regards. « Assez forts! répéta-t-il avec une amère ironie. Oui, nous le serons assez pour être sûrs de laisser aux Chérus-

ques tout l'honneur du combat : car on dira qu'il a fallu douze aigles romaines contre un seul vautour de la forêt de Teutsch ! »

Quoique les idées chevaleresques d'honneur, qui régnaient parmi les Germains, fussent étrangères à Varus, il ne laissa pas que de sentir que Cariovalda parlait en guerrier, tandis que lui n'avait fait que compter en homme d'affaires. Piqué et confus de s'être laissé voir si petit à côté du sauvage, une grimace ignoble de déplaisir et de rancune vint décomposer ses traits. « Préjugés de barbare ! murmura-t-il en frappant du pied. L'honneur est pour le plus fort ! » Puis, frappé d'une sorte de crainte, à l'indignation religieuse qui brillait dans les yeux du Batave, au frémissement de tout son corps, au dédain de ses lèvres et à la hauteur de son maintien, il se repentit de l'avoir heurté de front, et reprit d'une voix embarrassée : « Mais que voudriez-vous donc que je fisse, jeune homme ?

— « Ce que je voudrais ! s'écria le Germain d'une voix qu'agitait encore la colère ; un combat loyal et honorable !

— « Laisse-moi marcher contre Hermann avec mes deux ailes de gardes, le nombre sera égal de part et d'autre.

— « Mais..., êtes-vous bien sûr de le battre à forces égales ? demanda le Romain en hésitant.

— « Ce dont je suis sûr, répliqua le Batave d'un ton plus calme et avec un orgueil plus tranquille, c'est qu'il ne me verra pas fuir.

Entièrement subjugué par l'ascendant de ce caractère mâle, le timide Varus répondit avec une sorte d'humilité et de honte : « Eh bien ! je m'en rapporte à vous....., car, après tout, vous vous entendez assez bien à mener votre cavalerie : vous êtes un peu jeune, mais n'importe ; conduisez l'affaire comme vous l'entendrez. Mais ménagez vos gardes, mon cher Cariovalda ; ne vous exposez pas vous-même à la maudite hache de ces Chérusques. Laissez votre saramasse dans votre ceinture, et percez-moi ces coquins de maraudeurs avec vos bonnes flèches, comme un nouvel Ulysse. Vous êtes assez adroit pour abattre leur chef à mille pas de distance. »

Peu s'en fallut que cette marque d'intérêt qu'il croyait donner au guerrier germain ne parût à celui-ci un nouvel outrage. Aussi avide de gloire que prodigue de sa vie, l'idée seule de recourir à ses flèches pour combattre Hermann sans danger, fit monter à son front une rougeur brûlante. Mais voyant le gouverneur le regarder d'un air interdit et comme un homme stupéfait d'un mauvais accueil inattendu, il se rappela que ce n'était qu'un étranger qui ne pouvait pas s'élever jusqu'aux nobles pensées des hommes du Nord. Comprimant alors son premier mouvement d'indignation, il baissa les yeux, croisa les bras sur sa poitrine, et dit d'une voix ferme, quoique modeste : « Cariovalda n'est qu'un jeune guerrier; comment acquerrait-il de la gloire s'il frappait ses ennemis de loin? Non, le chef batave cherchera le chef chérusque l'épée à la main et le visage découvert. Il y a longtemps que j'ai entendu louer Hermann; je l'admire, je l'aime : il me vaincra peut-être, mais il ne me méprisera pas. »

Un murmure d'approbation s'éleva parmi

les officiers qui l'entouraient. Varus lui-même ne pouvait se défendre d'admirer la générosité guerrière qui caractérisait cette race fière et vaillante. Il y eut pourtant quelques uns de ses conseillers qui, plus méticuleux encore que lui, firent observer que ce serait dommage de recourir aux armes avant d'avoir épuisé les voies de conciliation. Mais tous les militaires s'accordaient à affirmer que jamais un noble Chérusque n'avait rendu les captifs qui s'étaient faits ses hôtes, et qu'on ne pouvait rien attendre que de la force. Cariovalda surtout se portait garant de l'inflexible fermeté de l'adversaire qu'il voulait combattre. Cependant il en parlait avec tant d'estime, qu'en l'écoutant le faible Varus retomba presque dans l'inquiétude et dans l'irrésolution.

« Que pensez-vous de tout ceci, Popilius, demanda-t-il au vieil officier; la précipitation est une mauvaise conseillère?

— « Et la peur aussi, » répliqua le vétéran avec rudesse.

Le gouverneur embarrassé allait pourtant

céder aux instances du Batave qui voulait débarquer à l'instant même, lorsque, tout à coup, le tribun poussa un cri : « Les voilà ! les voilà ! »

En parlant ainsi, il avait étendu le bras vers le bois, et tous les yeux se portèrent de ce côté. L'on découvrit alors Androcare et Phanie déjà entourés de soldats. Cette vue fit passer le gouverneur de l'incertitude à l'arrogance, et il s'écria, en promenant autour de lui un regard satisfait : « Eh bien, qu'on dise maintenant que ces Barbares ne nous respectent point! Par les dieux, Popilius, j'aurais employé la force. »

Les officiers avaient échangé entre eux plus d'un coup d'œil de surprise et de curiosité. Connaissant le caractère des Germains, ils ne pouvaient concevoir comment ils avaient livré leurs hôtes. Pour Cariovalda, il était pâle comme si une tache venait de rejaillir sur toute sa race, tandis que le tribun triomphant se livrait à la joie de la vengeance.

« Nous débarquerons, dit Varus; il est bon d'apprendre les détails de cette affaire. » Et,

d'un geste, il avertit le patron du navire de gouverner vers le rivage.

« Séigneur gouverneur, reprit alors le tribun d'une voix humble, votre générosité ne me refusera point la légère satisfaction de conserver sous ma garde les captifs qui m'ont été enlevés : c'est un dédommagement que réclame l'honneur de ma cohorte.

— « Vous l'aurez, Théodore, » répliqua nonchalamment l'heureux Varus.

Cariovalda l'avait entendu : il devint rêveur et soucieux. Depuis que sa nation avait quitté les bords de la Lahn pour ceux du Wahal, elle avait cessé d'appartenir aux tribus de l'Ouest, et se regardait comme faisant partie de celles du Nord. Mais il n'en existait pas moins, entre elle et les Chérusques, une ancienne parenté dont les haines récentes n'avaient pas effacé le souvenir. De là résultait, pour le jeune chef, comme un double lien. Ennemi des enfants de Teutsch toutes les fois qu'ils menaçaient ses nouveaux alliés, il se rappelait qu'il était de leur sang quand on les offensait. Ainsi, presque également blessé

des injures qu'il recevait et de celles dont ils se rendaient coupables, son caractère ardent et noble le portait à épouser leur cause quand ils paraissaient avoir le dessous, comme à la répudier quand ils étaient les plus forts.

Cette fois, ils étaient humiliés : leurs hôtes allaient retomber dans l'esclavage. Il ne se souvint plus alors que de sa parenté avec ceux que le moment d'avant il voulait combattre, et venant au gouverneur, il lui prit la main sans proférer un seul mot, et lui fit signe de se lever de son siége ; puis il l'entraîna vers la proue du bâtiment. Varus, stupéfait de cette démarche hardie, de cet oubli de son rang et de sa grandeur, se laissait cependant subjuguer par le regard du Germain, dont la figure exprimait une résolution violente et profonde. « Que me veux-tu donc, mon brave auxiliaire? » balbutia-t-il en arrivant sur l'avant du navire.

« Le sang des chefs Chérusques est aussi le mien, répondit le guerrier d'une voix étouffée.

— « Eh bien! qu'importe cela maintenant?

— « Si Inguiomer ou Hermann ont violé la

foi de l'hospitalité, reprit le jeune homme, moi je dois la tenir. Je ne dois pas permettre que ce tribun, ce lâche soit geôlier de ceux qui ont touché la main de mes proches.

— « Cariovalda ! s'écria le gouverneur en faisant un pas en arrière, vous êtes fou avec vos idées de sauvage. »

Le Batave prit un air froid et sombre, et répliqua : « J'ai dit ce que j'avais à dire. » Puis il s'éloigna brusquement de Varus déconcerté.

Au même moment la galère aborda le rivage. Elle portait un pont de planches qui fut aussitôt accroché. Alors le gouverneur et sa suite descendirent à terre, et laissant à droite la nouvelle ville, ils marchèrent à la rencontre des prisonniers qu'on leur amenait.

Le proscrit, entouré de gardes, s'avançait d'un pas encore ferme, quoiqu'il détournât ses yeux de sa fille qui le suivait chancelante, pâle, et entièrement voilée.

Les soldats et les officiers contemplaient avec étonnement cet homme que ni les années ni le malheur ne semblaient pouvoir abattre,

et qui venait avec tant de résignation subir sa triste destinée. Varus lui-même se sentit prévenu en sa faveur : « Qui êtes-vous, ami ? » lui demanda-t-il d'un ton où il y avait plus d'importance que de sévérité.

— « J'étais le prince du sénat de Marseille, répondit le vieillard, en le regardant avec calme : maintenant je suis un exilé qui ne sais sous quel abri poser ma tête. »

La dignité qui éclatait encore sur sa belle figure, donnait à ce langage simple je ne sais quelle puissance de mélancolie, de courage et de grandeur. Le gouverneur - général garda un moment le silence, respectant cette noble infortune. Comme lui, les principaux officiers de sa suite étaient touchés du courage du vieillard et de l'abattement de sa fille. Mais c'était surtout le jeune chef batave, qui paraissait profondément ému. On eût dit qu'il éprouvait une sorte de honte, et qu'il eût voulu se cacher aux regards de ceux qui l'entouraient, comme s'il eût été responsable de la lâcheté du Chérusque qui avait livré un pareil hôte.

— « Ce sont sans doute les Germains qui

te renvoient? reprit Varus avec une sorte de bonhomie; ils ont eu peur de moi.

— « Non, répliqua l'Héraclide. J'ai fui de leur camp, afin que le sang de mes protecteurs ne coulât point pour ma défense.

— « Comment! répliqua le Romain, tu crois donc qu'ils ne t'auraient pas rendu d'eux-mêmes?

— « Je crois, seigneur Varus, je suis certain qu'ils m'auraient défendu au prix de leur vie. »

Le gouverneur parut déconcerté de cette réponse; mais Cariovalda poussa un cri de joie : car maintenant l'honneur de sa race restait intact.

Le tribun, prenant alors la parole, réclama de Varus l'exécution de sa promesse, et reçut comme il le désirait l'ordre de faire conduire les prisonniers à Bonn. Des archers s'emparèrent aussitôt du vieillard et de sa fille. Personne n'éleva la voix en faveur de ces victimes d'une odieuse tyrannie. On connaissait le caractère du gouverneur, et ceux mêmes qui éprouvaient la compassion la plus

vive pour ces malheureux, savaient qu'il serait inutile de la montrer dans ce premier moment.

Varus, encore contrarié, portait sur sa figure une expression visible de mauvaise humeur. Il fit amener des chevaux pour sa suite, et bientôt toute la troupe des officiers et des magistrats qui l'accompagnaient se dirigea de nouveau vers le pont pour inspecter ce bel ouvrage.

Arrivé là, Varus fit payer cher aux pauvres constructeurs les contrariétés qu'il venait d'essuyer coup sur coup. Il n'y avait pas une seule partie du travail à laquelle il ne trouvât à redire; et avec la précision minutieuse d'un homme de loi, il exigea qu'on lui rendît compte de l'emploi de chaque pièce, et qu'on justifiât les plus petites différences qu'il croyait remarquer d'une pile à l'autre. Cette manie de reprendre et de contrôler, désespérante pour ceux qu'il harassait ainsi de questions et de censures, eut du moins pour lui le bon effet de dissiper sa bile. Il redevint maniable et accommodant à force d'avoir tracassé, comme

si ces petites victoires lui faisaient oublier l'échec qu'il avait reçu. Il finit par avouer qu'il y avait du bon dans le plan des ingénieurs et de la grandeur dans leur travail; puis, comme pour expier sa rigueur et ses torts, il leur dit qu'il comptait les voir au nombre de ses convives dans la soirée; car il avait fait préparer à Bonn un grand festin auquel devaient assister plusieurs chefs germains du voisinage.

Se tournant alors vers Cariovalda, qui se tenait en arrière, pensif et sombre : « Eh bien! mon brave, lui cria-t-il gaîment, est-ce que vous songez encore à ces captifs? Chassez-moi cette folle idée de votre cervelle. Nous aurons ce soir une petite fête, et demain un combat de lions à Cologne. Je ne veux voir que des visages joyeux. »

Le chef secoua la tête. « Le visage des hommes du Midi, répondit-il fièrement, est mobile comme leur foi : le nôtre est sincère comme la parole d'un guerrier. Mais Cariovalda n'importunera point les regards de ceux qui se livrent à la joie.

— « Que dites-vous là, mon cher? reprit le Romain en souriant. Par les dieux! je compte au contraire sur vous pour figurer dans mon cortége. Les Barbares n'admirent rien tant qu'un beau cavalier; et en vérité vous faites un bon effet avec votre armure d'argent, vos plumes blanches et votre grand cheval noir, dont je ne puis pas prononcer le nom. N'est-ce pas Aratrabor que vous l'appelez? Vous viendrez à mes jeux, vous dis-je; c'est une belle chose qu'un combat de lions, et vous serez témoin de la surprise et de l'admiration de vos compatriotes. »

Un regard dédaigneux précéda la réponse du Batave irrité. « Il se peut, murmura-t-il, que nos Germains admirent en effet vos lions; mais il y a peu d'honneur à rester spectateur d'un combat sans tirer l'épée. Il vaut mieux que le fils de mon père s'éloigne.

— « Que les furies d'enfer le confondent! s'écria Varus en syriaque; car sa colère était toujours accompagnée de circonspection. Cet ours du Nord ne sera pas content que je ne l'aie renvoyé dans ses marais. Je l'aurais déjà

fait depuis long-temps, si j'étais sûr de pouvoir retenir ses Bataves. »

En achevant ces mots, il tourna bride brusquement, et poussa son cheval sur la route de Bonn. Sa suite se hâta d'imiter ce mouvement imprévu, et toute la troupe prit au galop le chemin de la ville. Le Batave seul retint son cheval; et quand il vit le tribun des archers passer auprès de lui, il lui lança un regard qui le fit changer de couleur.

Un moment après, ils se trouvèrent à côté l'un de l'autre. Alors Cariovalda lui fit signe de s'arrêter, et dès qu'ils ne furent plus entourés de témoins, il lui demanda fièrement s'il trouvait aussi que ce fût un crime de prendre le glaive pour juge entre des guerriers.

Il restait dans le cœur du jeune Marseillais quelque chose de l'orgueil et du courage de ses ancêtres; et, blessé du ton et du geste de son ennemi, ses yeux s'enflammèrent et son sang bouillonna. Ce n'était plus ce lâche débauché dont la haine évitait le grand jour; le descendant des héros phocéens s'était réveillé

en lui en présence du mépris et de l'outrage. Il répondit avec fermeté : « Je connais la coutume dont tu parles ; elle est bonne. »

Il se fit aussitôt un changement dans la physionomie et dans la voix du Batave; car il eût rougi d'insulter un adversaire qui acceptait le combat. Ce fut presque avec sa douceur accoutumée qu'il reprit : « Nous autres enfans du Nord, nous embrassons les haines comme les amitiés de nos proches.

— « Je le sais, répliqua le tribun; c'est votre instinct à tous.

— « Alors tu savais aussi, en lâchant tes soldats sur un chef cauque, que tu te faisais des ennemis des Bataves? »

L'officier marseillais, conservant un air calme, quoique ses lèvres tremblassent de colère, répondit avec une froide ironie : « Les dieux ne m'ayant pas accordé la grâce de naître sous ce beau ciel et dans ces heureuses contrées, vous ne serez pas surpris, vaillant Cariovalda, que je vous demande ce que c'est qu'un chef cauque. Je n'ai vu qu'un pauvre hère, enveloppé dans une peau d'ours qui

couvrait mal sa nudité, et ayant pour suite et pour escorte un grand chien noir de la plus vilaine espèce. »

Légèrement blessé de cette description méprisante, le Germain reprit avec impétuosité : « C'est à la force de ses coups que tu aurais dû le reconnaître. »

Théodore, qui ne savait pas que Mallorix eût reparu, répondit avec dédain : « Et comment aurais-je jugé ses coups? je ne l'ai vu que fuir, sauter dans l'eau et se noyer.

— « Crois-tu cela? demanda le jeune chef qui souriait d'un air hautain ; crois-tu que le fleuve ait englouti le guerrier cauque?

— « Quand un homme disparaît sous les flots du Rhin pour ne plus revenir, répliqua le tribun avec un accent railleur, il arrive ordinairement qu'il devient la pâture des poissons..... »

Le Batave l'interrompit en poussant un cri rauque et terrible. « Si cela était, dit-il..... Mais rassure-toi ; on ne te demandera jamais le prix du sang de celui que tu croyais mort, car c'est Mallorix le plongeur. »

Ce mot fut pour le Marseillais un trait de lumière. Il se rappela tout à coup qu'il avait vu, un moment après le combat, les roseaux de la rive opposée agiter leurs longues tiges, comme si quelque animal sauvage y fût venu chercher une retraite; et le dépit qu'il en éprouva, en acquérant la conviction que le Cauque lui était échappé, rendit sa figure livide. « Et que serait-il donc arrivé, s'écria-t-il, en supposant que ce plongeur fût resté au fond du fleuve?

— « Il arriverait, repartit le Germain avec une gravité solennelle, que ses parens et ses amis viendraient chercher douze têtes de ta nation pour les clouer sur la porte de leurs cabanes. »

Le tribun tressaillit; sa main se porta involontairement sur la garde de son épée, et son front se chargea de rides, tandis qu'il répondait avec une feinte indifférence : « Et ceux qui entreprendraient cette petite affaire sont-ils bien nombreux, vaillant Cariovalda?

— « Ce seraient, au besoin, tous les Cauques et leurs alliés, répondit le jeune chef.

— « Oh ! par les dieux ! tous les Cauques !... C'est trop pour moi seul, noble Batave..... je m'enfuirais en Afrique. » Et un éclat de rire convulsif contracta tous les muscles de la pâle figure de l'officier.

Cariovalda repartit avec flegme : « Les ailes de la vengeance sont aussi longues que celles de la peur, et quelque rapide que fût ta fuite, il y a des hommes qui t'auraient bientôt rejoint.

— « Vraiment ! répliqua l'officier, dont tout le corps frémissait ; et ces ennemis si redoutables, vous les connaissez peut-être ? »

Le Germain, fixant sur lui ses grands yeux bleus avec une expression de fermeté qu'aucune parole ne pourrait rendre, répondit sans balancer : « J'en connais deux qui se mettraient les premiers à ta poursuite ; l'un est le Frison Gerrits, et l'autre s'appelle Cariovalda. »

Il y eut alors une courte pause pendant laquelle les deux adversaires se lançaient des regards de mort. Le Provençal reprit enfin : « Le bois est sombre et solitaire, j'y serai au coucher du soleil.

— « Tu m'y trouveras », repartit le Batave. Puis il ajouta, d'une voix plus sourde : « Écoute.... il faut que tu saches tout..... que tu comprennes ma vengeance. Ce n'est pas pour Mallorix vainqueur que j'ai eu soif de ton sang..... c'est pour les hôtes du chef chérusque..... car les aïeux de Hermann sont les miens, et tu as été sans pitié pour ceux qu'il protégeait. »

Alors le Marseillais baissa la tête, comme si sa conscience eût parlé.

CHAPITRE X.

Les Frères d'armes.

La soirée était sombre et le ciel sans étoiles; le vent mugissait dans les bois, et les nuages se succédaient rapidement comme une troupe de noirs fantômes, lorsqu'un homme sortit de la forêt et se mit à essuyer sur le gazon son épée sanglante. A le voir marcher grave et pensif, on pouvait aisément reconnaître que le sang qu'il avait versé n'était pas celui

d'un hôte des bois. Il se dégageait lentement du milieu des arbres et des broussailles, et quand il fut arrivé à l'endroit où le terrain était découvert, il soupira en voyant deux chevaux qui attendaient leurs maîtres : car l'un des deux allait revenir sans cavalier.

« Hartdraver ! » murmura-t-il d'une voix si basse qu'elle n'eût pu troubler le sommeil des oiseaux qu'abritaient les arbres d'alentour.

Le plus grand des deux coursiers redressa la tête et hennit. L'on eût pu croire qu'il comprenait quel péril son maître avait couru et quelle victoire il avait remportée.

Avant de monter en selle, le guerrier se retourna comme pour jeter un dernier regard sur le lieu où il avait donné la mort à un homme. Il tressaillit alors, et recula d'effroi en voyant deux yeux qui brillaient dans l'ombre et qui semblaient fixés sur lui. Mais rougissant bientôt de cette frayeur superstitieuse, il s'arrêta , serra plus fortement son épée, et chercha à reconnaître quel était celui qui le suivait.

Un habitant des villes se fût inutilement

efforcé de percer l'obscurité de la nuit ; mais l'œil de Cariovalda était plus sûr. Il découvrit à travers les ténèbres la taille haute d'un homme : il vit à ses mouvemens hardis et fermes que c'était un guerrier ; au peu de bruit que faisait sa marche, il devina un Germain.

Celui qu'il observait ne cherchait point à éviter ses regards : il venait droit à lui, la tête haute et la main désarmée. On n'apercevait ni sur sa poitrine, ni sur sa tête, le reflet mobile de l'armure. Il s'avançait d'un pas grave, et s'inclina en approchant.

Le Batave lui rendit son salut avec courtoisie ; mais dédaignant de prendre la parole le premier, il continua à l'examiner en silence dans une attitude fière, mais qui n'était pas hostile. Tous deux en ce moment se mesuraient des yeux avec une égale attention, comme deux ennemis prêts à se combattre, et dont chacun s'étudie à deviner le côté faible de l'autre.

L'étranger mit enfin un terme à ce muet examen. « Je vois du sang, dit-il d'une voix

mâle, et je croyais que la fête des combats ne devait commencer que demain. »

Cariovalda, conservant tout son flegme, répondit d'un air d'indifférence : « C'est demain, en effet, qu'on doit célébrer à Cologne les jeux de mort : mais il y aurait peu de chemins dans les bois qui fussent ensanglantés, si la vengeance attendait le signal d'un gouverneur romain. »

Cette réponse indirecte ne satisfit point l'étranger. « Quand l'on trouvera ce cadavre, dit-il, les soupçons de Varus ne tomberont pas sur ses auxiliaires. »

Le jeune chef comprit l'espèce de reproche que contenaient ces mots. « Chérusque, répliqua-t-il, ne crains rien. Varus sait maintenant ce que c'est qu'un coup de scramsax, et s'il pouvait s'y méprendre, il y aura quelqu'un qui le lui rappellera.

— « Bien, répondit gravement le guerrier inconnu, celui qui se charge d'une juste vengeance ne doit pas se cacher comme un oiseau de nuit. »

Une vive rougeur se répandit sur les joues

du Batave : mais avant qu'il pût répondre, l'étranger continua : « Enfant de l'île basse, je sais que le combat a été loyal. Le coup a été porté en face, et il y avait déjà du sang sur l'épée de ton ennemi. Mais qui croirait que vos cavaliers eussent si vite conçu des haines mortelles? il n'y a pas deux heures que vous êtes à Bonn, et voilà déjà le tribun mort.

— « Quand nous étions frères des Chérusques, repartit Cariovalda d'un ton plus amical, leur colère était prompte et leur vengeance aussi.

L'étranger s'inclina en signe d'assentiment, et reprit avec douceur : « Vous n'avez donc pas encore oublié qu'autrefois nous étions frères? »

A cette question le Batave tressaillit, et ce fut avec un peu d'agitation qu'il répliqua : « L'enfant adopté par une nouvelle famille garde encore le souvenir de ses premiers parens. »

Le Chérusque parut hésiter à son tour. On voyait que des paroles se pressaient sur ses

lèvres, et qu'il avait de la peine à les retenir. Mais soit qu'il fût combattu par des sentimens opposés, soit qu'il voulût connaître mieux son interlocuteur, il cacha encore le véritable motif qui lui avait fait rechercher l'entretien du Batave, et se contenta de dire: « Si ton dessein est de retourner à la ville, je prendrai ce cheval qui a perdu son maître, et je ferai route avec toi.

— « Il m'a paru ombrageux, répondit Cariovalda; mais vous le dompterez. »

Ils s'approchèrent alors des chevaux, et chacun d'eux observa attentivement comment son compagnon montait en selle : ni l'un ni l'autre ne fit usage des étriers; ils s'élancèrent tous deux d'un saut sur la croupe des coursiers, qui plièrent sous leur poids. La même force, la même souplesse, la même grâce, se déployaient dans leurs mouvemens, et le résultat de leur mutuel examen fut de se convaincre que chacun d'eux avait affaire à un guerrier déjà célèbre.

« Les Bataves ont un chef dont la renommée est grande, dit l'étranger, lorsqu'ils

eurent lancé leurs chevaux sur la plaine.

— « Les Bardes ont aussi chanté des guerriers chérusques, repartit Cariovalda avec politesse.

— « Est-il vrai, poursuivit l'inconnu, qu'il sache lancer une flèche à perte de vue, et la percer d'une autre lorsqu'elle retombe?

— « Dit-on cela? répliqua le jeune guerrier en éludant la question. Pour moi, je n'ai entendu vanter que le fils de Sigimer, qui s'élance d'un bond par-dessus trois rangs de cavaliers. »

Le Chérusque ne répondit pas. Et au soin que tous deux avaient pris de ne point parler d'eux-mêmes, ils se reconnurent aussi sûrement que s'ils s'étaient nommés.

« Cariovalda! s'écria Hermann après un moment d'hésitation, pourquoi vouloir nous cacher l'un à l'autre ce que nous savons tous deux? »

Le Batave s'inclina sur le cou de son cheval, et, relevant ensuite la tête, il répliqua modestement : « Ce n'était pas à un guerrier

inconnu à dire son nom le premier au fils de Sigimer.

— « Mon frère a appris des étrangers à se rapetisser dans ses paroles, reprit le Chérusque en souriant. Le chef des Bataves ne peut pourtant pas fermer les yeux sur sa propre grandeur.

— « C'est qu'auprès de l'aigle, dit Cariovalda, le faucon reconnaît la faiblesse de ses ailes. »

Hermann l'interrompit en mettant la main sur les rênes de son cheval. « Chef de l'île basse, lui dit-il vivement, laissons là ces vains mots; nous sommes tous deux des guerriers, et tous deux nous avons le sentiment de notre force : parlons en hommes dont le cœur n'a pas besoin de voile. » Puis d'une voix dont les inflexions étaient plus douces, il reprit : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que ton nom est célèbre parmi les enfans de Teutsch. Je me souviens d'avoir cent fois envié ton adresse, et fait de vains efforts pour imiter ces coups merveilleux que l'on rapportait de toi; aussi, quoique nous n'ayons jamais com-

battu à côté l'un de l'autre, il me semble que tu n'es pas pour moi un étranger. »

Le Batave le remercia par un sourire. « Fils de Sigimer, dit-il, ces souvenirs de la jeunesse que tu viens de me rappeler sont puissans sur mon âme comme sur la tienne. Crois-tu que l'on n'ait jamais parlé dans notre île de ta force, de ton agilité, de ton courage? Depuis long-temps mon cœur a formé le vœu de te voir. »

Hermann soupira. Il s'étonnait de cette secrète sympathie qui avait fait éprouver à tous deux le même désir, et presque la même amitié; et se laissant aller à cette exaltation superstitieuse à laquelle l'âme des Germains était si accessible, il crut reconnaître là un arrêt mystérieux de la destinée. « C'est le sang de nos pères qui parlait en nous, murmura-t-il. Mais, Cariovalda, tu es plus heureux que moi. Tu as été témoin de ma honte... de l'outrage que m'ont fait mes hôtes; et moi, au contraire, je t'ai vu combattre et vaincre! Oh! je te portais envie! Mais, dis-moi, que t'avait fait ce tribun?

— « Ne me le demande pas, répondit le Batave en rougissant.

— « Il faut que je le sache! s'écria le Chérusque d'une voix agitée. Au nom de nos ancêtres et de notre parenté, ne te fais pas un jeu de ma prière.

— « Eh bien, repartit Cariovalda d'un ton si peu élevé qu'à peine pouvait-on l'entendre, il voulait maltraiter ton hôte..... et je me suis souvenu que nous sommes du même sang!

« Mon ami, mon frère! murmura Hermann en lui tendant les bras. » Mais tout-à-coup, changeant de contenance et de voix, il reprit d'un ton froid et jaloux : « La jeune étrangère est belle, Cariovalda! »

Blessé de cette allusion offensante pour sa franchise et pour son honneur, le Batave garda le silence.

« Réponds-moi, réponds-moi! reprit Hermann avec transport.

— « Que te répondrais-je? je ne l'ai pas vue. »

Alors le Chérusque baissa la tête, honteux de sa violence et de son injustice; puis, se rapprochant du Batave, il lui prit la main, et

dit, avec l'accent d'une profonde émotion : « Il faut que tu me pardonnes..... Je t'ai offensé lorsque tu venais d'exposer ta vie pour moi...... mais voilà mon excuse : je l'aime! »

Ce mot fit tressaillir Cariovalda. Il jeta sur son compagnon un regard de surprise, de regret et d'inquiétude, comme si l'amour qu'il éprouvait pour une Romaine eût été quelque chose d'incompréhensible, d'odieux, de contraire aux lois de la nature. Il ne prononçait pas un seul mot, mais un soupir s'échappa de sa poitrine.

« Tu me condamnes! s'écria le Chérusque.

— « Je te plains », répliqua le Batave.

Hermann parut accablé. Si son malheureux amour blessait l'orgueil national du chef d'une tribu ennemie de la sienne, que ne penseraient pas ses amis, ses parens, sa mère? « Oh! pussé-je l'oublier! murmura-t-il en détournant les yeux.

— « Mon frère est un homme de l'Ouest, reprit timidement Cariovalda, et les enfans de Teutsch sont inconstans. C'est quelquefois un bonheur.

— « Non, non, ami, je ne changerai jamais. »

La compassion et l'incrédulité se peignirent à la fois dans les regards du jeune chef. « Comment serait-il possible, demanda-t-il d'un air grave, que le chêne de la Germanie laissât une plante étrangère enchaîner ses rameaux, étouffer sa verdure, dompter sa force?

— « Oh! n'as-tu donc jamais aimé? s'écria le Chérusque avec impatience.

— « Ce n'étaient que des songes fugitifs, répondit le Batave d'une voix pleine de mélancolie.

— « Que tu es heureux! poursuivit Hermann. Écoute, évite cette jeune exilée. Il y a dans ses regards un feu qui consume, et que rien ne peut éteindre. Maintenant elle me fuit, elle m'outrage, et moi..... j'ai honte de le dire..... moi je voudrais courir après elle et implorer son pardon.

— « Fils de Sigimer! interrompit Cariovalda en frémissant.

— « Méprise-moi donc aussi, repartit le

Chérusque avec l'accent du désespoir. Quelle folie à moi de croire qu'un étranger m'aimerait ! C'était ma destinée de n'avoir point d'amis. »

Touché jusqu'au cœur de ce langage douloureux, le Batave sentit des larmes rouler sur ses joues. Son âme, ouverte à toutes les impressions généreuses, oublia ses préventions nationales, et peut-être les conseils de la raison, pour ne plus voir que la cruelle destinée du chef dont la gloire était déjà si haute. Il se rapprocha de lui, lui prit la main, et lui dit : « Il y a un homme qui te comprend, et qui voudrait te défendre et te consoler. »

Hermann pressa la main qu'il lui offrait, puis il rougit et murmura : « Si tu le voulais réellement !

— « Parle », répondit Cariovalda.

Le Chérusque hésitait encore. « Mettons pied à terre, reprit-il; j'ai besoin d'être plus près de toi. »

Ils descendirent alors de leurs chevaux, et, se tenant par la main, ils allèrent s'asseoir sur un tertre couvert de mousse. L'astre de la

nuit répandait en ce moment sa pâle lueur sur la plaine, quoique souvent encore les ombres des nuages semblassent glisser le long du bois. Assis l'un près de l'autre, les deux guerriers se regardaient en silence : un Romain eût cru voir ces deux frères demi-dieux qui avaient mis en commun leur immortalité.

Partagé entre l'orgueil et l'amour, Hermann semblait craindre d'ouvrir son cœur à son nouvel ami. Les premiers mots qui sortirent de sa bouche furent prononcés d'une voix si faible qu'à peine pouvait-on les entendre; mais peu à peu il s'anima, en racontant au chef étranger ce qu'il avait fait pour Phanie, et de quel abandon cruel et outrageux elle avait payé sa généreuse protection. Le Batave l'écoutait avec une émotion qu'il ne cherchait point à cacher; son imagination vive et ardente animait les scènes que le Chérusque esquissait avec le langage rapide de la passion. Il s'associait par la pensée à son amour, à sa déception, à sa douleur, et ce fut avec l'accent d'une colère impétueuse qu'il s'écria en l'interrompant : « Oh ! elle ne méri-

tait pas que le cœur d'un Germain battît pour elle! »

Alors le Chérusque se cacha la figure de ses deux mains, tandis que, d'une voix altérée, il répondait : « Je le sais bien, mais je l'aime!

— « Eh bien! que puis-je donc pour toi? reprit Cariovalda en se levant avec vivacité, veux-tu que je l'arrache au gouverneur et que je te l'amène?

— « Non, murmura Hermann.

— « Que veux-tu donc? parle, commande, ce ne sera pas en vain que tu auras confié ton secret au fils de mon père.

Le Chérusque reprit en rougissant : « Ce que je voudrais, ce serait que tu écoutasses ses paroles pour me les redire.

— « L'épier! s'écria le Batave en reculant d'indignation.

— « Si tu l'aimais, poursuit Hermann, ne la suivrais-tu pas des yeux? Ne prêterais-tu pas l'oreille au bruit de sa voix?

— « Mais ce serait un secret que j'enfermerais au fond de mon cœur, repartit Cariovalda d'un ton où éclatait encore l'orgueil offensé. »

— « Mais si tu avais un ami ! murmura le Chérusque. On ne m'a jamais dit que le chef de l'île basse eût fait un choix parmi les guerriers de son âge, le fils de Sigimer non plus; et l'on peut faire pour un frère d'armes ce qu'on ne ferait pas pour soi-même. »

Le front du Batave s'était éclairci. Son cœur était flatté de l'offre que lui faisait un chef aussi célèbre, et il ne se sentait plus blessé de l'idée de le servir dans ses amours, après qu'un lien aussi sacré les aurait unis l'un à l'autre. « Hermann, dit-il d'une voix émue, tes paroles sont douces, mais graves. Notre amitié ne ressemble pas à celle des hommes de l'empire. Sang pour sang et vie pour vie, voilà l'alliance des chefs de ma nation. Si tu la veux, à ce prix.....

— « A ce prix, répéta le Chérusque; aime-moi comme je t'aimerai ! »

Ils se jetèrent alors dans les bras l'un de l'autre en poussant un cri de joie : puis ils quittèrent le tertre, et marchèrent vers un grand chêne qui s'élevait seul au milieu de la plaine dépouillée. « C'est l'arbre de Teutsch,

dit Cariovalda : que le père de notre race entende nos paroles! que ne peut-il entendre de même se rallier tous ceux qui descendent de lui! »

Le Chérusque tressaillit. « Ami, répondit-il, tu lis dans mon âme. Oui, je voudrais au prix de tout mon sang que ces malheureuses divisions qui règnent parmi les enfans de la Germanie pussent s'effacer pour jamais. Il se peut, Cariovalda, que cette heure sonne un jour. Cependant mon amitié saura respecter tes devoirs, et je ne te demanderai point, dans les querelles de nos peuples, d'abandonner les hommes du Nord pour ceux de l'Ouest. De même il faudra que ma lance soit avec les Chérusques; mais nos cœurs resteront ensemble, car nous sommes frères. »

— « Nous le sommes, répliqua le Batave. Teutsch nous a entendus. »

Ils se dépouillèrent alors le bras gauche, et tous les deux se firent une légère incision avec la pointe l'un de son poignard, l'autre de son scramsax. Chacun recueillit ensuite dans sa main le sang qui jaillissait de la bles-

sure de son ami, et y trempa ses lèvres. Puis ils échangèrent leurs colliers d'or et leurs épées, et remontant à cheval, après s'être embrassés de nouveau, ils ne se séparèrent que sous les murs de la ville.

Resté seul, le Batave s'approcha de la muraille, et poussa le cri de sa nation. Alors on vit le pont-levis s'abaisser peu à peu, et les lourdes portes rouler lentement sur leurs gonds. La garde sortit du poste et présenta les armes au jeune chef; et quand les soldats eurent aperçu des gouttes de sang sur son armure, ils sourirent. Les Chérusques trouveront quelqu'un des leurs couché sur la bruyère, murmuraient-ils entre eux; car les enfans de l'île basse sont des ennemis implacables.

Cariovalda passa en silence. Mais ces paroles l'avaient frappé. Il pensa à la bizarrerie du hasard qui l'avait fait l'ami d'un chef d'une nation rivale : puis reportant plus loin ses souvenirs et presque ses inquiétudes, il songea à cet amour étrange du Chérusque pour une femme du Midi. « Oh! se dit-il en soupi-

rant, Hermann n'est pas heureux d'avoir donné son cœur à cette étrangère. Que feraitelle parmi nous, perdue dans nos forêts comme un poisson des lacs qui serait descendu par mégarde jusque dans les eaux salées de l'Océan? Si mon frère veut qu'elle puisse vivre, il faudra que lui-même nous quitte pour elle. Il le peut..... l'Empire lui offrira des grandeurs et des richesses; mais... moi je serais malheureux s'il fallait rester à vieillir chez les étrangers.

Ces idées mélancoliques l'attristaient encore lorsqu'il arriva au palais du gouvernement, que l'on appelait « le Prétoire » suivant l'usage romain. Là, les Bataves, qui avaient le privilége de faire seuls le service dans l'intérieur du bâtiment, l'avertirent que Varus l'avait demandé plusieurs fois. Il secoua la tête et resta immobile. Mais lorsqu'on lui dit que le Romain s'était fait amener Androcare et sa fille, il tressaillit, et oubliant son ressentiment, il courut à la salle où se trouvaient le gouverneur et les prisonniers.

CHAPITRE XI.

Le Banquet.

Entraîné par les soldats de leur ennemi, l'exilé marseillais et sa fille avaient été amenés à Bonn et jetés dans un des cachots de l'édifice qui était destiné aux gouverneurs de la ville. Une faible lueur pénétrait à peine dans ce réduit obscur et souterrain, où un bloc de pierre encore brut leur servait de siége. Telle était l'épaisseur des murailles

qu'aucun bruit ne parvenait jusqu'à eux, et, isolés complétement du reste du monde, ils étaient abandonnés à leurs douloureuses réflexions. Il fallait toute la force d'âme du proscrit pour supporter patiemment l'horreur de cette solitude, tandis que sans doute un ennemi implacable travaillait à sa perte et indisposait contre lui l'esprit du faible gouverneur, duquel allait dépendre son sort. Le froid qui se faisait vivement sentir dans cette humide prison, et la grossièreté de ces murailles construites avec des quartiers de roche, rappelaient incessamment à sa mémoire tous les maux qui allaient assiéger ses dernières années dans ce séjour d'exil. Il tremblait alors pour sa fille, et la regardait avec des yeux baignés de larmes. Mais Phanie ne le voyait pas. Comme une fleur dont l'orage a brisé la tige et qui retombe au pied de l'arbre qui la protégeait, la jeune Marseillaise penchait la tête sur l'épaule du vieillard, et, le cœur déchiré, elle laissait ses pensées s'éteindre et sa vie finir.

Le temps qui s'écoula dans cette incerti-

tude et dans cet abandon n'eut pour tous deux aucune durée appréciable. Mais quand des pas d'hommes retentirent sur l'escalier de la prison, quand on entendit résonner sous les voûtes la voix rude des geôliers, alors peu s'en fallut qu'ils ne regrettassent cette solitude si cruelle. Persuadés que c'était leur persécuteur qui était là, ils se pressèrent dans les bras l'un de l'autre, comme s'ils avaient craint qu'on ne vînt les séparer. Pour la première fois, l'Héraclide regretta d'avoir quitté le camp des Chérusques. « C'était un devoir, murmura-t-il; mais la force de l'homme a ses bornes. Et qui m'eût pu faire un crime de vouloir sauver mon enfant ? »

Les pas s'approchèrent, les verroux furent tirés, la porte tourna lentement sur ses gonds, et à la lueur des torches, les captifs aperçurent un groupe de soldats précédés par le geôlier et par un homme que tous deux prirent d'abord pour le tribun, quoiqu'il n'eût avec cet officier d'autre ressemblance que celle que lui prêtait leur imagination. C'était le patricien Mugilan, le jeune favori de Varus.

Sa robe blanche et son large manteau annonçaient la nature pacifique de ses fonctions. Sa figure était froide et inanimée, son maintien grave, son regard hautain ; mais il n'y avait rien dans son extérieur qui révélât des dispositions hostiles contre les prisonniers, et il paraissait plus occupé de sa propre importance que des fautes ou du malheur de ceux qu'il venait visiter.

Il les regarda un moment, d'un air grave, les bras croisés sur sa poitrine, et la tête légèrement penchée, comme s'il se fût livré à des réflexions profondes. Puis il dit au vieillard : « Le gouverneur veut vous voir; levez-vous et suivez-moi. Androcare n'obéit pas à cet ordre. Il n'avait pas la force de se séparer de sa fille, et tous deux se tenaient comme enchaînés l'un à l'autre, formant un groupe dont un artiste eût désespéré d'atteindre la grâce et l'expression. La lueur des torches éclairait d'une manière pittoresque la figure énergique du proscrit. L'on voyait les veines de son front gonflées par la douleur, tandis que ses bras pressaient son enfant sur son

sein avec une étreinte presque convulsive. Ses formes mâles et ses traits fièrement dessinés faisaient ressortir ce qu'il y avait de langueur, d'abattement, de crainte et de faiblesse sur la figure et dans le maintien de sa timide compagne. Ils gardaient le silence; mais leurs pensées se peignaient si fortement sur leur visage, que le patricien ne put s'y méprendre. « Le cas est ambigu, murmura-t-il entre ses dents. Varus n'a parlé que du père; mais nous pouvons appliquer ici la règle, l'accessoire suit le principal. Levez-vous, jeune fille, vous m'accompagnerez aussi. Un peu rassurés par cette demi-faveur, les captifs se levèrent et suivirent leur guide à pas lents. On leur fit monter un escalier rapide et tortueux; puis on les conduisit par un passage détourné qui paraissait avoir quelque destination secrète. Arrivés près d'un endroit où le chemin semblait fermé par une tapisserie, les soldats les quittèrent, laissant le patricien seul auprès d'eux. Le cœur des prisonniers battit alors vivement : ils pressentaient qu'ils allaient se trouver devant

l'homme de qui dépendait leur destinée, et cette idée leur inspirait un trouble irrésistible.

Mugilan leva la tapisserie. Ils s'attendaient à voir le gouverneur dans sa salle d'audience, entouré de ses gardes et de ses officiers : ils n'aperçurent qu'un festin splendide auquel prenaient part une foule de convives joyeux. La table, qui s'arrondissait en demi-cercle, était entourée de lits, dont chacun servait de siége à trois personnes, toutes richement vêtues et couronnées de roses. Un nombre infini de lampes d'argent, dont l'huile était parfumée, répandaient à la fois dans la salle une douce lumière et une odeur suave. De jeunes esclaves des deux sexes, habillés avec magnificence, circulaient autour de la table. Les convives étaient presque tous des hommes, les uns militaires, les autres attachés au gouvernement; plusieurs étaient des étrangers venus d'outre-Rhin pour rendre leurs hommages au représentant du chef de l'empire. Il y avait aussi quelques femmes étincelantes d'or et de pierreries, et d'autres, dont

le costume simple et la beauté modeste faisaient reconnaître les épouses et les filles de guerriers germains.

Sans laisser aux prisonniers le temps de se reconnaître, leur guide les fit passer sous les yeux de toute cette brillante assemblée pour les conduire au gouverneur qui occupait le centre de la table. Un murmure d'étonnement s'était élevé à leur aspect; car leur vêtement humble et leur contenance abattue avaient choqué des regards qui ne cherchaient que le plaisir. Les esclaves, race envieuse et malfaisante, s'indignaient que l'on fît marcher sur les tapis de cette riche salle, des captifs dont le rang leur paraissait si obscur. Quelques officiers pourtant semblèrent frappés de la beauté de la jeune fille; mais leur attention était un outrage de plus, et les paroles qu'ils échangeaient à demi-voix, le sourire qui brillait sur leurs lèvres, faisaient rougir Phanie et bouillonner le sang de son père. Arrivés près de Varus, ils s'arrêtèrent et attendirent ses ordres. Mollement étendu sur un lit plus élevé que les autres,

le gouverneur général paraissait goûter avec délices le double plaisir de prendre part au festin, et d'être débarrassé pour le moment du tracas de l'administration. Il avait dépouillé toute cette roideur pédantesque qu'il prenait quelquefois en guise de gravité, et sa figure annonçait même une sorte de bonhomie insouciante, qui faisait peut-être le fond de son caractère, et que rien n'eût altéré s'il avait trouvé sa fortune faite, au lieu d'être contraint d'y travailler en dépit de lui-même et de sa propre nature. On ne pouvait douter en le voyant qu'il ne se trouvât dans cet état de béatitude qui précède l'ivresse, et que la science épicurienne enseignait à prolonger. Un vermillon éclatant enluminait ses joues, et un feu bachique brillait dans ses yeux. Il leva sa tête en s'appuyant sur son coude, pour mieux voir le captif qu'on lui amenait, et dit d'une voix paresseuse : « Vous êtes Androcare de Marseille? »

Le vieillard fit un signe affirmatif.

« Et c'est vous, reprit Varus, qui avez écrit quelque chose sur la fondation de votre ville?

— « C'est moi !

— « Bien. Asseyez-vous au pied de mon lit, et causons ensemble. Ah ! et cette jeune fille est la vôtre ?

— « C'est mon seul enfant, reprit l'Héraclide.

— « Peu d'enfans, peu de soins ! Elle est jolie, ma foi. Dites-lui d'aller prendre place, là, vers ma droite, sur le lit où il n'y a que deux femmes. »

L'exilé fronça le sourcil. Il avait élevé sa fille dans la retraite et dans la simplicité ; l'idée de la voir assister à ce banquet joyeux blessait son âme fière ; mais sa position ne lui permettait pas de résister, et obéissant à un signe de sa main, Phanie alla s'asseoir auprès de deux jeunes femmes aussi richement parées qu'elle-même était dépourvue d'ornemens.

Pour Androcare, se plaçant où le lui avait ordonné le gouverneur, il attendit en silence, et non sans une secrète angoisse, qu'il plût à ce puissant personnage de lui apprendre pourquoi il l'avait mandé près de lui. Récapitulant

dans sa mémoire les motifs qu'il pouvait avoir de craindre ou d'espérer, tantôt il se flattait que Varus avait reçu l'ordre de le traiter favorablement et de lui assigner pour demeure quelqu'une des grandes villes de la Belgique, tantôt il tremblait qu'il ne lui commandât d'aller végéter sur les nouvelles frontières que l'Empire avait acquises au-delà du Rhin. Dans cette pénible alternative, toute son âme semblait s'élancer au-devant des paroles du magistrat qui devait fixer sa destinée.

Mais Varus n'avait garde de s'occuper de ce que pouvait penser et souffrir le malheureux proscrit; une idée fixe absorbait toutes les facultés de son âme : c'était son projet d'amener les Germains à la civilisation. Il ne demanda donc point au vieillard s'il avait à se louer ou à se plaindre du traitement qu'il avait reçu, s'il désirait obtenir quelque grâce, s'il redoutait quelque nouveau déplacement; mais il lui demanda, d'un air sérieux et avec importance : « Que vous ont dit les Chérusques de mon combat de lions? »

Ce ne fut pas seulement de la surprise que

l'exilé éprouva à cette question inattendue; ce fut de l'inquiétude. Il comprenait qu'il était tombé dans les mains d'un être faible, frivole, inconséquent, sous l'empire duquel sa position resterait instable, incertaine, livrée au hasard ou au caprice. Il resta un moment interdit; puis il avoua, en balbutiant, qu'il n'avait entendu parler de rien de semblable.

Le rouge monta à la figure du gouverneur humilié. « Comment! s'écria-t-il en se redressant sur son lit, vous ne savez pas que je donne demain des jeux à Cologne? C'est la nouvelle qui remplit toutes les contrées voisines; on ne parle que de cela et de mon pont. »

L'Héraclide baissa la tête, comme un homme qui veut bien croire ce qu'on lui dit, quoiqu'il n'en ait aucune connaissance.

« Vous l'avez vu au moins, mon pont! reprit Varus; comment le trouvez-vous? »

Le vieillard eut peine à réprimer un sourire de mépris. Il se contint pourtant et repartit avec calme : « C'est un admirable ouvrage.

— « Admirable, c'est le mot! répéta le Romain d'un air radouci; je vois que vous êtes un homme de bon sens. Vous avez été quelque chose dans votre ville, à ce que vous m'avez dit tantôt?

— « Prince du sénat, répondit l'exilé.

— « Alors vous pourrez me comprendre : mes fonctions de gouverneur ne sont pas ce qu'elles paraissent au vulgaire, elles offrent des difficultés sans nombre. »

C'était la première chose raisonnable que l'Héraclide eût encore entendu dire à cet homme, duquel dépendait sa destinée. Il trouva une sorte de consolation à découvrir du moins en lui un indice de bon sens; car c'était une garantie pour son propre avenir. Aussi fut-ce avec moins de trouble et d'amertume qu'il lui répondit : « Certes, la tâche qui vous est imposée exige des efforts immenses. Je ne puis en juger avec une entière connaissance de cause; mais pour s'en faire une idée, il suffit, ce me semble, d'avoir traversé le pays, et entrevu ses habitans.....

— « Oh! ce n'est pas cela, interrompit

Varus avec un sourire d'amour-propre; je fais ce que je veux de ces gens-là, et de leur territoire : la difficulté, ce sont mes subalternes que je ne puis jamais mettre d'accord; et il ajouta en soupirant : Heureux celui qui n'a à diriger que des procès! c'est-à-dire, comme vous entendez bien, des procès pour le compte de ses cliens; car la procédure a un mauvais côté, comme toutes les choses de ce monde, quand on en supporte les frais. Lorsque j'étais avocat, j'étais libre d'agir à ma guise et sans contrôle; à présent je ne puis rien faire sans qu'on y trouve à redire. Si j'ordonne une mesure militaire, mes conseillers me reprochent d'effaroucher les barbares; si je m'occupe de donner des institutions au pays, les militaires prétendent que j'agis à contre-sens. Il y aurait de quoi faire tourner une tête ordinaire.

En l'entendant ainsi parler, l'Héraclide soupira. Il se sentait profondément humilié de dépendre d'un pareil homme.

« Vous me plaignez, dit le gouverneur. Eh! cela fait honneur à votre sagesse. Oui, je

me dévoue à un rôle pénible; mais je suis homme, et je veux bien faire quelque chose pour l'espèce humaine. Savez-vous que ces Germains sont une race nombreuse, et qu'en les civilisant j'augmenterai d'une manière sensible la grande famille des peuples policés? Il y aurait quelque gloire à cela, hum! »

Le vieillard inclina la tête en silence.

« Or, dites-moi, poursuivit Varus, puisque vous avez écrit l'histoire de votre ville, vous devez savoir comment s'y prirent vos Phocéens pour adoucir les mœurs des sauvages d'alentour : employèrent-ils les jeux publics, les spectacles, les fêtes? »

C'était à contre-cœur que l'exilé se voyait pressé de ces questions, et forcé de reporter ses souvenirs et ses pensées sur des objets qui l'intéressaient si peu en ce moment; mais il sentait la nécessité d'obéir sans se plaindre. « Oui, répondit-il, nos ancêtres gagnèrent les sauvages en éblouissant leurs yeux.

— « Eh bien! voilà comment les législateurs se rencontrent! Moi aussi, j'ai eu la même idée, et c'est pour cela que j'ai préparé

mon combat de lions. Il y aura foule, au moins. Tous ces Germains que vous voyez ici sont venus pour s'y rendre. Mais holà! qu'on donne une coupe au seigneur Androcare. »

Vainement le vieillard voulut-il s'en défendre, l'impitoyable gouverneur le contraignit à jouer le rôle d'un convive et à boire avec lui à la santé des dames de sa patrie, tandis que sous le pavé de cette salle était le cachot où peut-être il faudrait retourner après le banquet.

Les coupes vidées, le Romain reprit l'entretien qu'il avait commencé, et développa longuement le plan de ses jeux et le devis de ses fêtes. Il semblait avoir à cœur de convaincre le Marseillais que ce serait là de l'argent fort bien employé; et le malheureux proscrit fut obligé de prêter l'oreille à cette discussion frivole, et presque d'argumenter en forme contre un pédant investi du pouvoir. Du reste, Varus crut le traiter bien en lui parlant avec familiarité et en lui faisant verser à boire comme au reste des convives. Il ne sentait pas que cette politesse indifférente, et

l'apparence de calme qu'il exigeait de ce cœur déchiré, étaient le plus cruel de tous les supplices.

Pendant ce temps, Phanie éprouvait une sorte de gêne et de malaise indéfinissable. Elle s'était assise à la place que le gouverneur lui avait indiquée; et comme les deux femmes qui se trouvaient déjà en possession du lit ne paraissaient pas disposées à quitter leur attitude élégante et commode, elle se tenait modestement à l'extrémité inférieure, de manière à ne pouvoir déranger ni leurs mouvemens, ni les plis nombreux de leurs longues tuniques, savamment drapées. Ces deux femmes étaient jeunes et belles; mais il leur manquait le charme le plus puissant de leur sexe, celui d'une timide pudeur. Elles semblaient se complaire à faire valoir leurs attraits par un maintien affecté, par des gestes gracieux, par un sourire complaisant. La jeune Marseillaise ne put soutenir la hardiesse de leurs regards. Cependant, après l'avoir examinée avec une attention presque offensante, elles lui parlèrent d'un air bienveillant et ami-

cal, comme si elles ne croyaient pas avoir manqué d'égards pour cette étrangère. L'une d'elles l'engagea, d'une voix assez douce, à prendre sa part des mets qui se trouvaient à sa portée; l'autre lui présenta en souriant une coupe de vin où flottaient des feuilles de roses.

« Je vous remercie, répondit la jeune fille en baissant les yeux, je ne puis rien accepter maintenant.

— « Comme elle tremble, Eucharis! s'écria l'une des deux inconnues. La pauvre enfant me fait pitié.

— « Je la plains comme toi, Aglaé, répondit l'autre. C'est elle qui a été enlevée ce matin par les Chérusques, et qui s'est enfuie de leur camp.

— « Quoi! reprit la première, est-ce bien vous? »

Phanie laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

« Oh! vous avez dû voir Arminius, poursuivit l'inconnue en se rapprochant d'elle. L'avez-vous vu? dites-moi. »

La jeune fille se sentit pâlir. Elle leva timidement les yeux sur celle qui l'interrogeait, et fut encore plus frappée de sa beauté, de sa parure, et de je ne sais quel air d'audace qui déparait ses traits. « Oui, répondit-elle, je l'ai vu.

— « Est-il aussi beau qu'on le prétend? reprit celle qui l'avait interrogée; peut-il être comparé à Cariovalda? Regardez, c'est ce Batave qui vient d'entrer, et qui se tient derrière le gouverneur. Arminius a-t-il la taille aussi élancée et aussi souple? ses cheveux sont-ils aussi touffus? sa figure aussi noble? »

Quoiqu'un peu troublée de cette foule de questions qui lui paraissaient étranges, et qu'elle n'eût osé s'adresser à elle-même, Phanie n'avait pu entendre comparer le Batave à Hermann sans que ses yeux se portassent sur lui. Il la regardait en ce moment, et le plus doux intérêt se peignait sur sa figure. Loin que l'attention qu'il paraissait lui porter pût blesser la jeune fille, elle se sentit moins intimidée de ses regards que de ceux des femmes auprès de qui elle était assise.

« Il nous regarde ! » reprit l'une des deux, les yeux fixés sur le jeune chef. Et, au mouvement qu'elle fit pour se placer dans une attitude plus gracieuse, Phanie devina quelle importance elle attachait aux hommages du guerrier. « Tenez, il va venir, continua l'inconnue ; le voilà qui s'éloigne de Varus. »

En effet, Cariovalda venait de quitter le gouverneur ; et, quoiqu'il fût obligé de passer derrière la foule de courtisans et d'esclaves qui entouraient le lit de Varus, sa haute tête et les plumes blanches de son casque se dessinaient par-dessus tous les groupes. Il se dirigea vers le lit où se trouvaient Phanie et les deux compagnes que lui avait données le gouverneur. Mais ce fut en vain que celles-ci déployèrent tout le petit manége de leur coquetterie pour fixer ses regards, il ne parut voir que l'exilée, de laquelle il s'approcha d'un air où se peignaient à la fois la surprise, le trouble, l'admiration et un secret mécontentement.

« Étrangère, lui demanda-t-il d'une voix grave, quoique douce, qui t'a mise à cette place?

— « Le gouverneur, répondit-elle timidement.

— « Le gouverneur! répéta le chef en tressaillant. Tu es pourtant noble, je pense; il n'y a pas de tache sur ta vie, et il t'a mise là! »

Au regard qui accompagnait ces paroles et à la rougeur du guerrier, au gonflement de ses narines, se révélait une indignation profonde. Son cœur généreux et pur était blessé de l'outrage qu'on avait osé faire à l'innocence et au malheur de la jeune fille, en la plaçant à côté de ces femmes que le vice avait flétries. Germain, sa sensibilité était vive et sa compassion ardente; ami du Chérusque, il embrassait avec la même chaleur les affections et les ressentimens de son frère d'armes : aussi fut-ce avec l'accent de l'orgueil offensé qu'il reprit : « Lève-toi, je te conduirai à une autre place. Je suis l'ami de Hermann. »

A ce mot magique elle se leva sans balancer, et se confiant à la loyauté qui brillait sur la figure de ce protecteur inconnu, elle lui laissa le soin de la conduire. Les deux femmes qu'elle quittait affectèrent de sourire avec dé-

dain; mais elle n'y prit pas garde, et, partagée entre la honte et la reconnaissance, elle marchait les yeux baissés et la rougeur sur le front.

Au léger dérangement que cet incident avait produit parmi les convives placés à sa droite, le gouverneur, interrompant son entretien avec Androcare, avait tourné la tête de ce côté. Il ne fut pas médiocrement surpris et scandalisé de voir qu'on se fût permis de changer quelque chose à l'arrangement qu'il avait réglé lui-même, et prenant un ton aigre et querelleur : « Que faites-vous donc, Cariovalda! s'écria-t-il avec un geste d'impatience; est-ce à vous, encore à demi sauvage, à vouloir corriger l'ordre de mon festin? »

Le Batave blessé se redressa fièrement, et Phanie crut le voir grandir. « La fille d'un chef du Midi, répondit-il d'une voix mâle, sera mieux assise auprès de la fille d'un chef du Nord. »

Tandis qu'il s'exprimait ainsi, son regard était si ferme et sa figure si sombre, que Varus n'osa l'irriter davantage. Il se retourna vers

Androcare, et lui dit en riant du bout des lèvres : « Tenez, voilà un de ces entêtés Germains dont je vous parlais ; il s'est mis maintenant dans l'esprit d'arranger les convives à sa guise, et si je m'y opposais, il serait capable de tirer du fourreau un grand poignard qu'il appelle un saracasse, et de frapper à droite et à gauche. Quelle tâche que celle de civiliser de pareils hommes ! »

Pour toute réponse, le malheureux père lui lança un regard d'indignation et de fureur ; car il venait de comprendre l'outrage qu'avait essuyé sa fille, et il devinait un ami dans Cariovalda.

Celui-ci continuait à traverser la salle, conduisant par la main la jeune exilée, du même air et avec la même hauteur que s'il eût servi de guide à l'épouse ou à la fille d'un souverain. Il ne se détourna plus cette fois pour passer derrière le cercle qui entourait le gouverneur ; on eût dit qu'il exigeait pour Phanie le respect de la foule, et la puissance de sa volonté se peignait si fortement sur sa figure, qu'un large chemin s'ouvrait partout à son

approche : il arriva ainsi à l'autre bout de la porte. Là se trouvaient des femmes de sa race, en petit nombre, mais entourées d'un nombreux cortége de suivantes, qui ne permettaient pas même aux esclaves de Varus d'approcher de leurs nobles maîtresses. Séparées des convives par cette barrière presque impénétrable, autrement vêtues que les épouses des officiers et des magistrats, placées même d'une manière différente sur les lits (car elles s'y tenaient assises et non pas couchées), elles semblaient moins prendre part au banquet qu'assister, comme spectatrices, à une fête étrangère. A peine aucune d'elles avait-elle touché aux mets qui couvraient la table ; elles se bornaient à regarder le festin, curieuses qu'elles étaient d'apprendre à connaître les coutumes du Midi.

Ces étrangères, presque toutes belles et qui se ressemblaient assez, du moins au premier coup d'œil, pour qu'on pût à peine les distinguer l'une de l'autre, portaient pour vêtement une espèce de tartane plus longue et plus ample que celles des guerriers. Il y avait

de ces tartanes de plusieurs couleurs, suivant l'usage adopté par les diverses nations; une seule était verte et rouge comme l'habit des compagnons de Hermann. A ce signe, on pouvait reconnaître une femme chérusque, et ce fut sur celle-là que se fixèrent aussitôt les regards de Phanie, dont le cœur avait déjà appris à chérir ces brillantes couleurs.

Celle dont le costume venait d'exciter ainsi son attention était assise au milieu des autres Germaines, et il restait une place vide de chaque côté d'elle, comme si les filles et les épouses des chefs, même les plus nobles, avaient reconnu la supériorité de son rang. Cependant elle paraissait encore extrêmement jeune; l'éclat de son teint, l'azur de ses yeux, les ondes brillantes de sa blonde chevelure, effaçaient l'or et les fleurs dont elle était parée; mais, avec toute la fraîcheur virginale du printemps de la vie, cette belle étrangère n'avait rien de la mollesse enfantine du jeune âge. Son front élevé, son œil fier, son nez dont la légère courbure approchait de la forme aquiline, révélaient la fille d'un guer-

rier célèbre, et il fallait la douceur de son sourire et la modestie de ses longues paupières pour tempérer ce que ses traits offraient de noble et de hardi. Grande, svelte, majestueuse, tous ses mouvemens étaient empreints d'une grâce aérienne, et Phanie, frappée d'admiration, ne crut pas voir une simple femme, mais une nymphe échappée de ses forêts.

Ce fut à cette jeune Chérusque que la conduisit Cariovalda. « Prêtresse de Teutsch, dit-il à l'étrangère, voici celle dont le père a touché la main de Hermann. Elle n'a pas d'amis dans cette assemblée, et ne voit que vous qui soyez de son rang. »

A ces paroles, une expression rapide de surprise sembla passer comme un nuage sur les traits de la belle Germaine; et le Batave ne put douter, en la voyant changer de couleur, qu'elle n'eût déjà entendu raconter que Phanie avait fui du camp des Chérusques, au mépris de leur hospitalité. Il pouvait sans doute la détromper d'un seul mot, en lui expliquant le véritable motif de cette fuite aussi généreuse qu'imprudente; mais il était Ger-

main, guerrier, chef de tribu, et son orgueil ne lui permettait pas de descendre à cette justification. Celle qu'il amenait devait être accueillie sans balancer, ou l'offense rejaillissait sur lui-même.

Déjà ses yeux s'enflammaient, et des nuances sombres succédaient aux teintes rosées de sa figure, comme ces vapeurs ténébreuses qui obscurcissent le sommet de l'Etna quand une mer de feu mugit dans son sein. Mais la prêtresse n'avait hésité qu'un moment. Elle se leva, noble, gracieuse, imposante ; et quand elle prit la parole, sa voix lente et pleine de majesté retentit jusqu'au cœur de la jeune Marseillaise. « Les paroles de Cariovalda, dit-elle, n'ont jamais été légères. Il y a sans doute de la prudence et de la sagesse dans tout ce que fait un guerrier si fameux, et puisque la fille du voyageur est d'un sang pur, et qu'elle n'a pas d'amie dans cette salle, je serai charmée qu'elle accepte une place auprès de moi.

— « C'est bien, » répliqua le Batave dont la figure avait trahi jusque là une violente agitation, comme s'il eût craint pour sa protégée

quelque nouvelle insulte. Phanie, au contraire, ignorante qu'elle était de la franchise et de l'hospitalité germaniques, n'avait vu, dans l'espèce de froideur de la belle étrangère, que l'accueil nécessairement réservé à une personne inconnue. Elle n'en fut donc pas humiliée, et remerciant avec émotion son généreux guide, elle s'assit à côté de la noble Chérusque.

Il y a dans la beauté une puissance mystérieuse qui attire et qui captive l'âme en dépit souvent d'elle-même. Assises sur le même lit de repos, les deux jeunes filles semblaient n'avoir à échanger que des paroles indifférentes : l'une voyait son père soucieux et sombre en présence du magistrat qui était maintenant l'unique arbitre de sa destinée, et qui pouvait aggraver ou adoucir sa condamnation; l'autre avait présente à la pensée l'humiliation de ses concitoyens, et l'outrageuse fuite de ces étrangers qui avaient cru les Chérusques assez lâches pour les trahir après les avoir reçus sous leurs tentes. Mais quelque agitées qu'elles fussent toutes deux par cet aspect et par ces

souvenirs, elles se sentaient encore entraînées l'une vers l'autre chaque fois que leurs regards se rencontraient. La prêtresse surtout, dont la beauté avait un caractère frappant de grandeur et de force, ne pouvait se défendre d'admirer les traits les plus délicats de sa nouvelle compagne; peut-être aussi un peu de curiosité se mêlait-il à cette admiration. Jamais avant ce jour elle n'avait vu d'autres femmes du Midi que celles qui, sous des noms divers, accompagnaient les armées; et il y avait tant de différence entre le teint ardent, l'œil hardi, la démarche assurée de ces amazones, et l'air doux et modeste de la jeune Marseillaise aux joues pâles et aux paupières timides, qu'elle devinait toute la distance que mettaient entre elles la naissance, le rang et la manière de vivre. Autant les courtisanes qui égayaient les festins de Varus lui avaient paru méprisables et repoussantes, quoique dans sa pensée virginale elle fût encore bien loin de soupçonner toute la honte de leur profession, autant elle éprouvait une secrète sympathie pour cet être aussi

gracieux que faible, aussi pur que brillant, qui lui offrait le premier type de la beauté méridionale.

Toutefois Phanie avait douté de la loyauté d'un chef chérusque, et c'en était assez pour que la fière Germaine luttât contre le sentiment qui l'attirait vers cette jeune étrangère. Plus d'une fois, il est vrai, ses yeux expressifs s'étaient animés en la regardant; plus d'une fois des paroles d'amitié avaient semblé errer sur ses lèvres; mais au moment de rompre le silence, un souvenir de haine venait s'interposer entre elle et l'infortunée.

Debout derrière la fille de l'exilé, Cariovalda ne la perdait pas de vue, et semblait vouloir la protéger encore de ses regards. Elle était aimée de Hermann; n'était-ce pas assez pour qu'il fût heureux de veiller sur elle? Avec la sagacité des hommes de sa race, il devinait ses pensées dans ses gestes et à l'expression de ses traits; il la voyait se livrer tour à tour à l'abattement, aux regrets, aux souvenirs déchirans de la patrie, et reporter avec une sorte d'effroi ses regards incertains

sur cette vaste salle où tout était étranger pour elle, excepté son père captif, et le guerrier inconnu qui lui avait assigné sa place. Elle n'avait pas une émotion qu'il ne comprît, pas une souffrance à laquelle il ne s'associât; elle était si malheureuse, si touchante, si belle! Oh! comme il la plaignait, le jeune sauvage! comme il s'oubliait en la regardant! Ce n'était pas cet intérêt timide, froid, égoïste et distrait d'un homme civilisé; c'était l'élan d'une âme neuve, forte et brûlante; c'était cette sensibilité profonde qui caractérise encore la race allemande, jointe à l'énergie d'un enfant de la nature. Il se laissait aller sans résistance à l'enivrement de cette douce compassion, et ne sentait pas que ses joues devenaient brûlantes, qu'un fardeau s'appesantissait sur sa poitrine, qu'un nuage se répandait devant ses yeux.

Elle, pendant ce temps, ignorante des haines qu'avait soulevées jusque parmi les femmes chérusques son départ du camp d'Inguiomer, s'étonnait quelquefois que la prêtresse ne lui adressât point la parole. Elle

finit par se sentir si humiliée de ce silence, que les larmes lui vinrent aux yeux. Alors seulement la Germaine, cédant à l'impulsion de son cœur, oublia l'injure de ses compatriotes, et prenant la petite main de sa nouvelle compagne, elle la pressa doucement, tandis que ses lèvres murmuraient : « Ne vous affligez pas ; il vous reste des amis !

— « Oh ! oui, nous en avons trouvé sur cette terre étrangère, répliqua la jeune fille d'un accent où la reconnaissance se mêlait à l'émotion ; nous serions bien ingrats de ne point remercier les dieux d'un si grand bienfait. » Puis, rougissant comme si elle craignait d'en dire davantage, elle baissa les yeux, et demanda, en montrant la robe de la prêtresse : « Ne sont-ce pas là les couleurs nationales des Chérusques ?

— « Oui, répondit l'étrangère. Chaque tribu porte les siennes ; mais les nôtres sont les plus glorieuses. »

Phanie sourit : elle se trouvait heureuse d'entendre ainsi parler de la nation de Hermann. « Je connais aussi les Chérusques, dit-

elle avec une confiance naïve ; je les ai vus, je les ai admirés. » Et elle ajouta en soupirant : « Je leur dois la vie ! »

Surprise de l'émotion avec laquelle elle avait prononcé ces mots, la prêtresse s'écria vivement : « Oh ! pourquoi donc les avez-vous ainsi offensés ?

— « Offensés ! répéta Phanie ; et elle resta muette de stupeur.

— « Pourquoi avez-vous fui du camp de mes compatriotes ?» reprit la noble Germaine, d'un ton où une espèce de regret semblait se mêler au reproche ; et en même temps sa figure avait pris comme une empreinte de grandeur qui la rendait plus imposante et plus fière.

La jeune Marseillaise comprit alors seulement combien elle avait fait une grave injure au guerrier son protecteur, et quel ressentiment il avait dû concevoir contre celle qui l'abandonnait ainsi. Elle vit que jusqu'aux femmes chérusques étaient blessées de l'ingratitude et de la défiance qu'elle paraissait avoir eues pour Hermann ; elle qui, dans le fond

de son cœur, ne savait que trop combien ce reproche était injuste! Un douloureux effroi se peignit dans ses yeux, lorsque promenant ses regards autour d'elle, elle rencontra les regards irrités des épouses des Germains. Ainsi, ce n'était pas assez de la rigueur du sacrifice auquel elle s'était soumise, il fallait encore passer pour la plus injuste et la plus ingrate des femmes; tous les Chérusques, et surtout son libérateur, l'accusaient d'une offense qui avait été si loin de sa pensée! on la blâmerait de mépriser celui qui était pour elle le plus grand des hommes, et de haïr le chef qu'elle était si malheureuse d'aimer. Elle se représenta le généreux Hermann humilié de sa fuite, souffrant de son apparente ingratitude, abaissé même aux yeux de ses frères d'armes par l'outrage qu'il avait reçu. Cette pensée cruelle fut comme un coup de poignard qui lui perça le cœur.

— « Oh! qu'il me pardonne, murmura-t-elle en détournant la tête; les dieux savent combien il était loin de ma pensée d'être injuste. »

Aussitôt la jeune prêtresse changea de figure. Une douce compassion sembla se répandre sur tous ses traits, et tendant la main à l'exilée, elle lui dit avec amitié : « Le repentir efface les torts ; le guerrier qui avoue sa faute les répare. Les Chérusques aiment à oublier une offense, et Hermann lui-même ne vous accusera plus dès qu'il saura que vous regrettez votre fuite.....

— « Non ! non ! interrompit Phanie en pâlissant, qu'il ne le sache pas ! qu'il croie plutôt que je le hais ! » Et en proie aux tourmens d'un amour sans espoir, la malheureuse jeune fille laissa échapper des larmes amères.

L'étrangère la regardait attentivement, surprise qu'elle était d'une agitation si violente, et pour elle si mystérieuse ; mais Cariovalda, qui ne perdait pas de vue la jeune fille, comprit ce que signifiaient sa pâleur et son trouble. Hermann est aimé, se dit-il ; et lui-même sentit alors un froid mortel se glisser jusqu'à son cœur, comme s'il eût été malheureux du bonheur de son frère d'armes.

Cependant la jeune prêtresse, quoiqu'elle

ne connût pas encore les orages des passions, devinait avec la sagacité d'une femme tout ce que Phanie voulait en vain comprimer de souffrance. Émue de pitié, elle se pencha vers elle, lui serra la main, et lui dit tout bas : « Du courage, on vous regarde.

— « Oh! je ne puis rester ici! s'écria l'infortunée jeune fille : plutôt retourner dans la prison.

— « La belle Germaine reprit aussitôt sans balancer: Venez avec moi, je veux être votre amie.

— « Mais le gouverneur!.... balbutia la fille de l'exilé.

— « C'est ici même, dans son palais, qu'un appartement m'a été réservé: soyez donc sans crainte, et suivez-moi. »

Phanie, un peu moins abattue, parce que la bienveillance de cette noble étrangère semblait étendre un baume sur sa blessure, la remercia par un regard reconnaissant. Toutes deux se levèrent, et suivies des femmes de la belle Chérusque, elles quittèrent la salle du festin. Cariovalda, devant lequel elles passè-

rent, sembla ne point les voir. Il restait immobile, le front baigné de sueur, et les cheveux dressés sur la tête. Le malheureux guerrier ressentit trop tard que Hermann avait eu raison de lui dire qu'on ne regardait pas impunément la jeune fille du Midi.

CHAPITRE XII.

La Germaine.

Tandis que la prêtresse germaine conduisait Phanie le long des colonnades qui décoraient l'intérieur du prétoire, la jeune Marseillaise se sentait de plus en plus frappée de la beauté à la fois douce et fière de sa compagne. Quoique les femmes de sa riche patrie fussent célèbres par leurs attraits, elle n'en avait jamais vu aucune dont l'air et la dé-

marche fissent sur elle la même impression. Il y avait dans le port majestueux de la noble étrangère, dans les mouvemens de sa taille flexible, dans le léger balancement de sa tête, une grâce naturelle que l'art eût désespéré d'atteindre. Ses traits étaient délicats, ses formes élancées, son cou presque aussi souple que celui d'un jeune cygne : cependant l'habitude d'une entière liberté donnait à son maintien de la force, et à ses pas de la hardiesse. Elle portait la tête haute, et malgré l'expression modeste et virginale de sa figure, on y lisait aussi le sentiment de sa dignité. Aux douces affections, à la vraie sensibilité de son sexe, se mêlait en elle quelque chose du courage et de la fermeté d'un chef, et la fierté qui blesse dans les regards d'une femme de nos villes, semblait, dans cette belle sauvage, en harmonie avec la pudeur.

Phanie ne se lassait point de l'admirer. Chaque geste, chaque pas de la jeune Chérusque avait pour elle un charme irrésistible; car ils lui rappelaient Hermann. Sans doute, il y avait une extrême différence entre le guerrier à la

forte stature, au bras puissant, au regard terrible, et la prêtresse dont les mains n'avaient offert que des fleurs et des fruits au dieu de la forêt. La vie des camps et le soleil du Midi avaient laissé leur empreinte ineffaçable sur la figure du chef, tandis que le lis n'était pas plus blanc que le teint de l'étrangère, ni l'azur du ciel plus pur que celui de ses yeux. Cependant, malgré ce contraste, et quoique la coupe de leurs traits ne fût pas la même, une sorte d'harmonie mystérieuse existait entre ces deux enfans des bois. C'était la même force d'âme que révélaient tous leurs mouvemens; bouillante, audacieuse, indomptable chez le guerrier, moins violente, mais aussi ferme chez la jeune fille. Une égale indépendance semblait empreinte sur leur front, une égale fierté éclatait dans leurs gestes. On devinait que si Hermann avait une sœur, elle devait ressembler à la prêtresse, et que le frère de la belle Chérusque eût été l'image de Hermann.

Mais une autre pensée vint bientôt répandre son amertume dans le cœur de l'exilée. Il y

avait un nom que Phanie avait entendu, et qui ne devait plus s'effacer de sa mémoire; c'était celui de l'épouse destinée à Hermann. Sans doute ce ne pouvait être la belle prêtresse, car un instinct de jalousie eût averti la jeune Marseillaise de la haïr; mais Thusvelda aussi pouvait ressembler à cette étrangère. Elle pouvait avoir la même grâce, la même noblesse, la même douceur. Telle était aussi sans doute sa blonde chevelure; telle sa robe étroite et semblable à la tartane d'un guerrier, telles sa légère chaussure d'écorce et les bandelettes de pourpre qui la fixaient autour d'une jambe d'ivoire. Phanie frémit à cette idée : elle s'était cru la force de renoncer à Hermann, mais elle ne pouvait songer qu'il serait à une autre sans que son cœur ne se brisât.

Le trajet des deux jeunes filles dans l'intérieur du prétoire fut long; car si le bâtiment n'avait qu'un étage, il compensait par son étendue ce que, suivant nos idées, il lui manquait en hauteur. Serviles imitateurs des coutumes italiennes, les architectes qui l'avaient

construit s'étaient conformés à des modèles romains, sans comprendre combien les localités demandaient de modifications.. C'était par des galeries ouvertes que l'on passait d'une partie de l'édifice à l'autre. Le vent glacé du nord soufflait librement sous ces hautes arcades, comme si sur les bords du Rhin la fraîcheur eût été un bienfait. En revanche, les chambres destinées au logement étaient presque aussi étroites que des cellules de moines. C'est que dans le pays dont on avait copié l'architecture, presque toute la vie se passait au dehors et en plein air.

Plusieurs petites pièces de ce genre composaient l'appartement que l'on avait réservé à la prêtresse chérusque. On n'y voyait aucune tapisserie, mais les murs étaient décorés d'arabesques et de dorures. Phanie et son guide pénétrèrent seules dans la dernière de ces chambres. C'était la moins étroite. Elle était meublée à l'italienne, de siéges massifs et pesans. L'on y voyait aussi un grand lit travaillé en ébène et en ivoire, un trépied de bronze pour brûler des parfums, plusieurs

lampes de métal et un miroir d'acier poli. Mais, quoique riches et brillans, tous ces produits d'une industrie étrangère répondaient mal aux besoins de la vie dans un climat septentrional. C'était la copie fidèle des usages et des modes du Midi; mais l'œil y cherchait en vain quelque chose qui pût adoucir la température, mettre à l'abri des intempéries de l'air; donner de l'agrément, de la protection, de la chaleur à ceux dont les maisons devaient être un refuge contre la rigueur du climat. Ces murailles nues paraissaient glaciales malgré leurs brillantes couleurs, et les meubles lourds, qui n'étaient revêtus d'aucune étoffe, effrayaient presque l'imagination par l'idée de froideur qui se rattachait au bronze dont ils étaient décorés. La jeune prêtresse le sentait si bien, qu'avant de faire asseoir sa compagne elle eut soin d'étendre une riche fourrure sur le siége qu'elle lui offrait; puis, se plaçant à côté d'elle, elle reprit avec un léger sourire : « Vous autres enfans du Midi, vous méprisez les usages des peuples du Nord; cependant vous éprouverez que dans notre pays du

moins nos coutumes sont bonnes. La peau d'un daim sur un amas de mousse vaut mieux ici qu'un fauteuil d'argent ou d'ivoire.

— « Mais sous notre climat, nos meubles ne sont pas incommodes, répondit timidement Phanie.

— « Sous votre climat, à la bonne heure; là peuvent convenir vos coutumes et vos lois, mais non pas pour nous, à qui vous voulez les imposer. »

En parlant ainsi, la belle Germaine avait pris un air plus grave et plus majestueux; on voyait que dans ce peu de mots était exprimé un sentiment profond et vaste, une idée qui dominait toutes les autres, le mépris des coutumes étrangères. Sous ce rapport, l'énergie de ses sensations et de sa volonté n'avait rien qui se ressentît de la faiblesse de son âge et de son sexe; mais elle redevint une jeune fille aimante et douce, lorsque, s'adressant de nouveau à sa compagne, elle lui demanda, du ton le plus affectueux : « De quelle partie de l'Empire êtes-vous?

— « Hélas! c'est un pays bien éloigné,

répliqua Phanie en soupirant au souvenir de sa belle patrie. Je suis de Marseille.

— « Marseille ! répéta sa compagne. Mais ce n'est pas loin ! »

A cette réponse, la jeune fille resta stupéfaite. Habituée comme elle l'était à une vie sédentaire, le voyage lui avait paru si long, qu'elle ne comprenait pas comment l'on pouvait penser autrement. « La Germanie est-elle donc si vaste ? » demanda-t-elle à son tour.

Ce ne fut pas sans un peu d'orgueil que la prêtresse répondit : « Elle n'a point de bornes ; car elle s'étend partout où les Germains portent leurs armes. Mais en adoptant même les fausses idées du Midi, en bornant notre Germanie au Rhin et au Danube, elle occuperait encore un espace immense. Des bords de l'Elbe à ceux du Mein s'étendent les enfans de Teutsch, divisés en trois grands peuples ; car il n'y a plus de Sicambres. Du Mein au Danube habitent les Suèves, qui comptent cent tribus. Aux bords de l'Océan, les hommes du Nord occupent un pays humide et froid, qui n'a point de bornes. A

l'Est les Germains vandales campent vagabonds sur les rives de leurs fleuves à peine connus. Entre ces quatre races de peuples, des contrées entières restent désertes et servent de barrière. A peine peut-on les traverser en dix jours de marche. Nous n'avons donc pas besoin de nous éloigner de notre patrie pour faire de grands voyages.

— « Mais comment savez-vous où est Marseille ? » reprit la fille de l'exilé.

La belle Chérusque sourit. « Est-ce que vos compatriotes ne se souviennent donc plus des Cimbres et des Teutons ? répondit-elle vivement. Les hommes de l'Ouest ont gardé le souvenir des expéditions de leurs pères.

— « Et vous descendez des Teutons ! s'écria Phanie en pâlissant au souvenir de ces vieux guerriers du Nord.

— « Leur nom est le nôtre, repartit sa compagne. Les tribus de l'Ouest descendent toutes de Teutsch. » Puis elle ajouta d'une voix moins fière : « C'est une riche cité que votre Marseille !

— « Oh oui, répliqua la jeune fille, en

essuyant une larme échappée de ses paupières. Vous ne pourriez vous en faire qu'une bien faible idée, vous qui ne l'avez pas vue. Nos beaux édifices de marbre se réfléchissant dans l'eau de la Méditerranée comme dans un miroir d'azur; notre port animé par le mouvement gracieux d'une multitude de navires; nos campagnes embaumées et notre ciel sans nuages.... oh! comment vous les représenteriez-vous?

— « Avez-vous de grands bois? reprit la prêtresse. Vos arbres sont-ils hauts et touffus? Trouve-t-on dans vos forêts des troupeaux de cerfs et de daims? Vos chevaux sont-ils rapides et vigoureux? vos chiens intelligens et faciles à dresser? »

Tout ce qu'elle demandait là, Phanie n'y avait jamais songé. « Je ne sais pas, dit-elle. Je ne sortais de la ville que rarement, et pour aller à la campagne que nous possédons dans une des îles du Rhône. »

La belle Germaine resta muette d'étonnement. « Oh! la malheureuse vie! s'écria-

elle enfin ; comment! l'on vous tenait enfermée dans ces tombeaux de pierre!

— « Vous ne me comprenez pas, repartit l'exilée dont la surprise égalait au moins celle de sa compagne ; notre demeure était vaste, agréable, magnifique ; j'avais des suivantes et des esclaves ; l'abondance régnait autour de moi : que me manquait-il ?

— « Ce qu'il vous manquait ! répéta l'étrangère en souriant ; l'air, le mouvement, la liberté, la vie ! Vous n'avez donc jamais parcouru des campagnes désertes ?

— « Non, jamais.

— « Vous n'avez jamais percé de vos flèches la biche ou le coq de bruyère ?

— « Jamais.

— « Vous n'avez jamais senti frémir sous le frein un coursier sauvage, qui s'indignait d'être dompté ?

— « Ce serait une chose trop dangereuse ; on ne me le permettrait pas.

— « Eh bien ! je vous l'apprendrai, moi, » dit la belle Germaine avec l'accent de la compassion.

Quoique touchée de la bienveillance qu'elle lisait dans ses regards et dans l'expression de sa figure, Phanie restait confondue. Il lui paraissait merveilleux, étrange, inconcevable que l'opulente existence de la fille d'un sénateur marseillais n'excitât que la pitié d'une jeune sauvage. Et cependant cette étrangère avait quelque chose de majestueux et d'intelligent qui ne permettait pas d'attribuer son langage à une puérile vanité ou à une ignorance stupide. La facilité même avec laquelle elle s'exprimait dans la langue des peuples du Midi, prouvait que la simplicité de ses habitudes n'excluait pas une certaine étendue de connaissances et de savoir. Comment se faisait-il que ses idées répondissent si peu à celles des nations qui se croyaient exclusivement savantes et sensées!

« Vous ne voudriez donc pas habiter une grande ville? lui demanda la jeune Marseillaise. Vous n'êtes pas curieuse de voir Rome, Marseille ou Aix?

— « Non, répondit-elle sans balancer. J'ai peur de ces grands sépulcres où on ne res-

pire pas librement. Ma ville, à moi, c'est la forêt de Teutsch. Mon palais, ce sont les vieux chênes au pied desquels nos pères se sont réunis pour redire le serment de fraternité. Là je vis; là je suis heureuse. » Puis prenant un ton plus doux et plus affectueux, elle continua : « Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une forêt, vous autres qui voulez cultiver toute la terre. Vous n'avez pas d'idée de nos arbres aussi vieux que le monde, de nos montagnes couronnées de neige et de verdure, de la route que se frayent nos torrens à travers les rochers. Jamais vous n'avez vu l'ours, irrité par la faim, descendre des sommets où il ne croît plus d'arbres, et venir errer en rugissant autour des cabanes des hommes. Jamais vous n'avez senti trembler la terre au passage de l'aurochs. Jamais vous n'avez entendu l'avalanche gronder comme le tonnerre. Tapis dans les prisons que vous vous faites, la nature n'a pas de spectacles pour vous. Mais vous qui êtes jeune comme moi, pourquoi resteriez-vous dans cette honteuse inertie? Les animaux les plus pesans

ne dorment que l'hiver. Venez dans le pays des Chérusques.

L'exilée fit un geste d'effroi : il s'en fallait de beaucoup que les descriptions de la belle Germaine lui donnassent grande envie de parcourir les lieux sauvages qu'elle chérissait. Celle-ci, sans prendre garde à ce qui se passait dans l'âme de sa compagne, lui demanda : « Votre père a-t-il résolu de rester sur la rive gauche du Rhin, et de ne jamais passer sur la droite ?

— « Je ne sais, répondit-elle, cela dépendra du gouverneur. Nous sommes ses prisonniers, et notre sort est entre ses mains.

— « Vous n'avez donc pas de parens et d'amis ? demanda la prêtresse.

— « Au contraire, ma famille est nombreuse et puissante, et mon père comptait des milliers de cliens.

— « Et vous ne croyez pas qu'ils vous rachèteront ?

— « Oh ! s'écria la jeune fille, sans pouvoir s'empêcher de sourire de l'ignorance et de la simplicité de sa compagne, croyez-vous donc

que l'on puisse racheter des prisonniers comme des esclaves? Nos lois ne le permettent pas. »

Un peu surprise à son tour, la fière Chérusque reprit d'un ton plus sérieux : « Ainsi vos haines sont implacables ; cela était de même autrefois en Germanie ; à présent l'offenseur obtient quelquefois la paix à prix d'argent.

Ce fut en vain que Phanie chercha à découvrir sur les traits de celle qui lui parlait ainsi, quelque indice qui lui donnât l'explication d'un langage si peu intelligible pour elle, rien ne l'aida à deviner cette nouvelle énigme.

— « Qui vous a faits prisonniers? poursuivit sa compagne.

— « L'empereur, répondit-elle.

— « L'empereur! répéta la prêtresse, d'un ton où perçaient à la fois l'étonnement et une sorte de déférence respectueuse, comme si cette réponse eût anobli l'exilée à ses yeux ; l'empereur lui-même! c'est un grand honneur! Et elle continua avec une expression

singulière d'enthousiasme : ses lieutenans n'avaient donc pas pu vous vaincre?

— « Et vous pensez que nous aurions résisté aux lieutenans de César! » s'écria la jeune Marseillaise, en levant les mains au ciel dans l'excès de sa surprise; car jamais, même dans le secret de sa pensée, elle n'avait osé soupçonner que l'on pût faire résistance à la puissance impériale.

A cette réponse, la belle Germaine la regarda d'un air d'incrédulité et de stupeur : tous ses traits semblaient exprimer combien il lui paraissait impossible qu'un homme se laissât prendre sans combattre. Étrangère aux habitudes de docilité de la vie sociale, l'instinct de courage et d'indépendance de sa race se révoltait contre la seule idée d'une pareille sujétion : « Quoi! vous ne vous êtes pas défendus, répliqua-t-elle en bondissant sur son siége; vous vous êtes laissés prendre comme le loir engourdi pendant l'hiver! »

Phanie restait comme pétrifiée; les idées de sa compagne étaient si peu en harmonie avec les siennes, qu'elle désespérait presque

de trouver un point de contact où elles pussent s'accorder. Reprenant d'aussi loin que possible l'histoire de son malheur, afin d'avoir plus de chances d'être comprise : « Mon père, dit-elle, était prince du sénat de Marseille, et en cette qualité c'était lui qui portait aux pieds de l'empereur les supplications de ses concitoyens ; il eut la hardiesse de le faire trop librement, et voilà pourquoi il a été relégué ici.....

— « Et vos amis, vos cliens, vos proches, votre ville ? interrompit la prêtresse, avec un geste d'impatience.

— « Ils ont pris le deuil ; les tribunaux ont été fermés ; on a même voilé la statue d'Hercule.

— « Mais vous a-t-on vengés ? Et l'œil de la jeune Chérusque devint étincelant.

— « Nous venger ! murmura Phanie avec une profonde terreur ; nous venger ! et elle jeta un regard défiant autour d'elle, comme si elle avait eu peur qu'on ne pût l'entendre ; vous voudriez donc que nos amis prissent les armes pour nous ?

— « S'ils ne l'ont pas fait, dit froidement l'étrangère, ce n'étaient pas des amis.

— « Mais ils se seraient fait condamner comme nous! ils auraient partagé nos malheurs! »

A ces mots, qui lui semblaient révéler toute la lâcheté et tout l'égoïsme des nations méridionales, la Germaine se leva; son âme ardente et généreuse était blessée : « Ce ne sont pas des hommes! murmurait-elle avec dédain. Puis, touchée de compassion pour la jeune fille, qu'elle voyait humiliée et souffrante, elle reprit d'un ton moins amer : Ainsi, votre empereur n'a rien à redouter, quelque injure qu'il vous fasse?

— « Non sans doute, répondit l'exilée, qui pourrait-il redouter sur la terre? n'est-il pas le juge des juges et le prince des princes? »

En l'entendant parler ainsi, la jeune et belle prêtresse souriait d'un sourire d'orgueil et presque de dédain. « C'est une chose inconcevable, balbutia-t-elle. Je l'avais entendu dire quelquefois à nos guerriers, mais je croyais que c'était un mensonge. L'ours connaît bien

la force de ses ongles, et le sanglier le tranchant de ses défenses! Quelle espèce d'hommes est-ce donc? » Et un moment elle parut tomber dans une profonde rêverie. « Après tout, reprit-elle ensuite à demi-voix, on ne doit pas exiger plus de ces pauvres gens, qui vivent renfermés entre des murailles comme dans des tombeaux. Il faut bien qu'ils obéissent, puisqu'ils ne peuvent pas même changer de retraite à l'approche d'un ennemi. Cependant, il est singulier que leur empereur craigne si peu leur ressentiment. Il n'est pourtant pas toujours entouré de ses légions, votre empereur? Il traverse la ville, il se promène dans la campagne; on peut le voir, le rejoindre, le tuer?

— « Tuer l'empereur! s'écria la jeune Marseillaise en frémissant.

— « Il n'est pas invulnérable, je suppose, » repartit l'étrangère; et elle ajouta en relevant la tête : « La vengeance d'un Germain saurait bien l'atteindre. »

Phanie tremblait. L'idée seule d'un pareil sacrilége glaçait le sang dans ses veines. Pour

la jeune Chérusque, on voyait sur sa figure qu'elle croyait n'avoir rien dit que de simple et de naturel.

« Quoi ! les femmes mêmes de votre pays nourrissent des sentimens si farouches! reprit l'exilée avec une sorte de terreur.

— « Nos enfans ne doivent-ils pas être aussi des guerriers? répliqua fièrement la prêtresse. Puis, craignant de blesser sa malheureuse compagne, si elle lui laissait trop apercevoir ce qu'elle pensait de son pays et de sa nation, elle reprit avec douceur : « Il est possible que vos usages soient bons, quoique différens des nôtres; chaque nation est maîtresse de se conduire comme elle le trouve raisonnable; mais ici, sur les bords du Rhin, si l'on osait outrager mon père, et qu'il n'y eût pas de guerriers pour le venger, une jeune fille Chérusque prendrait son arc, et quoique sa main soit faible, Teutsch dirigerait ses flèches vers le but. »

Il y avait un si étrange contraste entre le sens terrible de ces paroles, et l'accent doux, le regard calme, le sourire affectueux de la

belle Germaine, que Phanie put à peine en croire le témoignage de ses sens. Elle ne concevait pas qu'une femme pût, sans s'avilir, dépouiller la timidité de son sexe; et cependant celle qui lui parlait si froidement de vengeance, s'était montrée généreuse, compatissante, digne d'être aimée. En ce moment même, où elle choquait si cruellement toutes les idées de sa compagne, elle lui paraissait si belle et si pure que sa vue rendait le soupçon absurde et le mépris impossible. « Oh! s'écria la jeune Marseillaise, quel malheur que votre peuple soit si féroce! Comment les dieux ont-ils mis tant de barbarie à côté de qualités si nobles! »

L'étrangère parut réfléchir quelques momens avant de lui répondre; puis elle dit d'un air grave : « Si les chênes de la Germanie étaient aussi souples et aussi frêles que vos platanes et vos peupliers, le vent du Nord les aurait bientôt rompus. Peut-être les mêmes dieux, qui ont voulu que nos arbres fussent différens comme nos climats, ont-ils aussi réglé, avec une égale sagesse, le caractère

opposé des divers peuples. Je vois, je sens qu'il y a dans nos idées quelque chose qui révèle une nature contraire. Ce serait donc une folie de vouloir changer vos opinions, quelque singulières qu'elles me paraissent. Mais j'ai vu nos vieillards cultiver des plantes étrangères à l'abri de nos bois ; la vigne de votre pays croît en s'appuyant sur le tronc de nos arbres : leurs rameaux s'entrelacent et se soutiennent, sans que leurs fruits se ressemblent. Il en sera de même de nous, si vous voulez rester avec moi. Je serai votre amie, et je respecterai vos usages. »

Touchée jusqu'aux larmes de l'air d'amitié avec lequel cette offre était faite, Phanie répondit : « Comment pourrais-je vous montrer assez de reconnaissance !

— « En m'aimant comme je vous aime déjà, repartit la belle Germaine avec un sourire enchanteur. Puis elle ajouta : « Je suis la fille du chef que vous avez vu assis près de Varus. Son nom est Ségeste, le mien Thusvelda. »

A ce nom fatal, toutes les blessures du cœur

de la malheureuse exilée se rouvrirent. «Thusvelda! répéta-t-elle en la regardant d'un air effrayé.» Puis ses yeux s'égarèrent, et elle tomba sans connaissance.

CHAPITRE XIII.

L'Orgie.

A peine s'était-on aperçu, dans la salle du festin, de l'absence de Phanie et de sa belle compagne. Le gouverneur, la plupart de ses convives, et surtout les chefs germains qui prenaient part au banquet, commençaient à ressentir les fumées du vin. Androcare seul avait pris garde au départ de sa fille ; mais rassuré par l'air noble et bienveillant de celle

qui la protégeait, il était charmé qu'elle eût pu sortir avant que la fête ne dégénérât en orgie. Peu à peu le reste des femmes germaines se retira aussi; mais le vide qu'elles laissaient de ce côté de la table fut rempli par les officiers de la suite de Varus. Pour les autres femmes, elles ne s'effrayaient pas de la gaîté bruyante de l'assemblée; c'étaient des beautés aguerries à ce genre de fête, et qui ne craignaient pas d'y figurer.

Nos usages modernes, quelque large part qu'ils fassent encore aux plaisirs des sens, ne peuvent rien offrir d'analogue à la scène qui marqua bientôt la seconde partie du festin. Les étrangères et quelques convives de santé faible s'étant retirés, on apporta de nouvelles coupes, beaucoup plus profondes. Des brasiers furent allumés, où l'on jeta des parfums d'une odeur enivrante. L'on tira ensuite au sort avec des dés, pour savoir quel serait le roi du banquet; et le sort complaisant ne manqua pas de désigner le gouverneur, qui parut persuadé que c'était au hasard ou à son étoile qu'il devait d'amener presque toujours

le point le plus haut. « Allons, dit-il, nous allons faire voir à nos convives germains tous les avantages de la vie policée. Esclaves, versez le vin de Massique, et que chacun commence par vider trois coupes. Par les dieux! il y aura des Germains qui n'arriveront pas à la troisième! Mais vous, Ségeste, vous êtes un bon compagnon. Je bois à vous. »

Le chef auquel il s'adressait en parlant ainsi était couché sur le lit le plus voisin, et l'on voyait à son attitude et à ses manières qu'il s'était familiarisé depuis long-temps avec les hommes du Midi. Sa figure avait dû être autrefois remarquablement belle; mais elle offrait des traces sensibles du ravage des passions. Arrivé à l'époque de la vie où l'on n'ambitionne plus que le pouvoir, son front déjà ridé portait une empreinte indéfinissable de hauteur et de souplesse, de fermeté et d'artifice. « Général, répondit-il en s'inclinant, nul homme ne pourrait lutter contre vous : mais j'espère au moins vous tenir tête plus long-temps que certains guerriers dont la vue devient déjà trouble. » Et il désigna d'un coup

d'œil deux ou trois autres chefs du voisinage qui, plus intempérans ou moins accoutumés aux boissons étrangères, paraissaient presque complétement ivres.

Varus se mit à rire d'un air de triomphe. « Nous ferons venir les danseuses pour leur dessiller les yeux ! s'écria-t-il. Holà ! qu'on les amène. »

Aussitôt parut une troupe de femmes, dont le costume, plus élégant que pudique, eût choqué des yeux moins grossiers. C'étaient de ces courtisanes subalternes qui faisaient leur métier d'égayer, par des danses lascives, les fêtes des riches et des grands. A leur aspect, Androcare voulut se retirer ; mais Varus le retint, en protestant que ce serait lui faire injure que de ne pas assister jusqu'au bout à son banquet.

Les danses commencèrent ; l'heure, le lieu, l'état où se trouvaient déjà presque tous les convives, donnaient à ce spectacle immodeste une sorte de prestige entraînant. Les officiers, l'œil attentif, le cou tendu, suivaient des yeux tous les mouvemens des danseuses ; pour

les Germains, ils paraissaient dans le ravissement, et leur admiration fougueuse s'exprimait par des trépignemens et par des cris.

Le gouverneur était radieux; on eût dit que le succès de ses bayadères était à ses yeux un triomphe de la civilisation sur la barbarie. Lui ne prenait pas garde à la danse, mais à l'impression qu'elle produisait sur ses convives d'outre-Rhin. « Oh! voilà un vieux Marse qui ne peut en croire ses yeux! s'écriait-il en riant. Seigneur Marseillais, regardez un peu ce Bructère, je vous prie. Comme ils sont tous étonnés! Holà! que le vin circule! » Et appelant un esclave, auquel il fit un signe particulier, il reprit : « Notre brave Cariovalda se tient à l'écart comme s'il nous boudait; portez-lui de notre part une coupe du meilleur Massique..... de celui que nous avons rapporté de notre gouvernement de Syrie. »

Le Batave, qui restait immobile et les yeux fixés à terre à la place d'où il avait vu Phanie s'éloigner, releva lentement la tête comme un

homme qui sort d'un rêve. Il parut surpris de voir combien l'aspect du festin était changé. Son premier mouvement fut pour quitter la salle; mais, craignant d'attirer trop d'attention sur lui, il accepta la coupe que le gouverneur lui avait fait porter par l'esclave, et il la vida d'un trait.

« Ne le perdez pas de vue maintenant, dit Varus à Androcare; j'ai fait mettre dans son vin une certaine poudre..... Ah! ah! par les dieux! c'est le suc d'une plante de Syrie à laquelle la tête la plus ferme ne pourrait résister; car ce serait une honte que ce jeune homme restât calme et de sang-froid comme un misérable buveur d'eau, tandis que nous sablons le Massique et le Falerne! »

Le vieillard ne répondit pas. Quoique dans le cours d'une longue vie il n'eût pu rester étranger à la licence des mœurs de son pays et de son siècle, il conservait assez de vertu pour rougir de la dégradation de ses compatriotes; et le Germain, qui avait déjà des droits si sacrés à son estime, lui parut plus grand et plus noble quand il vit de quelle infâme

supercherie on avait besoin pour le rabaisser au niveau des amis du gouverneur.

Le breuvage produisit bientôt son effet; une teinte pourprée se répandit sur le visage de Cariovalda; ses yeux devinrent plus brillans et son regard moins assuré; son attitude même n'était plus aussi ferme.

« Il est pris! » s'écria Varus avec une joie qu'il ne cherchait pas à déguiser. Puis, se tournant vers Mugilan : « Patricien, reprit-il, faites en sorte d'animer un peu cette statue du Nord, puis vous nous l'amènerez. »

Le favori se leva, drapa sa toge, et marcha au Batave le sourire sur les lèvres. « Cariovalda, mon cher ami, lui dit-il en donnant à sa voix les inflexions les plus douces, vous ne parlez à personne, ce soir. Seriez-vous encore irrité de la discussion que nous avons eue sur *la Cléopâtre?* Ce serait pourtant à nous à vous garder rancune, puisque vous nous avez si complétement battus! Allons, ouvrez-moi votre cœur; je veux être désormais votre compagnon de table. »

Le Germain lui jeta un regard de surprise;

il ne comprenait pas qu'un homme avec lequel il sympathisait si peu pût désirer son amitié; cependant sa courtoisie naturelle ne lui permettait point de répondre avec rudesse à des paroles bienveillantes. « Je ne suis qu'un enfant des lacs, répliqua-t-il avec douceur, et mes paroles n'auraient rien qui pût plaire à l'oreille des hommes savans du Midi.

— « Au contraire, repartit Mugilan d'un ton où perçait la conviction de sa supériorité, votre simplicité naïve est infiniment amusante; vous avez un cœur des anciens temps, droit, ouvert, sans détour, un cœur d'or! Que dites-vous de nos danseuses?

— « Autrefois j'aimais à les voir, répondit le chef.

— « Autrefois! et pourquoi pas maintenant? N'est-ce pas une troupe savante et bien choisie? »

A cette question, le Batave, déjà troublé par la liqueur perfide qu'on lui avait fait prendre, montra un peu d'hésitation. « Il se peut, murmura-t-il enfin, mais je voudrais que ce ne fussent pas des femmes. »

Cette idée parut si singulière au Romain, qu'il ne douta point que son compagnon ne fût déjà complétement ivre. « Oh! s'écria-t-il d'un air ironique, voudriez-vous que ce fussent des nymphes, des déesses, ou ce que vous appelez des fées?

— « Je voudrais que ce fussent des ombres trompeuses, répondit froidement Cariovalda, elles ne déshonoreraient pas le nom de leur sexe.

— « Par Hercule! reprit Mugilan, vous êtes fou, mon cher..... ou bien amoureux. »

Le guerrier rougit; il craignait que l'œil de cet étranger n'eût pénétré jusqu'au fond de son âme.

« Qui aimez-vous? poursuivit le patricien; est-ce Eucharis, Aglaé, ou quelque autre de nos belles? »

Cariovalda garda le silence. Ce n'était pas à un Romain qu'il eût révélé le secret de son amour.

« Soyez moins discret, dit Mugilan en lui jetant un regard moqueur; je puis servir vos feux, mon brave archer. Toutes les beautés

de ce pays me sont déjà connues; et si je ne suis pas un homme de guerre, vous verrez cependant que je sais donner de bons conseils pour l'attaque du cœur et pour la défense de la bourse. »

Le Batave tressaillit d'indignation et fit un pas en arrière.

« Ce grand sot a de la pudeur comme une jeune fille! » murmura le patricien. Puis, élevant la voix et se rapprochant du Germain : « Quel enfantillage que ce silence! continua-t-il en souriant; est-ce que nous n'avons pas tous aimé? Allez, mon cher, je connais par expérience ce qui se passe dans votre cœur. »

Peut-être que dans un autre moment Cariovalda n'eût pas daigné répondre, mais, enivré comme il l'était, toute sa pensée s'échappa sans qu'il y réfléchît. « Non, dit-il, tu ne sais pas ce que j'éprouve. Vous autres hommes du Midi, la beauté ne vous inspire qu'un seul sentiment, celui du vautour qui a découvert une proie et qui la dévore.

— « Très flatteur, en vérité!.... balbutia Mugilan. Mais vous, mon cher, vous, enfans

du Nord, est-ce que vous auriez, par hasard, un autre but que nous, en aimant? Cela serait curieux!

— « Un but! répéta le Batave avec mépris. Faut-il donc que l'amour ait un but! Est-ce que vous vous demandez toujours pourquoi vous cherchez la lumière du soleil ou la fraîcheur de l'ombre? pourquoi votre cœur s'élance vers la patrie ou vers le ciel?

— « Non, dit le Romain; mais une femme...

— « Une femme qu'on aime, s'écria le guerrier en l'interrompant, c'est pour un Germain plus que la lumière du soleil; plus que la fraîcheur, que l'ombre; plus que la patrie et le ciel. »

Mugilan secoua la tête avec humeur. « Un homme raisonnable, se dit-il, un savant auquel la philosophie a donné des idées positives, perdrait son temps à discuter avec ce barbare! » Et il alla rapporter à Varus qu'il n'avait pu entamer aucune conversation avec Cariovalda.

Le gouverneur se mit à rire. « C'est une chose étrange, seigneur Héraclide, dit-il au

Marseillais, qu'il n'y ait que moi qui sache manier ce Batave. Vous allez voir comme je le tirerai de sa froideur. Mais qu'on se retire, ajouta-t-il en faisant signe à ceux qui entouraient son lit de s'écarter ; ce spectacle ne doit être que pour nous. » Et, quand la foule des courtisans et des esclaves se fut éloignée, il appela une des deux femmes auprès desquelles il avait d'abord fait asseoir Phanie.

La courtisane, car ce n'était pas autre chose, se leva, et déployant avec affectation sa longue robe, secouant les tresses noires de sa chevelure, elle réussit à fixer sur elle les regards des convives, tandis que le gouverneur impatient lui faisait signe de se hâter.

« Regardez, Eucharis, lui dit-il quand elle se fut approchée, comment trouvez-vous maintenant votre Cariovalda, dont vous êtes si éprise? le Massique l'aura probablement rendu moins indifférent.

— « Qu'il est beau! murmura la courtisane. » Et en effet, le jeune guerrier, dont les couleurs étaient devenues plus vives et l'air moins grave, méritait ce tribut d'admiration.

Il cherchait des yeux celle dont l'image s'était gravée dans son cœur; mais, troublé comme il l'était par le breuvage qu'on lui avait fait prendre, il crut reconnaître Phanie dans la femme qui se tenait auprès de Varus. Il voulut s'approcher d'elle et se sentit chanceler; mais, quoique surpris de cette sensation étrange, il rassembla sa force et bondit plutôt qu'il ne marcha vers l'objet de son erreur. Cependant il baissa les yeux en arrivant près d'elle : son âme pure, même dans ce moment de désordre, associait à l'idée de Phanie un respect religieux. « Ne crains rien, dit-il à celle qu'il prenait pour elle; je suis ici pour te protéger.

— « Cariovalda, répondit la courtisane en souriant, tandis que Varus se tenait les côtés, je ne vous savais pas tant d'affection pour moi. »

Le Batave pâlit. « Non, reprit-il en pensant tout haut; non, il ne faut pas qu'elle le sache; je l'aime, mais je serai fidèle à mon ami.

— « Impayable! s'écria le gouverneur.

Allons, Eucharis, du courage ; arrachons-lui tous ses secrets. »

Peut-être un observateur attentif eût-il pu remarquer, sur le visage de la belle courtisane, un autre désir que celui d'égayer les convives aux dépens du jeune chef. Cependant, elle n'osa résister aux ordres de Varus, et déployant ce manége de coquetterie que les femmes de son état étudiaient comme un art dès l'âge le plus tendre, elle se pencha vers le guerrier et lui dit d'une voix languissante : « D'où vient que Cariovalda paraît triste, et qu'il n'a pas de paroles pour moi? »

Soit adresse, soit par hasard, elle avait prononcé ces mots avec un accent si doux, qu'Androcare lui-même tressaillit comme s'il avait entendu sa fille. Troublé comme il l'était, Cariovalda fut le jouet de la même illusion; il crut que c'était Phanie qui lui parlait avec cet accent de tendresse, et un combat terrible s'éleva dans son cœur; cependant, sa fidélité ne fut point ébranlée. « Le chef Batave est le frère du chef Chérusque, répondit-il d'une voix sourde; qui pourrait dire

qu'un guerrier de ma nation fût un traître?

— « Pourquoi me parlez-vous toujours de Hermann? reprit Eucharis en affectant un air mélancolique. Le Chérusque est vaillant et célèbre; mais je le sais, et cela suffit. Vos yeux restent baissés, Cariovalda; vous ai-je offensé? »

Le jeune chef ne changea pas de contenance : il n'osait la regarder, de peur que sa vue ne fît évanouir toutes ses généreuses résolutions. Sa figure exprimait une sorte d'incrédulité pareille à celle d'un homme dont les sens sont trompés par un songe, mais dont l'esprit doute encore, et sent, d'une manière vague, le manque de réalité des images qui l'abusent.

Varus fit signe à la courtisane de lui présenter une nouvelle coupe de vin, et elle obéit. « Guerrier, dit-elle, les Dieux ont donné à cette boisson le pouvoir d'égayer le cœur : ne la refusez pas de ma main. »

Cariovalda prit la coupe, mais il tremblait, et il répandit quelques gouttes de vin sur ses brassards. Au même moment, il entendit le

gouverneur demander : « Où donc est le tribun Théodore? » Alors, le vase s'échappa de sa main, car le vin lui semblait être du sang.

« Mauvais augure! s'écria Varus en voyant la liqueur se répandre sur le plancher ; on dirait un signe de guerre : mais maudit soit le tribun qui se fait attendre !

— « Il ne viendra pas, murmura le Batave d'une voix sourde, et avec le geste d'un homme qui rentre en lui-même, car le souvenir du combat et de la mort de son ennemi semblait lui avoir tout à coup rendu son sang-froid.

— « Et où est-il donc allé? demanda le gouverneur surpris; personne de ses gens ne sait ce qu'il est devenu. »

Cariovalda, moins discret qu'il ne l'eût été dans tout autre moment, répondit avec sa fierté germanique : « Il n'y a que les vautours et moi qui le sachions. »

Varus changea de couleur : « Eucharis, dit-il tout bas, est-ce l'ivresse qui le fait parler?

— « Cariovalda, reprit la courtisane, vos paroles ont glacé mon cœur. »

Mais déjà le Batave ne croyait plus voir Phanie; la froide pensée de l'homicide était venue éteindre cette flamme trompeuse qui agitait ses sens : « Eucharis, répondit-il dédaigneusement, aux Dieux ne plaise que ma bouche offense une femme! mais les paroles d'un chef ne sont pas pour celle qui a plusieurs langues. » Profondément humiliée, elle baissa la tête; et si le rouge qui couvrait ses joues n'eût déguisé sa pâleur, on eût vu combien avait pris d'empire sur cette âme flétrie, la naïve innocence du noble Germain. Pour le gouverneur, il resta interdit, et ce ne fut qu'après un assez long intervalle qu'il se hasarda à demander de nouveau : « J'espère, mon jeune et vaillant allié, que votre colère de ce matin n'a pas eu de suites? certainement, vous ne voudriez pas vous exposer à perdre ma bienveillance pour si peu de chose. »

Cariovalda le regardait d'un air sombre. « Il n'y a que le glaive, dit-il, qui puisse pe-

ser une offense. Un guerrier se venge, et ne se plaint pas.

— « Il a certainement résolu de faire quelque mauvais coup, dit Varus, qui ne se sentait plus aussi gai ; Ségeste, mon brave ami, si vous pouviez lui ôter adroitement son saracasse ? »

Le Chérusque secoua la tête ; il savait que c'eût été un signal de mort, que de toucher aux armes du guerrier.

Il y a une sorte de perspicacité, presque instinctive, que donne la peur : le gouverneur romain n'était certainement pas un homme d'une grande pénétration ; mais il comprit à merveille que ce n'était pas légèrement que le Batave parlait de vengeance et de mort. Troublé par cette idée, il cessa de prendre plaisir aux danses, à l'ivresse d'une partie des convives, à l'étonnement des Germains. Cariovalda irrité, l'œil menaçant et la main sur son scramsax, était pour lui comme un fantôme effrayant qui le poursuivait au milieu des joies de sa fête ; car il se sentait coupable de l'avoir trompé, et il craignait

d'être devenu l'objet de son ressentiment.

Se penchant sur l'épaule d'Androcare, qui suivait de l'œil comme lui, mais avec un intérêt bien différent, tous les mouvemens du jeune chef, il lui demanda d'une voix à peine intelligible : « Croyez-vous, mon cher Héraclide, qu'il se doute de ma supercherie, et qu'il m'en veuille d'avoir fait mettre cette malheureuse poudre dans son vin ?

— « J'espère que non, répondit le vieillard d'un ton froid; Votre Grandeur aurait pu s'épargner cette plaisanterie, dont les suites seraient dangereuses s'il la soupçonnait.

— « Dangereuses... hem !... et la figure de Varus devint pâle. Ce ne serait rien, voyez-vous, s'il était de sang-froid ; il me respecte beaucoup, et je lui ferais entendre raison : mais dans ce moment-ci !..... voyez un peu comme il nous regarde ! »

Il y avait en effet une expression sévère et sinistre dans les regards de Cariovalda ; le meurtre qu'il avait commis, la passion violente qui s'était emparée de son cœur, la résolution qu'il avait prise de se sacrifier pour son ami,

toutes ces émotions diverses agitaient sa raison, encore troublée par les fumées du vin, et justifiaient la crainte qu'il inspirait à Varus.

« Maudite poudre! répétait ce dernier en s'agitant sur son large lit; il est sûr qu'il se doute maintenant que c'est moi. Par les Dieux! je le ferais bien arrêter; mais ce sont précisément ses Bataves qui gardent le prétoire; des enragés qui nous couperaient la gorge au moindre signe de leur chef! C'est un mauvais génie qui m'a fait penser à cette fatale poudre. »

Pendant qu'il murmurait ces derniers mots, le Batave, dont les genoux chancelaient encore, quoique la violence des sentimens qui l'agitaient eût chassé de sa tête les fumées de l'ivresse, se pencha sur un trépied, et le bruit de son armure se mêla au retentissement sourd du bronze sur lequel il s'appuyait. Il n'était qu'à trois pas du Romain, et comme celui-ci avait fait retirer les courtisans et les esclaves qui entouraient son lit de repos, il ne se trouvait plus personne entre eux.

L'inquiétude de Varus redoubla, et se changea bientôt en une sorte d'agitation fébrile.

Persuadé qu'il était devenu l'objet de ce vague et farouche ressentiment, que peignait encore la figure hautaine du Germain, il avait peur; mais en même temps il sentait aussi, quoique d'une manière confuse, que cette peur insurmontable était lâche, folle, ridicule. Les efforts incroyables qu'il faisait en lui-même pour la combattre, et surtout pour ne pas la laisser apercevoir à ses convives, décomposaient sa physionomie, et faisaient ruisseler une sueur froide sur son front. Quelquefois la frayeur l'emportait sur la conscience de sa poltronnerie, et il se demandait s'il ne fallait pas prendre des mesures contre le danger qu'il croyait courir; mais il lui semblait qu'au premier mot, au premier geste, Cariovalda le préviendrait d'un coup de scramsax. Ses cheveux se dressaient alors sur sa tête, et il éprouvait une angoisse mortelle qui lui ôtait la force et la voix.

« Votre Grandeur me paraît souffrante, dit l'exilé, qui ne devinait pas la véritable cause de son trouble.

— « Ce n'est rien, balbutia-t-il, je n'ai pas

peur de lui; il n'oserait certainement pas... »

Androcare lui jeta un regard de mépris et de pitié; il avait lu dans son âme.

Quand le gouverneur se vit deviné, il sembla reprendre haleine, comme s'il eût été encore plus heureux de pouvoir parler de sa crainte, que honteux de la laisser apercevoir : « Et ces danseuses, qui continuent à sauter! s'écria-t-il d'un ton plaintif; et ces militaires, qui ne songent qu'à boire, tandis que l'épée de Damoclès est suspendue sur la tête de leur général! il n'y aura donc pas un fidèle serviteur qui se place entre ma poitrine et le poignard de ce sauvage! »

L'exilé répondit, avec une froideur que son âme fière ne cherchait point à déguiser : « Voulez-vous que je lui porte l'ordre de sortir de cette salle?

— « En vérité, balbutia le gouverneur d'un air surpris, feriez-vous cela pour moi? Mais ce serait inutile; et il soupira profondément. Moi-même, fou que j'ai été, moi-même j'ai fait mettre des Bataves à toutes les portes; nous sommes ici dans une souricière. La

seule chose que vous puissiez faire, mon brave Héraclide, si vous ávez le courage du Dieu dont vous descendez, c'est d'aller parler à ce furieux.

— « Je le ferai, répondit le vieillard en se levant.

— « Un moment! reprit Varus en le retenant par son manteau; vous lui direz que je vous donne à lui, vous et votre fille. »

A cette déclaration imprévue et incompréhensible, le proscrit fit un pas en arrière, et changea de couleur; l'infortune ne l'avait pas tellement abattu qu'il fût homme à se laisser livrer comme un esclave, et son amour paternel doublait en quelque sorte l'énergie de son âme, au moindre danger qui menaçât Phanie. Il s'arrêta donc, les bras croisés sur la poitrine, la tête haute, l'œil ardent, le cœur gonflé par l'indignation.

« Quand je dis que je vous donne, reprit le Romain, sans remarquer son trouble et sa fureur, c'est-à-dire en usufruit, l'empereur se réservant la propriété; mais Cariovalda pourra vous faire sortir de prison, vous héberger à

sa guise, vous traiter comme ses hôtes, vous protéger autant qu'il l'entendra; j'y consens par égard pour lui, et pourvu qu'il oublie le léger affront que je lui ai fait. »

Quoique l'Héraclide ne pût encore tout à fait comprendre ce qu'il voulait dire en parlant ainsi, cependant il se calmait peu à peu, à mesure qu'il entrevoyait un sens moins cruel à ce langage énigmatique. « Et que fait à Cariovalda que je sois traité bien ou mal? demanda-t-il d'une voix altérée.

— « Ce que cela lui fait! par les Dieux! n'avez-vous pas été l'hôte d'un de ses cousins? cela suffit. L'ami d'un Germain est l'ami de tous ses amis; c'est une de leurs coutumes barbares. Dès ce matin, il m'a déclaré qu'il se vengerait de tous ceux qui agiraient mal envers vous : et n'avez-vous pas vu qu'il a fait asseoir votre fille à la place qui lui paraissait la plus honorable?.....

Quand le vieillard, éclairé par ce langage, sut enfin comment une protection mystérieuse et puissante semblait s'être attachée à lui depuis qu'il avait touché la main d'un chef

barbare, une émotion d'un autre genre vint enflammer ses joues et baigner ses yeux de larmes. « Oh! je lui parlerai, s'écria-t-il; il faut que je lui ouvre mon cœur. » Et sans prendre garde aux nouvelles recommandations que lui faisait Varus d'agir avec prudence, il s'élança vers le jeune chef qui restait immobile et sombre, à la place où la coupe s'était échappée de ses mains. « Batave, lui dit-il en l'abordant d'un air ému, mon ami, mon protecteur, pourquoi parais-tu si triste? Livre ton noble cœur à la joie de la bienfaisance; tu as sauvé la vie d'un vieillard et l'honneur de sa fille! »

Cariovalda parut troublé et rougit. « Étranger, répondit-il en baissant les yeux d'un air modeste, un homme de beaucoup d'années mérite le respect de ceux qui sont jeunes; mais de quoi me remercies-tu? Ce que j'ai fait, je le devais à mon honneur et à ma famille. Il ne faut pas qu'un chef soit offensé impunément. »

Sa voix s'était légèrement altérée en prononçant ces derniers mots, et le frémisse-

ment des plumes qui flottaient sur son casque avait trahi une sensation aussi puissante que douloureuse. L'Héraclide le regarda d'un air grave; et pénétrant au fond de sa pensée : « Ne songe qu'au bienfait, reprit-il, et tâche d'oublier l'injure; car la vengeance est courte, et le repentir long. »

Le guerrier détourna la tête. Il n'avait que trop éprouvé déjà que le meurtre est suivi du remords. Mais Varus, qui épiait sa contenance, et qui fut alarmé de le voir changer de couleur, se pencha du côté d'Androcare, et d'une voix distincte, quoique peu élevée, il lui dit en langue grecque : « Écoutez, mon cher Marseillais, je crois qu'il en veut aussi au tribun Théodore. Ne le contrariez pas là-dessus. Nous serons trop heureux que sa colère ne retombe que sur l'officier, et qu'il nous laisse en paix. Je vous autorise à lui promettre que je fermerai les yeux sur cette affaire, s'il ne s'en prend qu'à lui. D'ailleurs, il est incapable de l'assassiner, et s'il l'attaque, ce sera loyalement. Nous ne pouvons pas être fort stricts sur la justice avec

des sauvages de cette espèce, qui joueraient leur vie et la nôtre sur un coup de dés. »

A cette nouvelle preuve de l'égoïsme et de la lâcheté du Romain, le vieillard ne pût retenir un geste de douleur en même temps que d'indignation. Il souffrait cruellement, non pas de voir Varus si petit et si méprisable, mais de songer que c'était là, au fond, le caractère de tous ceux qui gouvernaient alors le monde civilisé. « Le voilà donc, murmura-t-il, cet homme qui veut enseigner la vie sociale aux barbares! Il parle de lois, d'équité, de vertu; et voilà qu'au moindre péril qui le menace, il est prêt à vendre le sang humain! Malheureux siècle où il n'y a plus de justice, de citoyens ni de patrie, tandis que l'on proclame les vains mots d'ordre et de civilisation! Pour moi, du moins, je ne pactiserai jamais le meurtre d'un homme. » Et prenant le Batave par la main, il l'entraîna au fond de la salle. Là, lui parlant avec l'énergie d'un cœur noble et avec la gravité que donnent l'expérience et la vertu, il lui représenta que la vengeance était un

crime, et le meurtre un sacrilége. Chacune de ses paroles paraissait faire une impression profonde sur Cariovalda qui l'écoutait la tête baissée. « Mon père a peut-être raison, dit-il enfin ; mais il est trop tard.

— « Trop tard ! répéta l'Héraclide en frémissant. Malheureux jeune homme, qu'avez-vous fait ?

— « Je l'ai tué, » dit Cariovalda.

Le vieillard sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. « Oh ! s'écria-t-il douloureusement, comment le crime a-t-il trouvé place à côté de tant vertus ? Enfant de la nature, ne sens-tu donc pas que tu blasphèmes contre les dieux, quand tu prononces sans frémir l'aveu d'un homicide ? »

Quelle que fût la déférence du Germain pour le père de Phanie, ce reproche lui parut trop sévère ; il redressa la tête, et répliqua d'un ton légèrement ironique : « La hache de vos licteurs ne frappe-t-elle donc jamais !

— « Elle ne frappe que pour exécuter les arrêts des juges, répondit l'Héraclide.

— « Et ces juges, qui leur a donné le pouvoir de punir ?

— « La loi, le consentement du peuple.

— « Moi j'avais davantage, repartit le Batave avec une gravité solennelle ; j'avais la chance égale entre lui et moi ; son consentement contre le mien, ma vie contre la sienne.

— « Mais cette vie, n'était-ce pas un crime que de la jouer ? s'écria le proscrit d'une voix peut-être un peu moins ferme.

— « Appelles-tu cela un jeu si léger ? dit Cariovalda en fixant sur lui ses grands yeux fiers et brillans. Oh ! l'idée d'un combat à outrance ne passe pas si doucement à travers le cœur le plus intrépide, que le mot de mort sur les lèvres d'un juge. Que l'existence d'un homme dépende de la force d'une épée, c'est la loi du monde ; mais qu'elle puisse dépendre d'une parole, là est l'esclavage, la folie, le crime ; car celui qui a fait la nature n'a pas voulu que l'on pût frapper sans péril, et détruire sans crainte d'expier. »

En l'écoutant, le vieillard avait pâli. Il vi-

vait à une époque où l'iniquité des jugemens, la tyrannie des formes légales, les déceptions de l'autorité régulière, avaient passé toutes les bornes. Il ne pouvait donc s'empêcher de convenir en lui-même qu'il y avait moins de légèreté et de sacrilége dans les combats où le sauvage se mesurait loyalement contre le sauvage, que dans les arrêts où le caprice et les passions de la foule ou d'un magistrat étouffaient la voix de l'opprimé sans défense. Cette idée l'accabla d'abord. La civilisation pouvait donc être quelquefois inférieure à la barbarie, et la science au-dessous de l'instinct! Il frissonna en voyant s'écrouler tout cet échafaudage de devoirs invariables, de principes convenus, et de morale uniforme qu'il avait révéré toute sa vie comme la loi de Dieu; mais il comprit en même temps qu'en dehors de l'ordre social, des formes politiques, des systèmes de la philosophie et du savoir des historiens, il y avait encore du juste, du bon, du vrai, qui n'était pas écrit dans les législations, ni consacré par les cultes, mais qui naissait dans le cœur de l'homme,

et qu'aucune voix étrangère n'avait le droit de juger : car son esprit vaste et ferme avait assez de force pour que les chaînes de l'habitude, la religion des doctrines reçues, l'empire des idées acquises, ne l'asservissent pas tellement qu'il ne pût faire un pas au delà, et de citoyen de l'empire devenir habitant du Monde.

Il appuya la main sur son front, et répéta à voix basse : «La loi! le consentement du peuple! est-ce bien autant que celui du coupable? Oh! nous avons traduit dans une langue moderne la vieille loi de justice; mais est-elle plus pure sous cette nouvelle forme?

— « Guerrier, reprit-il ensuite en élevant la voix, puisque vous avez suivi les coutumes de vos pères et de votre nation, ce n'est pas moi qui oserai dire que vous soyez criminel; mais ne craignez-vous pas le ressentiment du gouverneur?

— « Je n'y ai pas songé, répondit le Batave avec indifférence.

— « Je le calmerai, poursuivit le vieillard. Je vous dois beaucoup, et plus que je ne pourrai jamais faire pour vous. Cependant,

quand une autre fois votre épée sera prête à verser du sang, songez que c'est peut-être une chose douteuse que vous en ayez le droit.

— « Oh ! dit Cariovalda en mettant la main sur son cœur, je l'ai déjà senti. »

Alors le proscrit le quitta pour retourner à Varus. Celui-ci, qui l'attendait avec anxiété, ne le vit pas plus tôt revenir, qu'il lui demanda vivement : « Eh bien ! accepte-t-il mes conditions ?

— « Il ne demande que l'oubli du passé, répliqua le vieillard.... le tribun est mort.

— « Mort ! répéta le gouverneur en frissonnant. » Et cédant au premier mouvement de l'amour propre offensé, il ajouta : « Ce maudit Germain a-t-il osé braver ainsi mes ordres, et encourir ma colère ? Par les Dieux ! je ne sais ce qui me retient de le faire saisir et garrotter par mes licteurs » ! Mais cet accès de courage et de dignité ne dura qu'un moment; bientôt sa voix faiblit, ses yeux cessèrent de briller, et revenant au sentiment de frayeur qui le dominait, il reprit timidement: « Vous dites donc qu'il oublie le tour que je

lui ai joué, et qu'il veut vivre en bonne harmonie avec moi ? »

L'Héraclide fit un geste affirmatif.

— « *Ratum est!* s'écria Varus avec empressement ; l'affaire est conclue et le contrat est signé. Par la tête de l'empereur ! ce qui est fait est fait ; et si le tribun a reçu le prix de son insolence, je ne peux pas me jeter dans une querelle avec toutes les tribus du Nord ; celles de l'Ouest me donnent déjà assez de mal ! Amnistie donc, pour cette fois! Vous êtes un admirable négociateur, mon cher Androcare ; vous ne me quitterez, parbleu ! plus ; je veux vous avoir pour conseiller. Mugilan, ayez soin qu'on prépare pour le seigneur Marseillais un des appartemens du prétoire, et une litière ou des chevaux pour nous accompagner demain à Cologne. Quant à sa fille, savez-vous ce qu'elle est devenue ?

— « Elle s'est retirée avec la prêtresse Germaine, répondit le jeune patricien.

— « Eh bien, qu'on les laisse ensemble. A présent, réjouissons-nous. Qu'on me fasse partir ces danseuses, qui ne se soutiennent

plus sur leurs jambes! Voilà déjà la moitié des Germains qui dorment; passons au vin de Chypre et aux chansons. »

Quelques heures furent encore consacrées par les convives à ces plaisirs bachiques dont on abusait alors avec une sorte de brutalité inconnue aux hommes de notre époque. Une scène bien différente se passait pendant ce temps dans une autre partie de l'édifice: Phanie avait repris connaissance; mais ce n'avait été que pour retomber dans la situation la plus cruelle. Ses yeux, en se rouvrant, avaient rencontré ceux de son heureuse rivale; c'était Thusvelda qui l'avait rappelée à la vie, et qui semblait veiller encore sur elle avec la tendre affection d'une sœur. Elle lui prodiguait les marques de l'amitié la plus vive; mais chacune de ses caresses glaçait tout le sang de la fille de l'exilé. Et cependant il y avait dans les manières de la jeune prêtresse quelque chose de si doux que Phanie, au milieu même de son désespoir, se sentait pénétrée de reconnaissance. Tantôt elle lui pressait la main comme pour la remercier; tantôt elle tres-

saillait à son contact comme à celui d'un serpent; elle finit par fondre en larmes.

La belle Germaine la regardait avec une surprise mêlée de pitié. Elle n'avait garde de soupçonner les motifs de cette agitation inexplicable, et croyait que c'étaient des souvenirs douloureux qui causaient seuls les souffrances de l'étrangère. « Du courage ! lui disait-elle; votre sort est pénible, sans doute, mais vous trouverez des amis qui feront tout pour l'adoucir. Quoique notre ciel vous paraisse rude et nos habitudes grossières, vous verrez que nous savons compatir au malheur. »

Plus elle s'attachait ainsi à la consoler, et plus croissait le trouble de la jeune fille, qui eût voulu pouvoir la haïr. Elle avait honte d'elle-même et de son ingratitude; mais elle ne pouvait étouffer un sentiment plus puissant encore : elle était jalouse. Chaque regard qu'elle jetait sur la prêtresse de Teutsch lui découvrait de nouvelles grâces. Elle soupirait en voyant le charme de son sourire, la légèreté de ses mouvemens, l'harmonie de ses

traits. « Oh! elle doit m'être préférée, » se disait-elle; et l'amertume de cette idée navrait son cœur.

« Êtes-vous mieux maintenant? reprit Thusvelda en se penchant sur le lit où elle l'avait déposée. Appuyez votre tête sur mon bras, et essuyez ces larmes. Vous serez heureuse dans notre Germanie.

— « Heureuse! répéta l'exilée en frémissant.

— « Peut-être vous a-t-on raconté, poursuivit la belle Germaine, que nous repoussons avec mépris les femmes de votre nation; mais ce sont celles dont la conduite révèle une origine obscure. Vous, fille d'un chef du Midi, et qui portez sur votre figure l'empreinte d'une âme noble, nous vous accueillerons comme une de nos sœurs. Tous les cœurs vous seront ouverts. Nos cabanes vous serviront d'asile, nos forêts de patrie, nos guerriers de défenseurs. Ne soupirez pas ainsi, au souvenir de vos tristes maisons de pierre; vous ne voudrez plus y retourner, quand vous aurez vécu parmi nous. »

Trop généreuse elle-même pour rester plus long-temps insensible à tant de bonté, Phanie entoura de ses bras cette tendre consolatrice, et la pressa sur son cœur. « Pardonnez-moi, murmura-t-elle ; j'ai beaucoup souffert, mais je ne suis point ingrate. »

Thusvelda lui rendit ses caresses avec un doux empressement ; puis elle répondit : « Vous ne souffrirez plus. Aucun prince n'oserait exercer contre vous sa vengeance, quand vous habiterez parmi les Chérusques. Et qui sait, continua-t-elle en souriant, si nous ne vous verrons pas l'épouse de quelque chef, dont l'empire achètera l'amitié par d'humbles tributs ?.... Pourquoi changer ainsi de visage ? je sais qu'il est naturel que vous préfériez vos compatriotes ; mais, certes, nos guerriers ne méritent pas que vous pensiez à eux avec dédain.

— « Jamais, jamais ! balbutia l'exilée. »

Un léger ressentiment sembla se peindre dans les regards de sa compagne. « Je ne crois pas, dit-elle avec un peu de hauteur, qu'il y ait au Midi des hommes plus généreux que

Cariovalda, ou plus braves que Hermann. »

Phanie éprouva un tremblement convulsif à ce dernier nom. « Oh! ne m'accusez pas de le mépriser! s'écria-t-elle..... » et sentant qu'un aveu fatal allait lui échapper, elle s'interrompit, et rabaissa sur sa figure le pli de son manteau.

Thusvelda, surprise, gardait le silence : elle ne s'irritait pas du langage de l'étrangère, mais elle la plaignait. Un intervalle assez long s'écoula, pendant lequel toutes deux restèrent plongées dans une muette rêverie.

La nuit était déjà avancée; cependant ni l'une ni l'autre ne songeait au sommeil. Bientôt elles échangèrent de nouvelles paroles d'amitié, et leur entretien roulant cette fois sur des sujets moins cruels, la jeune Marseillaise put répondre avec moins de trouble et de réserve aux questions de sa compagne. Une familiarité confiante s'établit entre elles; et vers le matin, quand elles cédèrent au besoin de prendre du repos, ce fut dans les bras l'une de l'autre qu'elles s'endormirent.

CHAPITRE XIV.

Le Cortége.

Le lendemain, au lever du soleil, un cavalier se fit ouvrir la porte de la ville, et s'achemina vers la forêt. C'était Cariovalda, pâle, car il avait perdu pour long-temps le repos. L'abattement et la douleur que révélait sa figure faisaient contraste avec l'air de force et l'habitude de commandement qui se peignaient encore dans son maintien. Son cour-

sier fougueux, que lui seul avait pu dompter, l'emportait rapidement vers le bois. Ses cheveux étaient épars, et son panache s'était brisé en passant sous les rameaux de l'arbre de Teutsch. Ce n'était plus le chef brillant de la veille; le malheur avait étendu sa main de fer sur le guerrier victorieux.

De ce qui s'était passé dans la salle du festin après le départ de Phanie, il ne lui restait qu'un souvenir confus. Il ignorait encore qu'il eût été successivement le jouet et l'épouvante de Varus; car il y avait dans sa mémoire comme un nuage qui obscurcissait cette partie des événemens de la veille. Mais il se rappelait jusqu'aux moindres gestes de la jeune Marseillaise; il la voyait, il l'entendait encore;...... il sentait que le destin de sa vie était fixé, et qu'il n'y avait plus pour lui ni changement, ni espoir.

« Eh bien, se dit-il en arrivant sur la lisière du bois, que mon ami ne s'afflige pas de ma souffrance; je la cacherai même à ses regards, et peut-être souffrirai-je moins en voyant briller la joie dans ses yeux. »

Il mit alors pied à terre, et prenant un cor suspendu à l'arçon de sa selle, il sonna la fanfare des guerriers de sa nation. Mais cette mélodie sauvage semblait cette fois avoir perdu son éclat et sa rapidité; ce n'était plus le chant du triomphe, c'était un appel lent et plaintif comme les accens de la douleur; aussi pas une seule des sentinelles chérusques répandues dans la forêt ne répondit-elle par un cri d'alarme à ce signal des soldats étrangers. Avec la sagacité naturelle à leur race, des Germains n'avaient pu se méprendre aux desseins pacifiques du chef qui faisait retentir de pareils sons.

Couché au fond du bois sous la tente qu'on avait dressée pour lui, Hermann entendit résonner la fanfare batave, et son cœur reconnut Cariovalda. Il s'élança de sa couche, et sans se donner le temps de rassembler ses cheveux épars, sans lacer autour de ses pieds nus sa chaussure d'écorce, sans jeter un manteau par-dessus sa courte tartane, il sortit du pavillon, traversa le camp, et s'enfonça dans l'épaisseur de la forêt. A la rapidité de sa

course, à la légèreté capricieuse avec laquelle il bondissait au-dessus des troncs d'arbres qui lui barraient le passage, celui qui l'eût vu glisser et disparaître derrière les grands chênes, eût cru être le jouet d'une image fantastique. Cependant sa démarche n'était pas si assurée que de coutume, et plus d'une fois ses jarrets fléchirent et son pied glissa, car le trouble de son cœur semblait lui ôter une partie de ses forces.

Il s'approchait du Batave, aussi agité que l'homme qui vient écouter son arrêt de vie ou de mort. Quoique le prompt retour de son frère d'armes lui donnât quelque espérance, il n'osait s'y livrer; et quand il arriva à portée de la voix, aucune parole ne sortit de sa bouche tremblante. Mais le généreux Cariovalda lut dans sa pensée, et prévenant ses questions : « Sois heureux, frère, s'écria-t-il avec un noble effort; elle t'aime! »

Le Chérusque pâlit. L'excès du bonheur l'avait accablé comme un coup de foudre. Il tenait les yeux fixés sur son ami, comme s'il eût douté du témoignage de ses sens, et le

malheureux Batave eut assez de courage pour répéter encore une fois : « Elle t'aime! qu'as-tu besoin d'en savoir davantage?

— « Oui, oui, je crois ta parole, murmura Hermann ; tu ne voudrais pas tromper ton ami par de fausses espérances. » Puis, remarquant combien sa figure était défaite, il reprit d'un air alarmé : « Tu es blessé, frère! »

La main de Cariovalda se porta machinalement sur son cœur, tandis que sa bouche répondait : « Je ne le suis pas.

— « Oh! épargne maintenant ta vie! s'écria le Chérusque; elle est aussi nécessaire à mon bonheur. »

Sans lui répondre, le Batave lui tendit les bras et le pressa sur sa poitrine; un sourire mélancolique effleurait ses lèvres : c'était le moment le plus doux et le plus cruel de sa vie.

Ils s'assirent ensemble au pied d'un vieil arbre, et Cariovalda commença le récit de ce qui s'était passé la veille. A peine avait-il prononcé quelques mots et rapporté quelle place

Varus avait assignée à Phanie, qu'un rugissement du Chérusque l'interrompit. Hermann, furieux à l'idée de cet outrage, ne se possédait plus. Il voulait pousser son cri de guerre, appeler sa tribu, courir à la ville, et massacrer le gouverneur. Le Batave le contint avec peine ; mais quand il lui eut raconté qu'il avait pris lui-même la jeune Marseillaise sous sa protection, et qu'il l'avait conduite parmi les femmes germaines, alors le guerrier versa des larmes de reconnaissance ; sa figure expressive révélait tous les mouvemens de son cœur ; ses yeux étincelans se fixaient sur les yeux de son ami ; ses mains cherchaient sa main, son cœur volait au-devant de ses paroles, et Cariovalda lui devenait presque aussi cher que Phanie.

« Mais, comment peux-tu être certain qu'elle m'aime ? demanda-t-il enfin en penchant sa tête sur l'épaule du jeune Batave.

— « J'ai prêté l'oreille à ses paroles, répliqua-t-il en rougissant. Peut-être faisais-je mal ; mais je te l'avais promis.

— « Mais, Cariovalda, ses paroles étaient-

elles donc si expressives?..... Nous sommes des guerriers, et nous ne connaissons pas le langage des femmes. Tu t'es trompé, peut-être. »

Le Batave tressaillit. « Non, répondit-il à voix basse, je ne me trompe pas, car je sais maintenant ce que c'est que d'aimer.

— « Toi aussi! s'écria Hermann avec une surprise mêlée de joie : qui donc as-tu vu à ce banquet? Thusvelda, peut-être; cette Thusvelda qu'on dit si belle? »

Cariovalda, évitant de lui répondre directement, reprit avec gravité : « J'ai vu la fille de Ségeste; c'est auprès d'elle que j'ai conduit l'étrangère : elles ont partagé la même couche, et dans une heure elles partiront ensemble pour Cologne, avec toute la suite de Varus.

— « Ainsi, le gouverneur montre du moins quelques égards pour elle et pour son père? dit Hermann que son amour ramenait sans cesse à s'occuper de Phanie.

— « Le gouverneur traite maintenant le vieillard comme un ami, répliqua le jeune

Batave, et Thusvelda s'est déclarée la protectrice de sa fille. »

Le Chérusque, ravi de cette heureuse nouvelle, pressa de nouveau son ami sur son sein. « Cariovalda, s'écria-t-il affectueusement, si elles pouvaient s'aimer comme nous nous aimons! Thusvelda mérite ton cœur; elle m'était destinée par nos proches, et si mon choix eût été libre, jamais je n'aurais recherché d'autre alliance. Maintenant elle sera ma sœur et celle de Phanie. »

Le guerrier détourna la tête en soupirant.

« Ne crains rien, reprit Hermann avec tendresse; il est vrai que nos tribus nourrissent quelque ressentiment contre la tienne, pour avoir préféré l'alliance des peuples qui adorent Hertha; mais Ségeste est dévoué à l'empereur, dont tu as mérité toute la reconnaissance; un mot du prince suffira pour le déterminer, et ce mot, je le solliciterai moi-même. Si Thusvelda partage les préventions du peuple contre les Bataves, je lui dirai que je t'ai choisi pour frère d'armes, et elle ne croira pas que le fils de Sigimer eût placé son amitié sur un homme

faible ou inconstant. Compte sur mon dévouement, comme je me suis confié au tien : mon bonheur serait incomplet si tu ne le partageais pas. »

De grosses larmes roulaient sur les joues de Cariovalda. « Épargne-moi, frère, murmura-t-il; nous parlerons un autre jour de ce que l'avenir me réserve. Maintenant, je retourne à Bonn; mon devoir m'y rappelle. Ce sont mes cavaliers qui formeront l'escorte.

— « Je vous suivrai des yeux, repartit le Chérusque. Plusieurs de nos chefs vont aussi à Cologne. Peut-être m'y rendrai-je moi-même. Si tu entrevois, sur la gauche de la route, un cavalier qui se tienne derrière les groupes d'arbres, et qui vous regarde de loin, ce sera moi. »

Ils se séparèrent alors, l'un ivre d'espérance et de bonheur, l'autre en proie au plus sombre désespoir.

Quand Cariovalda fut rentré dans les murs de la ville, il trouva les troupes qu'il commandait déjà rangées en bataille devant le prétoire. C'était une partie de cette célèbre

garde batave, justement regardée comme la meilleure cavalerie de l'empire, et que l'on avait vue passer à la nage le Nil et le Danube en face des bataillons ennemis. A l'aspect de ces braves guerriers ses compagnons d'armes, le jeune chef se sentit moins abattu. Nourri dans les combats, ses pensées se reportèrent sur des jours de gloire dont il retrouvait les nobles témoins. Les deux escadrons qui se déployaient vis-à-vis du palais du gouverneur, et qu'on appelait deux ailes, par allusion à la célérité de ce genre de troupes, offraient la réunion de la force et du courage germaniques, avec l'art et la discipline des peuples méridionaux. Tous ces soldats, grands et robustes, dont la chevelure était fauve comme la crinière du lion, paraissaient des géants à côté des archers de Provence. Leurs puissans chevaux, au poitrail large et au jarret nerveux, étaient seuls capables de ne point fléchir sous le poids qu'ils portaient. Dressée aux manœuvres romaines, la troupe entière était rangée sur deux files parfaitement droites, et demeurait dans une complète immo-

bilité. Les armures des guerriers et le harnais des chevaux révélaient, par leur richesse et par la beauté du travail, l'ouvrage des artistes de la capitale. Un spectateur ignorant n'eût rien pu voir qui l'éblouît davantage ; un homme de guerre, rien qui lui inspirât plus d'admiration et de plaisir.

A peine le jeune chef arriva-t-il sur le front de bataille que les deux escadrons le saluèrent à la fois du salut des armes. Il tressaillit alors et redressa la tête. Une résolution inébranlable venait de se former dans le secret de son âme ; il ne voulait plus vivre et mourir que pour l'honneur de sa nation.

Un enfant, à peine arrivé à l'âge où se développe l'intelligence, mais portant déjà dans son maintien et dans son regard la fierté du rang qu'indiquaient ses longs cheveux, était à cheval, à côté des soldats auxquels il semblait s'associer par la pensée et par l'espoir. A la vue de Cariovalda, il accourut vers lui, et lui demanda vivement : « Partons-nous, chef ? Allons-nous voir le combat des lions ? »

Le guerrier le regarda avec une tendresse

profonde, et prenant sa petite main, il lui dit d'une voix émue : « Fils de ma sœur, que les dieux veillent sur toi ! Puissent-ils te donner toute l'énergie que promet ton enfance ! car tu seras un jour l'arbitre du sort d'un peuple.

— « L'enfant parut surpris. Mon oncle, répondit-il, je sais qu'il est juste que vos fils passent avant moi, qui ne descends des anciens héros bataves que par les femmes. Seulement je tâcherai de faire que mes cousins ne rougissent pas de notre parenté.

— « Je n'aurai pas de fils, repartit le chef en soupirant ; Cariovalda mourra tout entier : mais toi, Civilès, songe que tu seras un jour un homme, un Heretog. Que cette pensée t'anime dès à présent ; il ne faut pas que de grandes destinées te surprennent à l'improviste : c'est toi qui dois continuer la race des chefs ; fais qu'elle ne dégénère pas. »

En achevant ces mots, il pressa l'enfant sur son cœur, puis il entra dans la cour intérieure du prétoire.

Là, tout était encombré de chevaux, de

litières, d'esclaves : l'on se préparait au départ, et Varus lui-même, quoique sa figure pâle attestât combien il se ressentait encore de la débauche de la veille, présidait à l'arrangement du cortége. Il mettait dans cette occupation minutieuse l'air de gravité et de réflexion qui lui manquait presque toujours dans les affaires importantes. On le voyait aller d'un chef germain à l'autre, répétant que la marche serait ouverte par une des ailes bataves, et que personne ne devait la devancer; que les litières et celles des femmes qui voyageraient à cheval, passeraient immédiatement après les soldats de l'avant-garde. Les cavaliers viendraient ensuite, formant comme l'escorte du gouverneur; puis les esclaves avec le bagage, et enfin le reste des Bataves. Remarquant alors que Cariovalda s'approchait, il lui dit avec empressement : « Vous aurez l'œil à ce que l'ordre soit maintenu partout, mon brave auxiliaire. Il ne faut pas que tous ces sauvages s'imaginent pouvoir galoper librement à travers champs et bois quand ils ont l'honneur de voyager en ma compa-

gnie. Je veux que vous soyez aujourd'hui comme le chien de ce troupeau vagabond, dont je suis le berger. Ramenez ceux qui s'écarteraient, et ne craignez pas de montrer les dents au besoin. »

Après avoir donné ces instructions à ses compagnons de voyage, il commanda que l'on se mît en route. Les litières qu'il fit défiler sous ses yeux ne renfermaient guère que quelques dignes amies d'Eucharis et d'Aglaé, les unes faisant profession ouverte de leur infamie, les autres cachant le nom de courtisanes sous celui d'épouses de quelques officiers subalternes. Pour les femmes germaines, toutes voyageaient à cheval. Celles qui étaient déjà mères de famille avaient la tête voilée, et leurs longues robes retombaient à grands plis sur la croupe de leurs chevaux. Les jeunes filles, au contraire, plus légèrement vêtues, laissaient apercevoir, sous leurs robes étroites, les contours gracieux de leur taille, et n'avaient d'autre coiffure que les tresses dorées de leurs cheveux. Presque toutes semblables à des Amazones,

elles tenaient en main de grands arcs, et un carquois pendait sur leurs épaules, comme si même les femmes de cette race belliqueuse avaient tenu à honneur de porter des armes. Thusvelda chevauchait à leur tête, et paraissait comme la reine de cette brillante cour. Grande, fière, aussi hardie que belle, la jeune prêtresse de Teutsch n'avait point de rivale parmi toutes ses compagnes. Elle aussi était armée, et l'on voyait briller à sa ceinture, en signe de son rang, une espèce de poignard dont la lame nue étincelait aux rayons du soleil. Il n'y avait que Phanie, qui ne portât ni arc ni carquois, et qui, étrangère au milieu de ces nymphes des forêts, ne leur ressemblait que par la grâce et par la beauté. Elle se tenait auprès de Thusvelda, et à la voir timide et abattue à côté de sa belle protectrice, on eût dit une jeune colombe élevée dans la captivité, et qui, échappée pour la première fois de sa prison, ne suit encore qu'en tremblant le vol hardi de ses sœurs.

Le cortége sortit de la ville par la porte du Nord, et, suivant une route à peine achevée

qui côtoyait à peu près la rive gauche du Rhin, il se dirigea vers Cologne. Comme il fallait y arriver avant l'heure des jeux, l'on allait assez vite, et la rapidité du mouvement, la beauté de la matinée, l'aspect pittoresque du pays, rendaient le voyage agréable. Varus, assis dans une litière que portaient deux robustes chevaux, envoyait de temps en temps avertir l'avant-garde de se tenir en bon ordre et de ne pas souffrir de traînards. Il mettait à chaque moment la tête à la portière pour juger de l'effet du cortége, et disait alors aux cavaliers qui l'entouraient : « Vous voyez bien que je suis venu à bout de faire quelque chose de mes sauvages ! leurs femmes chevauchent, ma foi, en aussi bon ordre que mes Bataves ; et quant aux chefs, il n'y en a pas un seul qui s'écarte de son rang. Nous les civiliserons, seigneur Androcare, et si vous écrivez encore quelque ouvrage, vous pourrez faire mention de ce que vous voyez aujourd'hui. »

Malheureusement pour l'amour-propre du vaniteux gouverneur, son triomphe fut troublé par une circonstance imprévue : les Ché-

rusques, qui s'étaient aussi acheminés vers Cologne, suivaient une route à peu près parallèle, à travers les bois qui s'étendaient sur la gauche. A mesure qu'ils passaient de colline en colline, le bruit de leur marche et les flèches de leurs cavaliers faisaient lever les daims de ces vieilles forêts. Bientôt ce devint une véritable partie de chasse, et des troupeaux de gibier, fuyant devant eux, se répandirent dans les vallées et sur la plaine. On ne les poursuivait que jusque sur la lisière des bois; car Inguiomer voulait éviter la rencontre du gouverneur; mais quelques daims fugitifs étant venus passer près du cortége de Varus, une flèche partit, puis une autre, et bientôt il devint impossible de retenir les chefs germains, tous passionnés pour ce genre d'exercice. Ils se mirent à poursuivre le gibier à travers les champs, laissant là leur hôte avec les gens de sa nation. Leurs femmes mêmes, et surtout leurs filles, prirent part à la chasse, rivalisant avec les guerriers d'ardeur, de courage et d'adresse. Il n'y eut que Cariovalda qui demeura auprès du gouverneur, pour écouter ses doléances.

« Eh bien! Batave, vous ne les imitez donc pas? lui dit Varus d'un ton où perçait une sorte de reconnaissance. Je vous ai toujours reconnu pour un allié fidèle, et le seul sur qui je pusse réellement compter. Regardez comme tous ces barbares s'éloignent; offrez-leur l'appât d'un plaisir, ils viennent; qu'il s'en présente un autre, ils vous abandonnent. L'inconstance et l'ingratitude sont au fond de leur caractère; c'est là leur nature, et le proverbe dit bien qu'on ne la chasse jamais, même à coups de fourche.

— « Ils reviendront, général, répondit le jeune guerrier; j'espère qu'ils nous rejoindront à Cologne. »

A ce mot, les cheveux du gouverneur se dressèrent sur son front : « Comment, Cariovalda! s'écria-t-il d'un air effaré, est-ce qu'il serait bien possible qu'ils ne revinssent que là?... et pendant les jeux, peut-être?... quelques uns même après?

— « Ce ne sera que le petit nombre, dit le Batave.

— « Le petit nombre! ils laisseraient là mon combat de lions pour chasser leurs

daims! Quelles bêtes brutes! Je voudrais que leurs folles de femmes se cassassent le cou dans ces ravins où elles se jettent la tête baissée. Est-ce là la place d'une femme? Tenez, en voilà une qui va se faire tuer par un daim. Par les dieux! elle l'abat d'un coup de flèche! Ce sont des Spartiates, que ces beautés-là.... Et jusqu'à votre fille, Androcare! »

Le proscrit ne répondit pas; il suivait des yeux Phanie depuis le moment où il l'avait vue s'écarter de la route avec la prêtresse. C'était un charmant spectacle que celui de ces deux jeunes filles, dont l'une entraînait l'autre, comme si elle n'eût pu goûter de plaisir sans elle. Thusvelda animait Phanie à franchir les fossés et les buissons; elle voulait lui apprendre à se servir de son arc, lui montrait la manière de le tenir, d'ajuster la flèche, de tendre la corde. D'abord l'inutilité de ses premiers efforts la faisait frémir d'impatience; elle semblait se décourager et renoncer à faire une chasseresse de sa compagne; puis elle recommençait ses conseils et ses leçons. On la vit à la fin bondir de joie quand une flèche

lancée par son amie eut blessé légèrement une jeune biche. Elle lui prit aussitôt l'arc des mains, ajusta un second trait, et abattit l'animal; puis elles coururent ramasser leur proie, et cette fois Phanie n'eut pas besoin d'être excitée pour mettre son cheval au galop.

« Eh bien! elle va en faire une sauvage, maintenant », dit Varus au vieillard.

L'Héraclide sourit; un sentiment délicieux de bonheur paternel se peignait sur sa figure. Il s'était associé par la pensée au plaisir de sa fille, et chérissait déjà de toute son âme la généreuse étrangère qui se montrait son amie.

Les deux chasseresses mirent pied à terre à l'endroit où la biche était tombée. C'était à la gauche de la route, près d'une vallée sombre et boisée qui s'étendait vers les montagnes. Là, séparées du cortége par des touffes de sapins qui les dérobaient à tous les regards, elles se livrèrent un moment à la gaîté folâtre de leur âge, chacune d'elles se refusant de reconnaître pour la sienne la flèche qui avait abattu la biche, et renvoyant à son amie l'honneur du coup mortel; puis elles réso-

lurent d'emporter leur proie, et Thusvelda exigea que ce fût Phanie qui chargeât son cheval de ce glorieux fardeau.

Elles allaient remonter en selle et regagner la route, quand elles aperçurent tout-à-coup, sur la gauche, un chien noir qui paraissait suivre la piste de quelque animal farouche; il courait la tête haute, le nez au vent et la gueule entr'ouverte, sans pousser un seul cri. « Regardez! regardez! dit la belle Chérusque à sa compagne : un chien du Nord!

— « Je le connais, repartit Phanie dont les joues étaient animées par l'expression de la surprise et de la joie; c'est le chien d'un brave Cauque qui a voulu nous sauver. Plaise aux dieux que son maître se soit échappé comme lui! »

A peine avait-elle achevé ces mots, qu'on la vit changer de couleur et laisser retomber sa tête. Il y avait en effet un homme qui suivait le chien; mais ce n'était pas celui qu'elle avait espéré. Il paraissait plus jeune et plus grand que le chef cauque. L'épieu à la main, il suivait d'un pas ra-

pide la course du chien qui le guidait. Son vêtement était d'une étoffe brune aussi grossière que solide. Lui ne portait aucun ornement qui pût indiquer son rang; mais il avait comme Mallorix les cheveux rasés autour du front et des tempes.

L'émotion douloureuse qu'éprouvait la jeune fille à la vue de cet étranger répandit sur sa figure une pâleur mortelle. On eût pu croire qu'elle avait peur, et la prêtresse y fut trompée. « Ne craignez rien, dit-elle avec empressement; c'est un guerrier du pays des Lacs, et les Frisons passent à bon droit pour les plus doux des hommes.

— « Je le crois, répliqua tristement l'exilée; mais ce n'est pas Mallorix. »

A ce nom, Thusvelda tressaillit. « Mallorix! répéta-t-elle gravement : Mallorix! le fils d'Ethelgard! Vous connaissez le grand Cauque? »

Phanie lui raconta brièvement comment elle avait rencontré la veille l'homme à la peau d'ours, et quel combat elle l'avait vu soutenir. Et une larme s'échappa de ses pau-

pières, lorsqu'en terminant ce récit elle murmura : « Il n'a point reparu !

— « Et qu'importe! s'écria la belle Germaine avec un sourire un peu hautain; n'est-ce pas Mallorix du bord de la mer? Et craigniez-vous que le héron ait abattu l'aigle ? »

— « Mais il était seul, murmura tristement la jeune Marseillaise; il était seul, et il nageait mal..... »

Thusvelda l'interrompit par une brusque exclamation. La surprise et l'incrédulité, peut-être même une dérision moqueuse, se peignaient dans ses regards expressifs. « Mallorix nager mal ! répéta-t-elle d'un ton légèrement ironique. Tous ces hommes du Nord qui se rasent la tête sont les enfans de la grande mer, et ils aiment à se jouer dans les flots, comme nous à pousser nos coursiers à travers la plaine. C'est l'instinct de leur race de préférer l'eau à la terre, comme nous préférons le mouvement au repos, les combats à la paix. Il n'y en a pas un qui ne devançât vos plus hardis nageurs, et Mallorix est le

plus adroit comme le plus célèbre de tous.

— « Cependant il s'est laissé rejoindre par deux archers, répliqua Phanie.

— « Je le crois, repartit sa fière compagne ; la retraite du sanglier est aussi lente que sa poursuite est rapide. Il ne fallait pas que vos soldats pussent se vanter d'avoir attaqué impunément le fils d'Ethelgard. Mais s'il avait lui-même succombé, et que son chien, apercevant un Frison, l'eût entraîné près du cadavre de son maître, car le courage n'est pas toujours un bouclier impénétrable, et il se peut qu'une main faible perce un noble cœur ; alors vous n'auriez pas vu cet homme des lacs suivre la piste des loups et des taureaux sauvages ; il aurait cherché une autre proie, et sa course eût été aussi rapide que la flèche, son regard aussi sombre que la nuit, jusqu'à ce que des feux d'alarme se fussent allumés sur ces montagnes bleues d'où l'on découvre le pays des Bataves, des Frisons et des Cauques. Et maintenant encore, poursuivit-elle d'une voix plus animée, qui sait si Mallorix trouvera que la mort de deux archers a suffi

pour laver son offense ? Un officier de l'empire a violé la paix en attaquant le grand Cauque ; son crime doit retomber sur sa tête. »

Phanie soupira. « Le tribun Théodore est un flatteur adroit, dit-elle ; vos Germains auraient peine à se faire rendre justice contre lui : nous vivons dans un siècle où le bon droit ne peut rien contre les intrigues des cours.

— « Ce sont là des pensées et des paroles du Midi, répliqua sa compagne. Ce que vous appelez justice, nous le nommons vengeance, et nous sommes toujours sûrs de l'obtenir; car c'est à nos armes que nous le demandons. »

En parlant ainsi la jeune prêtresse de Teutsch semblait animée de l'esprit de sa race. Belle, fière, intrépide, son visage, ses gestes, son maintien, étaient en parfaite harmonie avec les sentimens qu'exprimait son langage. La nature puissante et vigoureuse de la Germanie se révélait tout entière dans cette âme noble et forte, tandis qu'à côté d'elle la fille des cités méridionales n'of-

frait que la grâce languissante d'une faible fleur élevée loin des vents et du soleil.

— « Je crains, murmura-t-elle après une courte pause, que vous ne connaissiez pas bien le péril auquel une pareille tentative exposerait les Germains.....

— « Dites les hommes du Nord, interrompit Thusvelda. Nous autres, peuples de l'Ouest, nous ne prendrions point part à la guerre. Que nous importe la querelle de Mallorix!

« Quoi ! et une seule nation germanique braverait les forces immenses de l'Empire?

« Réunis, nous serions trop forts, répliqua la noble Germaine. Il y a quatre grandes races qui se partagent la Germanie : nous, les hommes du Nord, ceux des montagnes et les nomades de l'Est. Chacune de ces races a son culte, et choisit ses chefs dans les glorieuses familles qui descendent du dieu qu'elle adore. Mallorix est issu de Hertha, la déesse de la Terre, dont le temple est dans l'île Sainte, vis-à-vis de l'embouchure de l'Elbe. Offensé, il réclamerait l'appui de ses parens, et tous

les nobles du bord de la mer se leveraient. Ce sont les plus vaillans des peuples après nous; seuls, ils formeraient des armées innombrables, car derrière les Frisons et les Cauques il y a encore vingt autres nations de la même ligue. »

Phanie l'écoutait avec une attention mêlée de surprise. Versée dans les traditions de ses compatriotes, elle s'étonnait de reconnaître dans cette esquisse d'un ordre social encore si imparfait les mêmes germes, les mêmes principes qui avaient autrefois régné parmi la race grecque. Ces parentés de peuple à peuple, ces croyances religieuses et politiques, tout cela lui retraçait l'antique Hellénie. Issue elle-même d'une famille qui s'enorgueillissait de descendre d'Hercule, elle était frappée de retrouver dans le Nord des croyances si analogues, et ce fut d'un air d'intérêt qu'elle reprit : « Ainsi, vous avez aussi de ces races nobles dont l'origine se rattache au culte de votre nation ? »

Thusvelda parut trouver cette question étrange. « Qui serait donc chef ? dit-elle ;

qui serait pontife? qui serait prêtresse? Faudrait-il que les guerriers se disputassent le commandement l'épée à la main? Que deviendrait un peuple sans noblesse et sans souvenirs?

— « Et sortez-vous aussi d'une de ces anciennes et glorieuses souches? » reprit sa compagne.

Toute la fierté germanique se peignit dans les regards de la prêtresse chérusque, tandis que sa bouche répondait : « Je descends de Teutsch, le dieu des combats et le père des hommes de l'Ouest. »

Quoique Phanie eût vécu dans un monde sans croyances, et où les distinctions de richesses avaient peu à peu effacé toutes les autres, son âme s'était souvent reportée vers l'époque où les Phocéens formaient aussi un peuple jeune, et alors le simple nom d'Héraclide avait été parmi eux un titre auguste et presque sacré. Elle cessa donc d'être surprise des hommages que les chefs germains avaient rendus devant elle à son amie; elle s'étonna même moins de la mâle fierté qu'elle

déployait. Elle aussi s'était quelquefois crue davantage qu'une simple jeune fille, en songeant qu'elle avait un dieu pour aïeul. Mais elle se rappela en même temps avec quel froid dédain les compatriotes de Varus avaient accueilli les prétentions de quelques nobles provençaux qui s'enorgueillissaient d'une semblable origine. Elle pressentit combien la fierté de Thusvelda pourrait être à chaque instant humiliée par l'incrédulité railleuse ou par la grossière insolence des courtisans du gouverneur; et ce fut presque avec inquiétude qu'elle s'écria sans y avoir réfléchi : « Oh! pourquoi êtes-vous venue de ce côté du Rhin? »

Cette fois sa pensée et celle de la belle Chérusque s'étaient rencontrées; la même corde avait vibré dans leur âme, et Thusvelda parut surprise de cet accord inattendu. « Je n'ai pas cherché le péril, dit-elle avec une gravité mélancolique; mon père a voulu que je vinsse; et maintenant les dieux fassent qu'il ne s'en repente pas! Pour moi, je dois obéissance à ses ordres; tout ce que je pourrai souffrir, je le supporterai en silence. Mais je suis Ché-

rusque et noble : ma soumission n'ira pas jusqu'à l'oublier. »

Comme elle achevait ces mots prononcés avec un accent aussi calme que ferme, elles virent approcher au galop un affranchi de la suite de Varus, qui leur cria de loin : « Revenez, revenez, jeunes filles! le gouverneur vous ordonne de rejoindre le cortége. »

Une sombre rougeur couvrit aussitôt les joues de Thusvelda. Tout son orgueil se révoltait contre un ordre transmis si brusquement et par une bouche qui lui paraissait méprisable. « N'est-ce pas, demanda-t-elle à Phanie, un homme qui a été esclave?

— « Oui, répondit la jeune Marseillaise; son bonnet annonce sa condition.

— « Et Varus m'envoie un pareil messager! »

Ses lèvres tremblaient en parlant ainsi. Phanie ne savait pas encore ce que c'était pour une âme aussi fière que le sentiment d'une offense : elle l'apprit en regardant sa compagne. Le front de la belle Chérusque était devenu sombre, son regard fixe, et ses joues pâles. Telle un artiste eût représenté Diane

outragée par le téméraire qui l'avait surprise.

« Ne me comprenez-vous pas ! s'écria l'affranchi.

— « M'apportes-tu des ordres de mon père ? demanda la belle Germaine d'une voix sourde.

— « Votre père ! par les dieux, je cours après lui, pour le faire aussi revenir, avec tous ces autres vagabonds de Germains. »

C'en était trop pour Thusvelda. Outragée dans son amour filial comme dans son orgueil, elle ne proféra pas une seule parole ; mais elle tira une flèche de son carquois, l'ajusta, tendit la corde ; et si la colère n'eût fait trembler sa main, jamais l'insolent affranchi n'eût porté d'autre message. Pâle, éperdu, hors de lui-même, il poussa un cri de terreur en entendant siffler la flèche, et se laissa glisser à terre. L'inflexible Thusvelda ne voyait que l'injure qu'elle avait reçue, et sa main se porta de nouveau à son carquois. Heureusement Phanie parvint à l'arrêter, en l'entourant de ses deux bras, au risque de tomber de cheval ; elle la supplia d'épargner ce misérable qui ne croyait pas l'offenser.

« Il ne le croyait pas!....... répéta la jeune

prêtresse, dont le front était baigné de sueur. Quel peuple êtes-vous donc?

— « Tout le monde dans l'Empire, reprit l'exilée, obéit respectueusement aux ordres des magistrats, quels que soient les messagers qui les portent.

— « Est-ce la vérité! s'écria Thusvelda en laissant tomber son arc; ne me trompez-vous point?

— « Je vous le jure par les dieux et par l'amitié, repartit Phanie en lui pressant la main.

— « Eh bien, je me tairai. Mon père ne le saura pas; je ne le dirai pas à mon frère!... je dévorerai l'outrage. Mais laissez-moi maintenant. Il faut que je pleure, car je ne suis qu'une femme, et mon cœur est faible... Oh! si mon frère le savait! »

De grosses larmes roulaient déjà sur ses joues; et Phanie, effrayée de sa douleur, ne pouvait se résoudre à la quitter. Tout à coup leurs regards tombèrent en même temps sur l'affranchi qui, la tête nue, les mains jointes, rampait sur ses genoux en criant miséricorde! Sa frayeur ignoble, sa basse timidité, avaient quelque chose de si servile et de si

grotesque, que toutes deux éprouvèrent l'impression la plus inattendue et la plus irrésistible. Thusvelda la première se mettant à rire, s'abandonna avec toute la facilité de son âge à cette gaîté subite dont elle ne pouvait se défendre. Phanie l'imita; et bientôt ce ne fut pas seulement la terreur du messager de Varus qui provoqua ce rire inextinguible : sa surprise était encore plus plaisante; il retournait la tête derrière lui, ne pouvant s'imaginer d'où venait la gaîté des deux jeunes filles; puis il les regardait, la bouche béante, et en roulant des yeux égarés. « Partons, partons! s'écria la belle Germaine en lâchant les rênes à son cheval; les grimaces de ce poltron nous feraient manquer les jeux. Pour moi, je lui ai pardonné son insolence : d'un homme sans cœur, les paroles ne sont que du vent. »

Elles mirent alors leurs coursiers au galop; et comme elles avaient laissé prendre au cortége une avance considérable, elles se dirigèrent à travers le bois pour regagner plus tôt la grande route.

CHAPITRE XV.

L'Aurochs.

Le bois qu'elles traversaient ombrageait un sol aride et pierreux, défavorable à la végétation; les arbres étaient maigres, chétifs, clair-semés. De distance en distance il y avait des espaces vides où le terrain se couvrait à peine d'une mousse brunâtre, et de quelques touffes de plantes sauvages. Ces éclaircies laissaient apercevoir, d'un côté la route nouvellement construite, et de l'autre le cours

majestueux du Rhin. Çà et là, sur quelques coteaux exposés au midi, l'on voyait verdir des bouquets d'arbres précoces. La matinée était belle, et les deux chasseresses parcouraient gaîment ces lieux déserts, sans qu'aucune inquiétude vînt hâter ou suspendre leur marche.

Elles étaient arrivées dans une sorte de plaine bordée d'un côté par les bois, et de l'autre par un ravin profond, lorsque l'œil perçant de Thusvelda découvrit sur le sol l'empreinte des pas d'un animal sauvage. Elle garda le silence pour ne point alarmer sa timide compagne; mais elle la pressa de hâter sa course pour rejoindre à temps l'escorte du gouverneur.

« Oh! voyez! s'écria Phanie l'instant d'après, voilà des arbres brisés comme par la foudre; cependant, je n'aperçois aucune trace de feu.

— « C'est l'aurochs! répondit la prêtresse un peu agitée. » Et, voyant que la jeune Marseillaise ignorait ce que signifiait ce nom, elle ajouta : « Il se trouve, dans nos forêts, un

animal immense, de l'espèce et de la forme du taureau, mais d'une grandeur et d'une force incomparables; il brise tout sur son passage, et il n'y a que les plus braves guerriers qui osent le combattre.

— « Quoi! un animal a pu rompre ainsi ces arbres déjà si grands!

— « Il le peut sans peine, et l'on a vu souvent des masses de rochers arrachées par lui. Mais, venez; le soleil est déjà bien haut, et votre père vous attendra.

— « Le chemin est mauvais de ce côté, reprit Phanie en lui faisant remarquer les crevasses qui sillonnaient le sol au bord du ravin. Pourquoi ne nous dirigeons-nous pas un peu plus à gauche?

— « Non! non! répliqua vivement sa compagne, nous sommes mieux ici. Ne vous effrayez pas de ces abîmes qui bordent notre route; votre cheval est bon, quoiqu'un peu ombrageux; tenez les rênes courtes, et suivez-moi sans crainte. »

La jeune fille obéit sans comprendre les motifs de la résolution de son amie. Elle ne

laissait pas que d'éprouver quelque frayeur; mais c'était seulement la difficulté du chemin qui l'inquiétait. Le ravin qu'elles côtoyaient en ce moment était un véritable précipice hérissé de roches aiguës; on n'en voyait pas le fond, à cause des arbres qui croissaient le long de ses parois, dans les fentes du rocher; mais on ne pouvait douter qu'il ne descendît à une profondeur considérable. Les eaux, en s'écoulant dans cet abîme, avaient entraîné tout ce qu'il y avait à l'entour de terre végétale, et l'œil n'apercevait que des masses compactes de schiste et de granit.

Phanie détourna la tête pour se délivrer de l'espèce de vertige que lui faisait éprouver cette vue; elle reporta ses regards sur le bois où s'élevaient, parmi les chênes, quelques grandes touffes de sapins, dont la verdure noire se mariait aux rameaux dépouillés des arbres d'alentour. Quoique moins horrible, cette partie du paysage était triste et sombre; il semblait que ces lieux ne fussent faits que pour être le repaire des animaux les plus farouches.

Bientôt un bruit sourd retentit du fond de ce bois, pareil au mugissement d'une cataracte, mais moins continu. « Il y a là un torrent, dit Phanie à sa compagne. » Thusvelda garda le silence, mais elle avait pâli ; elle connaissait, elle, la cause qui produisait ces sons extraordinaires; elle les avait entendus plus d'une fois dans les forêts de la Germanie : c'était le grondement de l'aurochs irrité ; un signal certain de péril, de combats et de mort.

« Ralentissons notre course, dit-elle après un instant de réflexion, les pas de nos chevaux retentissent trop loin; tous les hôtes de ces forêts ne sont pas aussi faciles à vaincre que la biche que nous avons abattue. »

Quoiqu'elle eût soin de prononcer ces mots d'un air riant, la jeune Marseillaise n'en fut pas moins frappée; elle comprit qu'il y avait quelque danger imminent, et elle ne put en douter quand le rugissement recommença plus fort et plus terrible : « L'aurochs! l'aurochs! s'écria-t-elle. » Son cheval avait aussi reconnu la voix du monstre, et il se cabra de

frayeur. Eperdue, elle laissa les rênes échapper de sa main tremblante; alors, le coursier s'élança vers le ravin. A peine eut-elle le temps de s'attacher à sa crinière pour n'être point renversée par cette brusque secousse; et le péril n'en devint que plus grand : l'animal, aveuglé par la crainte, courait au hasard du côté où les rochers semblaient devoir lui offrir un asile. Ni les aspérités, ni les crevasses, ni les éboulemens ne l'arrêtaient. Phanie crut vingt fois tomber au fond d'un abîme. Elle n'avait pas la force d'élever la voix, et sentait la crinière échapper de ses mains. Bientôt elle fut enlevée de selle par un choc irrésistible : c'était sa longue robe qui s'était accrochée au tronc d'un arbre. Elle tomba sur le gazon, sans autre mal qu'une sorte d'étourdissement qui ne tarda pas à se dissiper. Le cheval, continuant sa course, alla se jeter dans le précipice.

Revenue de son premier trouble, la jeune fille trembla en se voyant seule dans ce lieu horrible; elle ne pouvait songer à en sortir seule, et n'imaginait pas que sa compagne,

pressée sans doute d'échapper au monstre, voulût essayer de venir à son secours; mais elle connaissait mal Thusvelda. La belle Chérusque ne se fut pas plus tôt aperçue du malheur de son amie, que, tournant bride, elle revint au bord de l'abîme, malgré le peu d'apparence qu'il y avait qu'elle pût encore la sauver. Arrêtée par les obstacles que lui offrait la nature du sol, et n'osant pas se fier à son cheval pour les franchir, elle mit pied à terre, et on la vit bondir comme un jeune chamois de rocher en rocher. Phanie resta frappée d'admiration, de surprise et de reconnaissance, en l'apercevant qui bravait ainsi la mort pour la rejoindre. La beauté et la grâce de la noble Germaine n'avaient jamais ressorti avec plus d'avantage qu'en ce moment où elle s'avançait comme une divinité protectrice au milieu de ces abîmes. Le vent agitait ses longs cheveux et les plis de sa tartane chérusque, tandis que d'un pied léger et sûr elle s'élançait par-dessus les larges fentes du roc sans abandonner son arc fidèle, et semblable à quelqu'une de ces nym-

phes que le paganisme attachait aux pas de Diane.

La jeune Marseillaise ne trouva pas de paroles pour lui témoigner ce qu'elle éprouvait; elle lui tendit les bras, et se mit à pleurer.

Thusvelda répondit affectueusement à ses caresses; puis elle lui demanda si elle ne s'était point blessée dans sa chute.

« Non, répliqua Phanie; seulement je suis faible.

— « Ne pourriez-vous essayer de descendre avec moi dans le ravin? reprit la prêtresse; le passage est difficile, mais nous serions sauvées; l'aurochs n'est pas très agile sur un terrain inégal.

— « L'aurochs! répéta la jeune Marseillaise; est-ce qu'il nous suit? »

Thusvelda ne répondit point, mais elle retourna la tête. Elles se trouvaient en ce moment au sommet d'une sorte de promontoire qui s'avançait au milieu du ravin. De là l'œil dominait également les abîmes d'alentour et la clairière qu'elles avaient quittée.

Elles n'aperçurent point l'objet de leur crainte; mais au moment où elles commençaient à reprendre courage, un nouveau mugissement se fit entendre, plus violent et plus rapproché.

« Fuyons! dit la prêtresse de Teutsch. » Et, voyant que sa compagne ne pouvait la suivre, elle la souleva dans ses bras et la porta sur la pointe du rocher; puis elle la supplia de rassembler toutes ses forces pour descendre avec elle dans le ravin.

« Descendre! murmura Phanie épouvantée à l'aspect des flancs nus de la roche; descendre là!

— « Il le faut, dit la jeune Chérusque.

— « Oh! je ne le puis », répondit-elle en laissant retomber sa tête.

Thusvelda tressaillit. Porter Phanie en descendant dans l'abîme, c'était une chose de toute impossibilité; il fallait donc rester, et, si l'aurochs venait, mourir. Elle déposa son amie sur la mousse dont la roche était tapissée, et, s'asseyant auprès d'elle, elle attendit que leur sort se décidât; car pour se sauver

seule, c'était une idée que l'honneur de sa nation réprouvait, et qui ne se présenta pas même à son esprit.

Elles reportèrent leurs regards vers la plaine encore solitaire. L'aurochs ne paraissait point. Ce ne fut qu'après un intervalle qui leur sembla long qu'elles découvrirent un mouvement dans le feuillage : un bruit retentit, pareil au coup d'un belier qui renverse une muraille; un pin brisé tomba, et l'on vit une tête immense qui s'agitait derrière les rameaux, secouant ses larges cornes et roulant des yeux enflammés.

« Le voilà! » dit la prêtresse en pressant Phanie contre elle comme pour lui faire un rempart de son corps.

Le monstre sortit du bois. Sa taille ne le cédait guère à celle d'un éléphant. Noir comme l'ours des montagnes, il avait la tête d'un taureau, mais d'un taureau trois fois plus grand que ceux de nos pâturages. Une crinière épaisse et longue, d'un brun foncé autour du cou et d'un blanc grisâtre sur le poitrail, descendait jusqu'au-dessous de ses

jarrets, et balayait la terre autour de lui. Le sang coulait d'une blessure qu'il avait reçue dans le côté, et, rendu furieux par la souffrance, il semblait chercher un objet sur lequel il pût décharger sa colère.

Il aperçut le cheval qu'avait abandonné Thusvelda, et qui courait effrayé le long du ravin. Le sol trembla sous la masse pesante de l'aurochs quand il se mit à sa poursuite. Sa course était inégale, lourde, fatigante; mais sa force prodigieuse suppléait au manque d'agilité; il bondissait avec fureur, broyant la terre sous ses sabots, et se dirigeant en ligne droite sur sa proie. D'abord, on vit le cheval courir de côté et d'autre, rebroussant chemin au moindre obstacle, comme si les arbres et les rochers eussent été autant d'ennemis qui lui fermassent le passage; ensuite serré de près par l'aurochs, il s'élança tête baissée et parut gagner du terrain : mais une crevasse se trouvait sur sa route; il s'y abattit, et ne se releva plus; les cornes du monstre se plongèrent dans ses flancs à deux reprises différentes; la troisième fois l'aurochs le souleva

et le jeta en l'air ; mais ce n'était déjà plus qu'un cadavre.

L'horreur de ce spectacle avait rendu muettes les deux jeunes filles ; toutes deux tremblaient ; cependant elles se ranimèrent un peu lorsque l'animal féroce, se détournant d'un autre côté, parut vouloir regagner le bois.

« Nous sommes sauvées ! dit Thusvelda ; il ne nous a pas vues. »

Mais Phanie ne répondit pas. Le monstre avait retourné la tête, et semblait les regarder.

« Otez cette ceinture de pourpre ! s'écria la prêtresse, le rouge le met en fureur. »

La jeune Marseillaise obéit, mais trop tard ; l'aurochs venait de leur côté.

« Oh, fuyez ! dit-elle à Thusvelda ; laissez-moi mourir seule !..... vous porterez mes adieux à mon père et à Hermann. »

Pour toute réponse, la belle Germaine se leva. Ses regards exprimaient une résolution aussi ferme que hardie ; elle voyait qu'il ne fallait plus songer à échapper à l'attention de l'aurochs, et à l'aspect du péril elle sentait se réveiller dans son cœur tout le courage de

sa noble race. Appuyant ses lèvres sur un cornet aussi blanc que l'ivoire, elle en tira des sons assez forts pour être entendus de loin. C'était l'appel de sa nation. Hermann, ou quelque autre guerrier, pouvait encore accourir et sauver Phanie, tandis qu'elle, attirant sur soi l'attention du monstre, se dévouerait pour sa compagne. Sa pâleur et sa crainte étaient passées. Le sentiment généreux qui l'animait imprimait à sa figure un caractère sublime. Intrépide et fière, l'arc à la main, la menace dans les yeux, elle marchait au-devant de l'aurochs, résolue à périr, mais non pas sans s'être défendue.

L'animal furieux accourait : l'écume sortait de sa bouche, la fumée de ses naseaux. Tout ce qui se trouvait sur son passage semblait l'irriter ; il s'arrêtait quelquefois pour déraciner des troncs d'arbres, ou pour soulever des blocs de pierre. La force de ses coups était irrésistible, et il fallait que son front fût aussi dur que l'airain pour ne pas se briser contre les rochers ou contre les vieux chênes.

Quand il ne fut plus qu'à cent pas, Thus-

velda tendit son arc, ajusta une longue flèche; et, après avoir visé avec le sang-froid d'un chasseur, elle lâcha la corde. Le trait alla s'enfoncer au-dessous des naseaux du monstre, qui s'arrêta étourdi, et qui mugit de douleur et de rage. Un sourire parut alors sur les lèvres de la jeune fille. Elle savait bien que le coup n'était pas mortel; mais du moins sa défense n'avait pas été impuissante, et le sang de l'aurochs avait coulé avant le sien.

Elle eut encore le temps de décocher deux flèches, et chaque fois elle lui fit une blessure aussi profonde, mais aussi vaine que la première. L'animal, écumant de fureur, franchit les dernières pointes de rochers qui les séparaient encore; alors la prêtresse de Teutsch laissa tomber son arc, et prit le poignard qui brillait à son côté. La force et l'espoir lui manquaient sans doute; mais son courage ne devait s'éteindre qu'avec sa vie.

C'était un tableau que l'homme le plus froid n'eût pu voir sans émotion et sans frayeur. Debout, au sommet du rocher, la jeune Chérusque, les bras nus et les cheveux épars,

attendait sans pâlir le coup inévitable. Le monstre était déjà arrivé près d'elle; déjà il baissait sa large tête pour la frapper. Un cri de désespoir s'échappa des lèvres de Phanie, qui étendait les mains en avant comme pour détourner le coup, et qui eût voulu avoir la force de se jeter entre l'aurochs et sa généreuse rivale. C'en était fait de Thusvelda.....

Voyant l'animal furieux se précipiter sur elle, la prêtresse leva vers le ciel un dernier regard, et invoquant les dieux de son pays, elle saisit à deux mains le poignard sacré qui n'avait été jusque là pour elle qu'un vain signe de son rang; elle ne tremblait plus; elle n'hésitait pas; elle allait porter ou recevoir le coup fatal, quand elle se sentit soulevée de terre, et comme jetée à l'autre extrémité du roc, puis déposée au bord même de l'abîme. En même temps un jeune homme se plaça devant elle, et un chien qui l'avait suivi à travers le ravin, atteignit aussi le bord du rocher.

C'était le chasseur qu'elles avaient aperçu un peu auparavant, avec le chien noir de

Mallorix. Il paraissait un peu moins âgé que le Cauque; sa taille était celle d'un géant, et ses larges épaules annonçaient une vigueur peu commune. Sa figure avait quelque chose de mâle et de naïf à la fois, comme si, à l'énergie d'un homme, il avait joint la simplicité de cœur d'un enfant. Il ne tenait en main aucune arme; car il avait laissé tomber son épieu pour gravir plus vite la roche, au sommet de laquelle il était enfin parvenu.

Sans prononcer un seul mot, il se plaça vis-à-vis de l'aurochs, qui balançait sa tête comme pour viser plus sûrement son coup. Le chasseur ne bougea pas jusqu'à ce que la pointe des cornes fût presque sur sa poitrine. Alors, seulement, il se jeta de côté; et l'aurochs, qui n'avait frappé que le vent, fut entraîné par son élan si près du bord de l'abîme, qu'il semblait qu'en le poussant un peu on eût pu l'y faire tomber. L'étranger ne profita pourtant pas de cette occasion de le vaincre, mais se mit à rire doucement de la stupeur de l'animal qui ne trouvait plus son ennemi. « Par ici, camarade! dit-il en langue ger-

manique. De ce côté, frère! Allons, Wolfvenger! fais lui entendre ta voix. »

Le chien aboya aussitôt, et le monstre se retourna furieux. Il parut balancer s'il se jetterait d'abord sur le dogue ou sur l'homme; mais son antipathie pour la race canine l'emporta sur son ressentiment contre le chasseur, et ce fut au chien qu'il marcha.

Le grand Frison leva les épaules avec une sorte de mépris, en murmurant dans sa langue : « Il n'a pas d'expérience. C'est un aurochs du Midi, qui n'a jamais vu d'autres chasseurs que des Suèves ou des enfans de Teutsch; les dents de Wolfvenger lui paraissent plus à craindre que mes mains nues; mais il changera d'avis tout à l'heure : et jetant les deux mains sur les cornes de l'animal, il l'arrêta brusquement.

A cette secousse imprévue, l'aurochs recula. Il se sentait retenu comme par deux chaînes, et une espèce de crainte sombre et défiante se peignait dans ses yeux sanglans; car il reconnaissait dans son ennemi une vigueur égale à la sienne. Sur les bras nus du

chasseur, on voyait saillir des muscles dont l'étonnante grosseur révélait la puissance de ses mains. Les veines de son front et de son cou étaient gonflées ; des gouttes de sueur roulaient sur ses joues; l'œil fixe, les jarrets tendus, le corps penché en avant, il contenait le monstre par un effort si prodigieux que ses pieds semblaient s'enfoncer dans la terre. L'animal, plein de colère et d'inquiétude, cherchait à se retourner pour l'attaquer en face; mais il éludait toutes ses tentatives. Il semblait même se complaire à ce jeu terrible. Un sentiment de satisfaction se peignait sur sa figure, chaque fois que l'aurochs parvenait à l'ébranler, comme s'il eût été charmé de trouver en lui un si robuste joûteur. « A bas, Wolfenger! à bas! cria-t-il au chien qui avait sauté à la gorge de son ennemi. Ceci est un combat honorable, un contre un, et à armes égales.

Les deux jeunes filles le regardaient avec un étonnement mêlé d'admiration; elles oubliaient l'imminence du péril, captivées qu'elles étaient par l'intérêt de cette étrange

lutte : mais leur sécurité dura peu; l'aurochs parvint à se dégager, et, devenu plus redoutable par l'expérience qu'il avait acquise, il se jeta sur son adversaire par un mouvement si impétueux et si précipité, que celui-ci n'eut pas le temps d'éviter tout-à-fait le coup. Une des cornes de l'animal effleura sa poitrine et alla lui déchirer le flanc.

Le chien hurla de douleur comme s'il avait ressenti la blessure; son maître ne fit que sourire. « Oh! oh! murmura-t-il en mettant la main sur son scramsax, c'est au sang que nous jouons! eh bien, un coup en vaut un autre.

— « Prenez garde, brave étranger! s'écria Thusvelda en voyant l'aurochs revenir droit sur lui.

Sans lui répondre, il s'affermit sur ses jarrets, mesura de l'œil la distance; et au moment où l'animal baissait la tête pour le frapper, il se pencha lui-même en avant, et lui plongea son arme tout entière dans le cerveau. Le monstre trembla, gémit, et tomba lourdement; il ne vivait plus. Il y avait jus-

que dans la chute de cette effroyable masse, et dans les dernières convulsions de cet être puissant, quelque chose de si terrible, que d'abord la jeune Marseillaise s'aperçut à peine que le péril fût passé. Mais quand elle ne put douter de la victoire du chasseur, elle chercha des yeux son amie, et la vit qui chancelait. A peine eut-elle le temps de la recevoir dans ses bras : non que Thusvelda fût blessée ; mais l'effort héroïque de cette âme généreuse semblait en avoir épuisé toute la vigueur, et après le péril qu'elle avait si noblement bravé, il ne lui restait plus de force ni de courage. Elle était pâle et immobile ; ses yeux s'étaient fermés : son cœur ne battait plus que lentement. Ses mâles idées d'honneur l'avaient élevée un moment au-dessus de son sexe et de sa faiblesse ; maintenant la nature reprenait tous ses droits.

« Thusvelda ! Thusvelda ! murmura Phanie en la pressant contre son cœur ; ne m'entendez-vous plus ? »

La belle Chérusque entr'ouvrit les yeux, et faisant un effort pour se dégager des bras de

sa compagne : « Fuyons ! dit-elle , l'aurochs ! l'aurochs !

— « En avez-vous donc aussi eu peur ? » s'écria la jeune Marseillaise avec étonnement.

Thusvelda, un peu revenue à elle-même, sourit. Elle répondit après une courte pause : « Mon frère n'aurait pas tremblé. »

Pendant ce temps le chasseur victorieux restait les bras croisés et les yeux fixés sur les deux femmes, qu'il regardait avec une bienveillance mêlée de curiosité. Ses traits, qui, au moment du péril, s'étaient animés et comme ennoblis d'une expression de courage, ne portaient plus d'autre empreinte que celle de la simplicité et de la douceur. Il prit la parole en langue germanique, dans un dialecte moins rude et plus sonore que celui des Chérusques. « Jeunes filles, dit-il, j'aurais voulu avoir des ailes pour arriver plus vite à votre secours ; mais vous savez sans doute que les hommes de mon pays ne s'entendent pas beaucoup à gravir les rochers, et mon chien était encore plus gauche que moi à un pareil exercice. »

Tandis qu'il parlait ainsi, d'un air à la fois amical et modeste, Thusvelda jeta un coup d'œil sur l'endroit par où il avait grimpé jusqu'à elle, et s'étonna qu'il eût été possible à un homme d'escalader ces roches escarpées. « Chef des lacs, répondit-elle d'un ton qui exprimait la plus vive reconnaissance, ce n'est pas seulement dans l'eau que vos chasseurs sont légers, et nos guerriers envieront désormais votre agilité comme votre force. » Puis elle ajouta : « Vous êtes sans doute Gerrits le Frison? »

L'étranger rougit : cependant un demi-sourire errait sur ses lèvres, et il n'était pas absolument insensible au plaisir d'être ainsi reconnu à ses exploits. « Oui, dit-il, je suis Gerrits, qu'on appelle le grand chasseur, à cause de ma haute taille et de mon goût pour la chasse.

— « Celle que vous avez sauvée, répliqua la jeune prêtresse, est Thusvelda, fille de Ségeste le Chérusque et sœur de Ségimund, le pontife des Ubiens. Pour ma compagne, elle est la fille d'un chef du Midi, dont votre ami Mallorix connaît le nom.

— « Oh ! » s'écria le chasseur, dont la figure naïve exprima la surprise et la joie ; puis, faisant un effort pour employer à propos le peu qu'il savait de la langue de Phanie, il lui dit avec difficulté, en frappant de la main sur sa large poitrine : « Mallorix frère à moi, et parler de vous ! »

Quoiqu'il eût prononcé ces mots d'une manière incorrecte, la fille de l'exilé le comprit à son geste et à son regard, plutôt qu'aux sons qui sortaient inarticulés de sa grande bouche. « Vous l'avez donc vu ? reprit-elle, en se rapprochant de lui avec confiance.

— « Oui ! moi le voir à Cologne hier soir.

— « Les Dieux soient loués ! murmura Phanie en levant les yeux vers le ciel, tandis que Thusvelda souriait : — Chef des lacs, dit-elle au guerrier qui paraissait surpris, votre ami a livré hier un combat, et cette étrangère craignait qu'il n'eût succombé sous les coups des Romains. »

Cette seule idée fit passer comme un nuage sur la figure de Gerrits, qui répliqua aussitôt dans sa langue : « La peau du grand Cauque est plus dure à percer que celle de l'aurochs,

et les glaives des hommes du Midi ne sont pas assez tranchans pour trouver le chemin de son cœur. » Puis, se retournant vers Phanie, il reprit en latin : « Mallorix tuer les soldats, et venir à Cologne, et conter à moi; et moi, la nuit, partir pour Bonn, pour tuer le tribun : mais venir trop tard; autrement porter la tête de l'officier dans notre pays.

— « Ainsi le tribun n'est plus à Bonn ? demanda la prêtresse.

Gerrits secoua la tête. « Nous, amis des Bataves, répliqua-t-il avec force; et Cariovalda pas attendre. Moi bien fâché.

— « Que dit-il ? demanda la jeune Marseillaise, incapable de le comprendre.

— « Ce que les regards du chef batave auraient dû m'apprendre, répondit Thusvelda, avec une sorte de joie orgueilleuse; Cariovalda aussi est du sang des hommes de l'Ouest, il n'a pas laissé impunément outrager ses amis. »

Comme elle prononçait ces mots, le chien noir gronda. « Il y a des hommes dans le bois, dit Gerrits : voulez-vous que je vous conduise jusqu'à la route?

— « Mais votre sang coule, répliqua la belle Chérusque; laissez-moi panser votre blessure; les vieillards m'ont instruite dans l'art de guérir. »

Le Frison s'inclina légèrement, avec une sorte de politesse sauvage, mais d'un air qui équivalait à un refus : « Nous sommes, dit-il, enfans des lacs, et nous vivons presque autant à la surface des flots que de la terre; c'est pourquoi il ne me faut pas d'autre remède qu'un peu d'eau, car je n'aime pas les choses nouvelles. »

Il se hâta alors de dépouiller le monstre de ses deux cornes, qu'il suspendit à sa ceinture, en guise de trophée; puis, se relevant, il murmura : « Nous, partir! »

CHAPITRE XVI.

La Surprise.

Conduites par le brave chasseur, les deux jeunes filles sortirent du bois et gagnèrent la plaine; là, Gerrits se sépara d'elles, alléguant la nécessité où il était de hâter le pas pour arriver plus tôt à Cologne, où Mallorix devait être inquiet de son absence. « Vous, faibles, dit-il, et attendre les voitures du gouverneur qui viennent là-bas; moi, courir vite! »

Il les quitta en achevant ces mots. Un homme plus civilisé aurait sans doute regardé comme un devoir de les escorter jusqu'à la ville; mais le Frison, jugeant leur position et leurs désirs avec les idées d'un Germain, supposa qu'elles n'attendaient plus rien de lui, et que leur sexe ni leur âge n'étaient pas des motifs suffisans pour qu'elles craignissent de rester seules au milieu des champs.

Encore émues, et comme accablées du péril qu'elles avaient couru, elles s'assirent sur l'herbe en attendant que les chariots qu'elles apercevaient de loin passassent auprès d'elles. Gerrits, qui marchait à grands pas pour arriver à temps à la ville, ne tarda pas à disparaître à leurs yeux; mais elles s'entretinrent encore long-temps de sa valeur, de son adresse, et de la bonté de son cœur. Les guerriers des lacs, dont il était l'un des chefs, appartenaient à la confédération des hommes du Nord, qui s'étendait le long des côtes de l'Océan germanique; c'étaient les plus pacifiques, mais aussi les plus indomptables des peuples de l'Allemagne; et la fière Thusvelda,

qui aimait leur esprit indépendant et leur fidélité aux coutumes de leurs aïeux, se plaisait à parler de cette race si simple, si droite, et encore si énergique. D'anciennes rivalités n'avaient fait qu'augmenter l'estime mutuelle entre eux et les Chérusques. Gerrits et Mallorix s'étaient jadis mesurés eux-mêmes contre Sigimer et Inguiomer; et le résultat de la lutte avait été douteux, mais honorable pour tous les combattans. Les chants des bardes avaient rendu célèbre dans toute la Germanie ce combat des quatre chefs, qui se disputaient la plus belle et la plus noble des jeunes filles de l'Ouest, la prêtresse Aurinie, devenue plus tard l'épouse de Sigimer et la mère de Hermann. Ces détails, que Phanië apprit alors de la bouche de Thusvelda, lui expliquèrent ce qu'il y avait eu de mystérieux pour elle dans l'entretien de Mallorix avec le jeune Chérusque; elle comprit que la blessure du cœur, du brave Cauque, n'était pas encore fermée, et qu'il aimait dans Hermann l'enfant d'Aurinie, tandis qu'il avait en horreur le fils de Sigimer. Elle soupira, en songeant que cette

douloureuse position ressemblait à la sienne.

Elle aussi aimait sans espoir et sans avenir, puisque l'objet de ce premier amour avait d'autres liens, et que la différence de race, de nation, de mœurs et d'idées, mettait entre elle et lui une barrière sans doute éternelle. Mais ce qui la rendait plus malheureuse encore que Mallorix, c'était qu'elle ne pouvait pas même haïr sa rivale. Thusvelda avait acquis tant de droits à sa reconnaissance et à son amitié, qu'elle rougissait d'éprouver en la regardant les transports odieux d'une invincible jalousie. Elle sentait ses yeux se remplir de larmes et son cœur se flétrir en la voyant si belle, si pure, si digne d'être aimée; et cependant elle l'aimait aussi, comme une sœur que fait mourir la préférence que sa sœur a obtenue, et qui pourtant la chérit encore.

Bien loin de soupçonner ce qui se passait dans son cœur, la belle Germaine ne lui cachait pas tout ce que les Bardes avaient chanté des longues souffrances de Mallorix. Apprenant que Sigimer lui était préféré, le noble

Cauque avait renoncé à le combattre; c'était même lui qui avait détourné plusieurs nations du bord de la mer de se venger sur son rival d'une agression des Chérusques; aussi l'appelait-on souvent Mallorix-le-Généreux. Mais son cœur avait été flétri par les regrets : forcé, par les prières de sa nation, de se donner une compagne, il n'avait plus jamais prononcé le nom d'Aurinie; seulement on le voyait toujours grave et sombre, cherchant les périls avec une sorte d'ardeur, et allant, contre l'usage des Cauques, prendre part aux guerres des peuples d'alentour. Après la mort de Sigimer, deux chefs qui convoitaient les dépouilles de sa veuve avaient été trouvés morts dans les bois; et quoique le meurtrier ne se fût pas fait connaître, on avait nommé tout bas Mallorix. »

La jeune Marseillaise écoutait ce récit la tête baissée, et ses yeux se remplissaient de larmes : c'étaient ses propres sentimens qu'elle croyait retrouver dans ceux du chef Cauque, et elle s'associait à toutes ses douleurs. « Que je le plains! » s'écria-t-elle amèrement.

Thusvelda, cédant à une douce sympathie, lui pressa la main : « Je suis une femme de l'Ouest, dit-elle, une prêtresse de Teutsch, la fille d'un chef Chérusque; mais il me semble que j'aurais préféré Mallorix aux guerriers mêmes de ma nation, car c'était un vrai Germain. »

Phanie surprise releva la tête, et la regarda avec étonnement; elle ne pouvait comprendre que celle qui devait être l'épouse de Hermann tînt un pareil langage.

« Lui, du moins, ne se pliait pas aux mœurs étrangères, poursuivit la prêtresse avec une émotion mêlée d'un secret ressentiment; s'il est devenu l'allié de l'Empire, on ne l'a jamais vu charger sa tête d'un casque romain, et les jeunes filles de la Germanie ne se sont pas cachées à son approche comme à celle d'un ennemi. »

. Peut-être un homme n'eût-il aperçu dans ces mots que l'expression d'une idée passagère, et l'effet de quelque sensation pénible, mais fortuite. Il n'en fut pas de même de la jeune Marseillaise; les paroles de sa belle

compagne furent pour elle la révélation d'un sentiment qu'elle n'avait pu soupçonner d'avance, mais qui se montrait tout à coup à ses yeux, fort de toute la puissante volonté de la noble Chérusque. La fière Thusvelda ne voyait que servitude et dégradation dans l'influence que les Romains prenaient sur ses compatriotes. En se mettant au service de l'Empire, Hermann s'était avili dans son opinion; il n'était plus pour elle un véritable Chérusque; elle ne pouvait plus songer à lui avec amour.

Cette découverte inattendue fit éprouver à la fois à Phanie toutes les douces émotions de l'espérance et tout ce dépit chagrin qu'inspire l'abaissement d'un objet aimé. C'était comme un rayon de bonheur pour elle que sa rivale fût prévenue contre l'époux qu'on lui réservait; mais ce bonheur même, elle ne voulait pas l'acheter à ce prix, et elle ne pouvait souffrir que Hermann fût méprisé même par Thusvelda. « Oh! vous êtes injuste! s'écria-t-elle; ne confondez pas le fils de Sigimer avec ces mercenaires avides qui vendent leur épée

et leur honneur ! c'est le plus brave des guerriers et le plus généreux des hommes.

— « Il est naturel que vous pensiez ainsi, répliqua la belle Germaine d'un air mélancolique, Hermann vous a défendue; mais le dernier des Chérusques l'eût fait, et un chef de si noble race ne pouvait être dégénéré au point de ne pas secourir une femme. Non, non, quelques progrès que fassent parmi nous la bassesse et la corruption étrangères, le tronc du vieux chêne n'est pas sitôt gâté jusqu'au cœur! »

L'amertume de ce langage parut odieuse à la jeune Marseillaise : « Vous ne parleriez pas ainsi, dit-elle, si vous l'aviez vu.

— « Il se peut, reprit la prêtresse avec un peu de froideur; j'étais encore un enfant quand il alla faire la guerre au Midi; et depuis lors il n'est pas revenu dans nos bois. Mais quand même je le verrais pareil aux héros que chantent nos Bardes, pourrais-je oublier combien de fois un germe fatal d'avarice et de lâcheté se cachait au fond du cœur de ces hommes qui avaient fait trafic de leur force et

de leur courage! et croyez-moi, Phanie, le guerrier qui dans ses jours de soucis doute de la fidélité de sa compagne, n'est pas plus malheureux que l'épouse qui douterait de l'honneur de son époux. »

En prononçant ces mots, elle entendit frémir les branches des arbres voisins; elle retourna la tête: un Chérusque était là.

Le seul sentiment qui animât la figure de la belle Germaine à cet aspect inattendu, fut celui d'une noble fierté. « Hermann, dit-elle, vous écoutiez nos paroles. » Et le regard qu'elle lui lança le fit rougir.

Mais le coloris de la honte ne passa sur les joues du guerrier que comme un nuage fugitif; il releva la tête, l'œil étincelant et le sourire sur les lèvres. « Oui, Thusvelda, dit-il, j'écoutais, mais ce n'est pas à toi de te plaindre; ce ne sont pas tes secrets que je voulais surprendre; et maintenant, fille de Ségeste, si j'ai lu dans ton cœur, je vais aussi t'ouvrir le mien: j'aime une étrangère, une fille du Midi; Thusvelda ne peut être pour moi qu'une sœur. »

En parlant ainsi, ses regards passionnés se fixaient sur Phanie, et révélaient au cœur de la jeune fille tout ce qui s'était passé dans son cœur; elle comprit, par une sorte d'intuition mystérieuse et instantanée, ce qui avait été jusque là un secret pour elle. Les paroles du guerrier depuis qu'il l'avait aperçue, ses actions, ses moindres gestes, tout se retraçait à sa mémoire, tout s'expliquait à son intelligence; c'est que l'amour venait de lui ouvrir une existence nouvelle qui doublait les facultés de son âme; elle aimait, elle était aimée, et il y avait dans ce seul lien une puissance de sympathie qui n'avait plus besoin de la parole pour transmettre la pensée.

« Maintenant, prêtresse de Teutsch, reprit le jeune chef avec une légère nuance de hauteur, étais-tu sur les bords du Tigre et de l'Euphrate quand le Parthe a vu des guerriers chérusques poursuivre si rapidement ses cavaliers, qu'ils ne songeaient plus à se retourner pour décocher leurs flèches? Étais-tu sur les sommets glacés des alpes d'Illyrie, quand des jeunes gens de ta nation bondis-

saient de rocher en rocher, aussi légers et plus intrépides que les scordisques montagnards? Etais-tu cachée dans l'épaisseur de la forêt d'Hercynie, quand nous faisions reculer le Marcoman, le Quade, l'Hermandure, les grandes piques des Lombards, et les cent tribus des Semnons? Mais non, tu n'étais pas là; car tu n'aurais pas pu penser que le fils de Sigimer eût l'âme si faible. »

Loin que l'amertume de ces paroles blessât la belle Germaine, on vit briller sur son front et dans ses yeux une sorte de satisfaction inattendue. C'était comme un rayon de soleil qui vient de se faire jour à travers d'épais nuages. « Hermann, répondit-elle en fixant sur le guerrier un regard qui n'avait plus rien d'offensant, c'est un noble coursier que celui qui regimbe sous l'éperon, et c'est un vaillant chef que celui qui ne supporte pas les reproches des femmes. Je vois à présent que je te connaissais mal, et mon cœur s'en réjouit. Crois-moi; c'eût été une grande douleur pour une Chérusque d'apprendre que les aigles de sa nation se fussent changés en lâches vautours.

Elle avait cessé de parler, que le jeune homme l'écoutait encore, la tête penchée en avant et les lèvres entr'ouvertes. Il restait frappé d'étonnement de trouver ainsi dans le cœur d'une femme l'écho de ses pensées les plus fières, et des sentimens qu'à peine partageaient les guerriers ses compagnons d'armes. Alors seulement il admira toute la beauté de la prêtresse, parce que cette beauté noble et pure était comme le reflet de son âme. L'impression qu'il éprouva ne ressemblait point à celle qu'avaient faite sur son cœur les jeunes filles du Midi : rien, dans Thusvelda, n'éveillait que des pensées chastes ; mais ce qui lui donnait à ses yeux un charme inexprimable, c'est qu'elle lui rappelait les plus doux souvenirs de son enfance. Il croyait revoir ces chasseresses des bois dont sa mémoire avait conservé la gracieuse image ; ou plutôt c'était la patrie chérusque tout entière qui lui semblait respirer dans les traits et dans le cœur de la fille de Ségeste.

« Thusvelda, lui dit-il d'une voix respectueuse, je tâcherai que vous n'ayez plus une

fausse opinion de moi. Ce n'est pas une curiosité indiscrète qui m'attirait ici ; j'ai vu dans le bois votre cheval mort : j'ai suivi les traces de l'aurochs jusqu'auprès de son cadavre ; ensuite la marque de vos pas m'a guidé, et sur la route j'ai aperçu des gouttes de sang. Une de vous pouvait être blessée ; voilà pourquoi je me suis approché ; et si je l'ai fait sans bruit, c'est que l'inquiétude ressemble à la folie..... Je croyais presque, en me glissant avec précaution derrière ces arbres, que je diminuais votre danger, et le malheur que je tremblais de découvrir.

Après s'être ainsi justifié auprès de la prêtresse, il se retourna vers Phanie, et lui demanda avec émotion si elle avait éprouvé une vive frayeur à l'aspect du monstre ; puis, prévenant sa réponse : « Oh ! que je suis malheureux, s'écria-t-il, d'être venu si tard ! n'était-ce pas à moi de vous défendre ! Que Mallorix est digne d'envie !

— « Ce n'est pas lui, répliqua en rougissant la jeune Marseillaise ; c'est un chasseur frison, ou plutôt c'est Thusvelda ! sa main a

décoché les flèches qui ont trois fois arrêté la course de l'aurochs, et, sans ce retard, nous périssions toutes deux.

— « Mais, pourquoi ne pas fuir dans le ravin?

— « Oh! Hermann, vous êtes un guerrier, repartit la jeune fille; vous ne connaissez pas la peur. Je n'aurais jamais pu faire un seul pas pour sauver ma vie..... et Thusvelda ne voulait pas m'abandonner! »

Elle lui peignit ensuite, avec les plus vives couleurs, le noble dévouement de sa belle compagne. Hermann poussa un cri d'admiration quand elle lui raconta comment la généreuse Chérusque avait bravé une mort presque inévitable; mais il soupira ensuite : quelque ravissante que lui parût la gracieuse figure de Phanie, le guerrier eût voulu qu'elle se fût montrée moins timide tandis que Thusvelda déployait tant de courage. Ses idées germaniques, les idées de son enfance, se réveillaient toutes à l'image de la prêtresse de Teutsch combattant le plus terrible des animaux. Il fixa les yeux sur elle, et la vit

embellie de l'incarnat de la pudeur. Les paroles lui manquèrent pour exprimer ce qu'il aurait voulu lui dire; mais son cœur s'associait à la reconnaissance de la jeune Marseillaise, et ses regards semblaient répéter les éloges que Phanie donnait à Thusvelda.

A peine le récit du combat était-il terminé que l'on vit sortir du bois la suite du jeune chef. Il fit alors un signe, et aussitôt ses écuyers amenèrent des chevaux de main destinés aux deux voyageuses. Elles consentirent à faire le reste du trajet sous l'escorte de Hermann et de ses Chérusques; car il eût été honteux, pour une nation aussi fière, que la prêtresse de Teutsch parût manquer de suite et de défenseurs dans une occasion aussi solennelle que celle des jeux de Varus. Encore abattue des nombreuses émotions qu'elle avait éprouvées, Thusvelda, qui se tenait à la tête de cette petite troupe, ne laissait aller son cheval qu'au pas. Il s'en fallait de beaucoup que Hermann et Phanie se plaignissent de cette lenteur, qui prolongeait pour eux le plaisir d'être ensemble. Enhardie par l'aveu

qu'elle avait reçu, la jeune fille ne cherchait plus à cacher si complétement ce qui se passait dans son cœur; elle souriait quelquefois aux paroles du chef, et ce sourire l'enivrait d'amour et de bonheur. Mais quelle que fût l'harmonie de leurs pensées secrètes, il y avait encore, dans le cœur du guerrier, une corde à laquelle ne pouvait répondre celui de Phanie; et chaque fois que la jeune fille laissait percer la timidité craintive de son âge et de son sexe, le Chérusque s'étonnait de ne pas la trouver aussi intrépide que les femmes de sa nation; il soupirait alors, et de légers nuages s'élevaient dans son esprit troublé.

CHAPITRE XVII.

L'Amphithéâtre.

Le cortége de Varus s'était un peu remis en ordre en approchant de Cologne; mais on y remarquait encore des vides considérables, et ce contre-temps rendit le gouverneur sombre et bourru. Il brusqua plusieurs fois les officiers de sa suite, et jusqu'au chef batave. Sa mauvaise humeur ne se dissipa qu'à l'entrée de la ville, et à l'aspect de l'amphithéâtre construit pour les jeux.

C'était un vaste cirque entouré d'une levée de terre fraîchement remuée, et où le gazon ne croissait pas encore. Vu de l'extérieur, il ne présentait qu'une sorte de rempart circulaire de dix à douze pieds d'élévation, et que surmontaient trois grandes loges de bois peint. Du côté de la route, il y avait une large terrasse qui, descendant par une pente douce jusqu'au niveau du sol, formait l'entrée du théâtre. Du côté opposé, des baraques adossées à l'enceinte, et communiquant avec l'intérieur par un passage souterrain, servaient de magasin, d'arrière-scène, et, si l'on veut, de coulisses. Là, étaient renfermés les lions et les esclaves, sous la surveillance de l'entrepreneur des jeux.

Au dedans, l'on découvrait une arène unie et sablée, de plus de cent pas de diamètre, close de toutes parts par une rangée de fortes palissades qui en aurait masqué la vue, si l'espèce de rempart sur lequel devaient se placer les spectateurs n'eût été si haut. Le contour de l'amphithéâtre n'était garni que de bancs de bois; mais, en revanche, on avait

décoré avec richesse les loges qui s'élevaient au-dessus de l'entrée principale, et qui étaient destinées, l'une pour le gouverneur et sa suite, et les autres pour les magistrats du pays et pour les étrangers de distinction. Ces loges offraient une apparence assez imposante; cependant leur disposition intérieure se ressentait un peu de la précipitation avec laquelle on les avait construites.

Dès le matin, une partie des bancs réservés au peuple avaient été occupés par la foule : c'étaient les habitans des villes et des campagnes voisines, gens à demi sauvages pour la plupart. Les Trévires, des bords de la Moselle, et les Ubiens, à qui appartenait Cologne, formaient le plus grand nombre. Ceux-là étaient vêtus presque à l'italienne, tant les habitudes étrangères avaient déjà fait de progrès parmi eux. Les hommes portaient la tunique courte et le manteau; les femmes, la longue robe et la coiffure en forme de turban; mais il y avait aussi des habitans des rives de la Meuse, qui conservaient le bonnet pointu et la grossière blouse de leurs aïeux, tandis

que, groupées ensemble çà et là, quelques troupes de robustes Nerviens du Hainaut n'avaient d'autre costume que des peaux de bœufs ou de cerfs.

Il s'en fallait de beaucoup que cette multitude ainsi mélangée fût silencieuse, et peut-être même la tranquillité eût-elle été sérieusement troublée par les querelles qui s'élevaient à chaque instant, s'il ne s'était trouvé autour des palissades une double rangée de légionnaires, la pique haute, aussi disposés à châtier les tapageurs qu'à arrêter, s'il le fallait, la fuite des lions qu'on allait donner en spectacle. Grâce à cette mesure d'une sage police, et à la précaution que l'on avait prise de faire déposer aux spectateurs leurs sabres ou leurs javelines, l'ordre se maintenait assez bien. A peine si l'on voyait parfois quelque vieux Celte enlever d'assaut, à coups de poing, la place qui lui paraissait la meilleure, ou quelque Armoricain rancuneux renverser, en les frappant de sa tête, ceux qui lui barraient le passage.

Vers le midi, les loges commencèrent à se

garnir de spectateurs. Celle qui était destinée aux nobles et aux magistrats des provinces complétement soumises offrit bientôt un coup d'œil magnifique. Les vêtemens brodés d'or, les armures ciselées, les aigrettes flottantes des seigneurs de la Gaule se mêlaient aux manteaux de fourrure et aux diadèmes de pierreries de leurs femmes. Le luxe extrême qui régnait déjà dans cette partie de l'Empire éclatait jusque dans les habillemens des nombreux officiers que chaque chef menait à sa suite. A peine les plus brillantes cérémonies de nos cours modernes donnent-elles une faible image de la richesse et de la variété de de ce spectacle; car l'uniformité qu'un goût sévère impose à peu près à tous nos costumes, dépouille l'ensemble de cette éblouissante bigarrure qui en faisait le charme.

Du côté opposé, la loge réservée aux Germains se remplissait plus lentement, et offrit d'abord moins d'intérêt. Cependant, à mesure qu'il s'y plaçait des guerriers puissans ou renommés, l'attention des spectateurs se fixait sur eux. Les Chérusques Ségeste et In-

guiomer, le Marse Maloband, l'Ansibare Boiocal, et quelques autres chefs des peuplades de l'Ouest, furent accueillis par l'assemblée avec un murmure qui prouvait la célébrité de leur nom. Mais les regards se portèrent surtout sur des guerriers Suèves qui venaient d'au-delà de l'Elbe, et qui appartenaient à la farouche nation des Lombards. Leurs cheveux roux, tressés d'une manière étrange, retombaient sur un seul côté de la tête; leur poitrine nue était sillonnée de desseins bleus; à leur ceinture pendaient, en guise de coupe, les crânes des ennemis qu'ils avaient vaincus : ils n'avaient pas voulu quitter leurs armes, et la multitude admirait la longueur des grandes piques d'où ce peuple tirait son nom. Il y avait aussi de nobles hommes du Nord, de la nation des Angles, des Varnes et des Grands Cauques; mais comme ils étaient aussi pacifiques que braves, leur renommée n'était guère parvenue de ce côté du Rhin, et ce n'était qu'à leur air franc, hardi et fier, que l'on devinait leur puissance et leur courage.

A la manière dont se groupaient entre eux ces divers enfans de la Germanie, un observateur eût deviné leurs affections ou leurs haines héréditaires. Les deux races des hommes du Nord et des Suèves montagnards, quoique étrangères l'une à l'autre, n'échangeaient point de regards sombres; les tribus de ces deux familles étaient trop éloignées les unes des autres pour se quereller, et il y avait même entre elles une sorte de sympathie fondée sur une égale fermeté de caractère, sur une valeur plus froide et plus opiniâtre, et peut-être sur une loyauté plus scrupuleuse que celle des hommes de l'Ouest dont l'humeur mobile, ardente, inquiète et belliqueuse, s'était fait les mêmes querelles du côté des marais que de celui des montagnes. Aussi les Chérusques, les Cattes et les Bructères, avec les guerriers des peuplades subalternes qui dépendaient d'eux, semblaient-ils séparés des deux autres groupes par une barrière de sang; mais, loin d'en paraître intimidés, ils faisaient éclater dans leur maintien une indifférence orgueilleuse et pleine de mépris.

La loge du centre était gardée pour Varus et pour sa cour. Elle resta vide jusqu'au moment où les sons d'une musique guerrière annoncèrent à la foule l'approche du gouverneur. Alors on vit d'abord paraître les six licteurs proconsulaires avec leurs faisceaux de verges ; puis un détachement de la garde batave que suivaient des chevaliers romains dans toute la magnificence de leur costume ; ensuite venaient les magistrats et les généraux, et après eux, des ambassadeurs étrangers que l'on avait envoyés dans le Nord en apparence pour y attendre l'empereur, alors en voyage, mais en réalité pour gagner du temps avant de leur répondre. Ces ambassadeurs, les uns Parthes, et les autres Africains, étaient vêtus et armés à la manière de leur pays, et l'étrangeté de leur parure n'était pas moins frappante que leur magnificence orientale : aussi attiraient-ils tous les regards. Après eux se montra enfin Varus, sans aucun appareil et vêtu comme à l'ordinaire de sa toge blanche bordée de pourpre, mais se pavanant de cette simplicité comme du faste qui l'entourait, et fier de pouvoir

faire ainsi ressortir la distance que le pouvoir mettait entre lui et ceux qui l'approchaient.

Des acclamations saluèrent son entrée. Il répondit par une inclination bienveillante, et s'assit avec gravité sur une chaise curule de porphyre égyptien. C'était pour lui un moment de triomphe, car son âme étroite se complaisait dans les hommages que lui attirait son rang. Il jouissait aussi de l'effet imposant de cette brillante assemblée, comme d'une preuve de sa sagesse. « Aujourd'hui, disait-il à ceux qui l'entouraient, ces barbares pourront du moins se vanter d'avoir vu dans leur vie quelque chose de remarquable. J'espère que nous figurons aussi avec la dignité convenable dans le centre de ces loges! Reculez un peu, Mugilan! vous nous masquez. Vous, Popilius, tenez vous plus près de notre chaise curule, de manière à ce qu'on voie briller les armes derrière notre toge.... Vous mettez trop strictement à exécution la maxime du grand orateur : *Qu'aujourd'hui le légiste éclipse le soldat!* Mais où est donc notre

Batave, dont la haute tête et le panache blanc figurent si bien dans un cortége?

En prononçant ces mots il cherchait des yeux Cariovalda, et l'aperçut qui se tenait au fond de la loge. Son premier mouvement fut de le faire appeler; mais, se rappelant ce qui s'était passé la veille, et craignant que la pâleur du jeune homme n'indiquât un reste de colère, il eut peur de provoquer un nouvel orage. Le laissant donc se livrer à sa mélancolie, il se tourna vers Androcare, et lui dit gravement : « Seigneur Marseillais, je vous prie de vous mettre devant ces militaires et de vous asseoir sur ce banc, de manière à ce que votre tête soit à la hauteur de nos genoux. Bien! Vous êtes un homme de bonne mine et dont la barbe ferait envie à un Germain; c'est pourquoi je me propose de vous retenir à ma suite : une belle prestance est une chose précieuse quand on a affaire à des sauvages. »

Pendant qu'il parlait ainsi de l'air le plus sérieux et le plus affairé du monde, les musiciens achevaient leur fanfare. Dès qu'elle fut

terminée, Varus se préparant à donner le signal des jeux, éleva le bras, étendit la main..... mais il fut interrompu par une sorte de rumeur qui s'élevait du milieu de la foule pressée autour de sa loge. On eût dit qu'il s'y était engagé quelque querelle, et l'inconvenance de ce bruit dans un pareil moment, et si près de sa personne, blessa tellement l'amour-propre irascible du gouverneur, que, se retournant vers le chef batave, il lui donna l'ordre de faire arrêter les insolens qui se permettaient ce tapage scandaleux.

C'étaient deux hommes, l'un vêtu d'une peau d'ours, l'autre d'un habit brun, et ayant tous deux sur la tête, pour cacher leur coiffure, des bonnets de laine bleue, terminés en pointe. Arrivés tard, habillés plus que simplement, et dépourvus de suite, ils s'étaient glissés au plus épais de la foule afin de n'être pas remarqués; mais, par malheur, une secousse inattendue fit tomber le bonnet du plus grand, et bientôt il entendit murmurer autour de lui : « Voilà des chefs du Nord. » Alors Gerrits le Frison, car c'était lui-même, dit à son ami : « Nous sommes

reconnus, Mallorix! il faut nous placer suivant notre rang. Après tout, la grandeur d'un homme n'est pas dans ses habits. »

Le Cauque l'approuva par un geste, et ils se mirent à chercher des yeux la place qui leur convenait le plus. La loge des chefs germains était éloignée et déjà remplie; celle des nobles de la rive gauche du Rhin leur semblait au-dessous d'eux; restait celle du gouverneur, où il leur parut qu'ils seraient mieux et plus honorablement.

Toutefois, Mallorix, qui avait plus d'expérience et de finesse que son grand ami, soupçonna que si cette place leur convenait, Varus pourrait fort bien trouver qu'eux ne convenaient pas à cette place. « Gerrits, dit-il, le Romain ne nous connaît pas.

— « Nous nous ferons connaître, répliqua l'imperturbable Frison.

— « Mais, frère, reprit le premier, tu vois comme le gouverneur a pris soin de ne s'entourer que de gens de sa nation! » Et il lui fit remarquer le riche costume de tous ceux qui remplissaient la loge.

« Qu'est-ce donc que ceux-là? demanda

alors Gerrits, dont les yeux, comme ceux d'un enfant, s'étaient arrêtés sur la mître d'or de l'ambassadeur parthe.

— « Ce sont des ambassadeurs, répondit un habitant de Cologne qui se trouvait à côté de lui. On les a placés auprès de Varus, parce qu'ils représentent les alliés les plus puissans et les plus fidèles de l'Empire.

— « Wah ! s'écria brusquement le bon chasseur en redressant sa haute tête, c'est là notre place ! » Et, s'élançant vers la loge du Romain avec une impétuosité proportionnée à sa force et à la masse de son corps, il renversa sans y songer une demi-douzaine de ceux qui se trouvèrent sur son passage; ce qui fit naître la rumeur et les cris dont Varus fut si scandalisé.

Le grand Frison y prit à peine garde; il arriva sous la loge, étendit la main jusqu'à la balustrade, en saisit un des supports, et, bondissant avec l'agilité qui l'avait rendu si redoutable aux animaux des forêts, il apparut tout à coup en face du gouverneur, étourdi de cet aspect inattendu.

Quelque rapide et résolue qu'eût été son action, l'honnête enfant des lacs n'en sentait pas l'inconvenance, et il lui paraissait tout-à-fait indifférent d'entrer par la porte ou par la balustrade. Comme il ne craignait pas d'être mal venu, on ne voyait dans ses yeux que la simplicité et la douceur, et il semblait qu'on pût harceler impunément un être si peu offensif : aussi vingt bouches s'ouvrirent-elles à la fois pour lui crier : « Qu'es-tu, Germain ? que veux-tu ? quelle mouche te pique ? »

Lui répondit sans défiance : « Je suis Gerrits le grand chasseur, et je viens m'asseoir parmi vous. »

A l'éclat de rire qui accueillit ces paroles, le bon Gerrits resta stupéfait. Il ne concevait pas ce que l'on trouvait de singulier dans sa conduite, et, sachant qu'il était sujet à faire d'étranges fautes de langage quand il parlait latin, il s'imagina que c'étaient les mots dont il s'était servi qui excitaient cette risée. Un peu confus, mais trop modeste pour douter qu'il n'eût laissé percer son ignorance, il reprit en rougissant : « Moi parler mal, mais

bon allié de l'Empereur. » Et il leva la jambe pour passer par-dessus la balustrade.

« Il est ivre! dit le gouverneur; qu'on le jette à bas! »

Quelque précis que fût cet ordre, personne ne se souciait de l'exécuter le premier; car tout simple que paraissait le sauvage, il était si grand, si musculeux, si fortement taillé, qu'il aurait fallu la main d'un Hercule pour ébranler une pareille masse; et il pouvait arriver que quelqu'un de ces membres puissans dont il déployait, sans y songer, l'étonnante vigueur, s'appesantît sur le téméraire qui le ferait sortir de son apparente apathie. Grâce à cette réflexion que firent les licteurs eux-mêmes, il y eut comme un moment de pause et d'incertitude; Gerrits restant immobile, la jambe posée sur la balustrade qu'il ne franchissait pas, et les yeux attachés sur les magistrats romains comme pour leur demander s'ils ne le comprenaient pas encore.

Il se tenait dans cette singulière attitude, sans se fâcher toutefois, car il n'imaginait pas qu'on pût vouloir refuser un chef frison,

lorsqu'il aperçut au fond de la loge un personnage qui ne lui était pas inconnu. Il sourit alors, et s'écria : « Carwald!

— « Gerrits! » répondit Cariovalda qui venait à lui la main étendue en avant.

Il y avait un tel contraste entre la brillante armure du Batave et le costume grossier du chef des lacs, que Varus ne douta point que l'intention de Cariovalda ne fût de repousser avec mépris ce sauvage insolent. « Bien, dit-il, bien, mon brave! empoignez-moi cet âne renforcé, et conduisez-le..... »

Il allait dire en prison; mais la parole expira sur ses lèvres en voyant le Batave prendre et serrer la main du chasseur comme celle d'un ami. Il rougit alors de colère, et, se levant à demi de sa chaise curule : « Par les dieux! s'écria-t-il, ceci va trop loin. De quel droit ce misérable vient-il envahir ma loge? »

Le Frison le comprit moins à ses paroles, que le dépit rendait inarticulées, qu'à l'expression de ses regards. « Oh! dit-il, moi aussi, chef, et ma nation ne céder à personne pour brave et fidèle. Ainsi là être ma place.

— « Que dit-il? demanda le Romain à Cariovalda. Ces barbares ne savent pas même parler intelligiblement! »

Le Batave, conservant tout son calme, lui expliqua la pensée de son ami : mais ce fut en vain qu'il protesta que Gerrits était du sang le plus pur de tout le Nord, et qu'il s'était signalé par des prodiges de valeur; l'habit brun du chef était un obstacle insurmontable à ce qu'il parût digne de s'asseoir parmi l'élite de l'armée et du conseil. Varus entra même dans un accès de fureur lorsqu'il vit le jeune homme insister après un premier refus. « J'ai été trop bon avec ces barbares! gronda-t-il en fronçant le sourcil. Ne dirait-on pas qu'il faut les craindre! Que me fait, à moi, que les Frisons soient amis des Bataves! je n'en veux pas! qu'il sorte!.... Est-ce que l'on croit que les Germains me font peur? »

Comme il prononçait ce mot, l'on vit surgir de derrière la balustrade une seconde figure : c'était le Cauque, qui, plus lent et plus prudent que son ami, ne s'en était pas moins fait un devoir de le suivre et de ne pas

l'abandonner dans une entreprise dont il prévoyait les embarras, et même le danger. Il ne souriait pas, lui ; il s'attendait à une offense, et son regard était sombre, son front ridé, ses lèvres pressées l'une contre l'autre, tandis que sa main se posait déjà sur le manche de son poignard.

Varus fut le premier qui le reconnut ; car les traits farouches du guerrier, sa peau d'ours, et surtout son grand coup de scramsax, s'étaient gravés dans sa mémoire d'une manière ineffaçable. « Naborix ! s'écria-t-il en se rejetant en arrière ; c'est ce maudit Naborix !

— « Nous refuses-tu ? demanda le Cauque d'une voix sourde et âpre.

— « Lâchez votre sarasasse, mon ami, balbutia le gouverneur intimidé. Hum !... je ne vous refuse pas ! seulement, je trouvais drôle que vous ne fussiez pas venus par la porte. »

Le regard du Germain s'adoucit aussitôt, et il sourit en apercevant à côté du magistrat l'exilé au sort duquel il avait pris intérêt. Pour Androcare, il s'élança de sa place en reconnaissant le plongeur, et, sans dire une

parole, il pressa sa main dans les siennes, tandis que de grosses larmes roulaient de ses joues.

« Par les dieux! s'écria le Romain stupéfait, le seigneur marseillais est donc l'ami de tous les Germains!

— « C'est que mon cœur comprend le cœur de ces hommes, » repartit le vieillard avec un léger accent d'enthousiasme et d'orgueil.

Passant alors par-dessus la balustrade, les deux chefs entrèrent dans la loge, qu'ils avaient en quelque sorte prise d'assaut. « Mettez-les là-bas, dans ce coin, dit Varus à Cariovalda; le Cauque surtout. Je n'aime pas à le voir si près de moi. Par les dieux! c'est un enragé que ce Nacorix! l'autre a l'air d'un mouton auprès de lui. »

Il parlait encore, que Gerrits, qui avait réfléchi en silence et avec la froide gravité d'un esprit lent et flegmatique, au peu d'égards que l'on avait pour son rang, fronça le sourcil, et, prenant Mallorix par la main : « Frère, dit-il, nous sommes mal reçus. »

Le Cauque ne répondit pas. Il ne voulait

point irriter son ami, ni trahir la vérité.

Les narines du Frison se gonflaient, et ses joues devenaient pourprées. Ce n'était déjà plus cet homme si doux et si simple dont Varus avait ri de si bon cœur; le vainqueur de l'aurochs commençait à reparaître.

« Ami, lui dit le gouverneur, reculez-vous un peu; que tout le monde me voie donner le signal des combats.

— « Toi, attendre! répondit le chef d'une voix rauque et terrible; moi, donner un autre combat auparavant! »

Varus le regarda d'un air interdit; il ne le reconnaissait plus. « Cariovalda, dit-il, comprenez-vous ce qu'il veut? lui qui paraissait si doux! »

Gerrits cherchait des yeux un adversaire parmi les officiers qui se trouvaient là. L'ambassadeur parthe lui paraissait le plus considérable, à cause de l'espèce de mitre dorée qui lui servait de coiffure. Mais il y avait dans cet étranger quelque chose qui le retint: « Mallorix, dit-il à son ami, lui vieux et pas de barbe! Est-ce une femme?

— « Ce n'est que la moitié d'un homme, répondit le Cauque en langue germanique : et crois moi, frère, tu ne trouveras pas ici de guerrier de ta trempe. Il vaut mieux les mépriser. »

Le brave et naïf Frison ne répondit pas. Le menton imberbe de l'eunuque parthe absorbait toute son attention ; car il n'avait jamais eu aucune idée d'un être pareil, et il en était tellement frappé, qu'il oubliait presque sa colère. Il le regardait comme un naturaliste pourrait regarder un phénomène unique dans la nature, et qu'il craindrait de ne plus jamais revoir. Sa figure expressive peignait si bien ce qu'il éprouvait d'étonnement, que Varus lui-même ne put se défendre de sourire. Pour Cariovalda, qui souffrait de voir son ami en spectacle, il lui mit la main sur l'épaule, et lui dit : « Vous êtes blessé au côté, Gerrits ; votre blessure saigne ; venez avec moi.

— « Non, non ! repartit le bon chasseur d'une voix déjà adoucie. Être rien. Moi sentir seulement un peu les cornes de l'aurochs.

Mais rester ici et reculer pour personne!

— « Les cornes de l'aurochs! répéta Varus en prenant, sans y songer, un ton de déférence et un air de respect; vous avez combattu un aurochs, mon ami! Combien étiez vous? »

Tout le ressentiment de Gerrits ne put tenir contre cette espèce d'admiration dont il se voyait l'objet : « Moi mentir, dit-il, si me vanter de le tuer seul; car avoir eu un bon second, qui le blesser avant moi.

— « Comment! s'écria le gouverneur, vous n'étiez que deux?

— « Oui, répliqua le Frison : moi, et une jeune fille chérusque. »

A ces mots, Androcare poussa un grand cri. Thusvelda et Phanie n'étaient pas encore de retour, et le malheureux père crut que l'aurochs avait tué sa fille. Tremblant, il interrogea le chef des lacs; et ce fut d'une voix si sourde et si altérée, que d'abord Gerrits ne put le comprendre. Mais dès qu'il eut été mis au fait par Cariovalda, presque également alarmé, il répondit en souriant : « Oui! moi

venir trop tard sans la brave Chérusque; mais à présent tout être bien : seulement avoir eu peur. »

Détachant alors de sa ceinture les cornes du monstre, il fit voir que l'une était plus longue que l'autre; ce qui lui paraissait une sorte d'excuse pour la blessure qu'il avait reçue, et dont il était un peu honteux comme d'une preuve de maladresse. Tous ces magistrats et ces seigneurs si orgueilleux qui, naguère, le regardaient avec dédain, se pressaient maintenant autour de cet homme simple, pour admirer ce trophée de son étonnante victoire; et il n'y en avait pas un seul qui en secret ne lui portât envie. On pouvait reconnaître, à la dépouille de l'aurochs, quelles avaient été sa grandeur et sa force. A la vérité, ses cornes n'étaient pas extrêmement longues, mais leur grosseur surpassait celle du bras d'un homme, et elles paraissaient assez dures pour résister au fer. L'honnête Gerrits, modeste dans son triomphe, répondait simplement aux questions qu'on lui adressait, et semblait éviter de parler de lui-même;

mais il ne laissait échapper aucune occasion de dire que c'était son ami Mallorix qui lui avait appris la bonne manière de chasser, et qui lui avait montré à se défaire aisément de l'animal le plus furieux. On voyait qu'il était plus fier de la valeur de son frère d'armes que de la sienne propre; il répétait aussi souvent qu'il n'avait jamais vu de femme plus courageuse et qui tirât mieux de l'arc que Thusvelda.

La bonne intelligence s'étant ainsi rétablie entre les personnages si disparates que réunissait la loge du gouverneur, il ne fut plus question que de faire commencer les jeux. Déjà la foule impatiente faisait entendre un bruit pareil à celui d'une mer agitée par l'orage; Varus se leva, drapa sa toge, prit une attitude de commandement, et, après avoir tenu encore en suspens pendant quelques secondes l'avidité de la foule, il donna enfin le signal.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.



